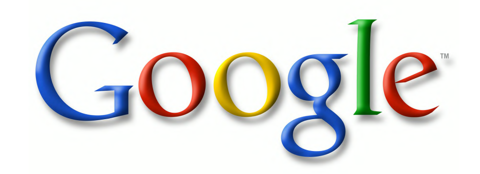








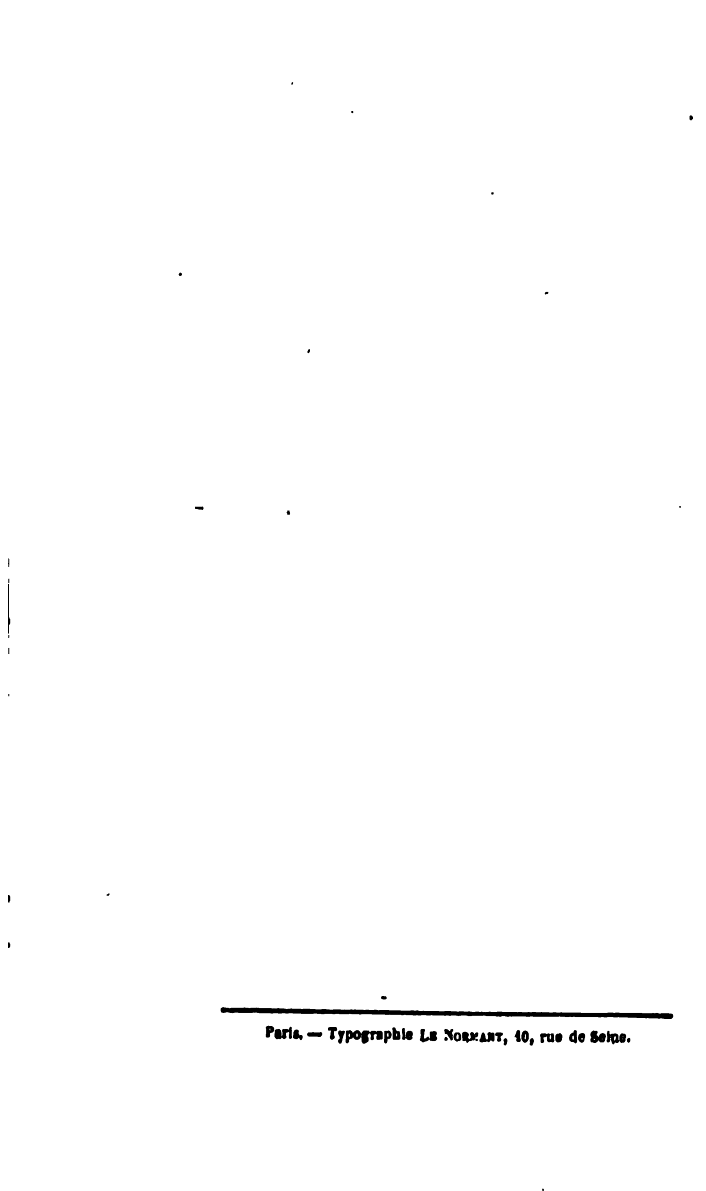

ARIES
573 8





COLLECTION MICHEL LÉVY

# LA VIE AU DÉSERT



Paris. — Typographie Le Normant, 10, rue de Seine.

LA

# VIE AU DÉSERT

CINQ ANS DE CHASSE

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

PAR GORDON CUMMING

PUBLIÉ PAR

## ALEXANDRE DUMAS

— DEUXIÈME SÉRIE —




PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

# LA VIE AU DÉSERT

## XIV

Départ de chez Sicomy. — Travaux pour trouver de l'eau. — L'antilope Roan. — Le camp de Sicomy. — Recherche des éléphants. — Les oiseaux des rhinocéros. — La bataille. — La conquête. — Dépècement d'un éléphant. — Cuisson de la chair d'éléphant. — Les jupes primitives. — Résultat de la chasse.

Vers onze heures du matin, le 5 juillet, tout était prêt. Je pris congé de Sicomy et rebroussai chemin jusqu'à Corriebily. J'éprouvai quelque inquiétude en voyant combien le manque d'eau avait maigri et abattu mon

bétail. Depuis mon départ de Corriebily aucun de mes animaux n'avait pu se désaltérer suffisamment, et il y en avait plusieurs qui étaient si affaiblis que j'avais grand'peur qu'ils ne pussent pas arriver jusqu'à cette fontaine. Une petite troupe d'indigènes, m'accompagnait depuis mon départ de chez Sicomy, dans l'espoir d'avoir de la viande.

Après avoir cheminé un mille, je m'aperçus de l'absence de mon levrier Flam; comme le roi avait manifesté ouvertement une grande prédilection pour cette race de chiens, je ne doutai pas qu'il ne m'eût été volé par ses ordres. Nous arrivâmes, après une marche de six milles, près d'un trou à gravier très-profond, situé à côté d'un bloc de granit rouge; il y avait au fond environ un tonneau d'eau de source. Comme la fontaine de Corriebily était encore fort éloignée, je me mis courageusement à l'ouvrage, avec les miens, pour extraire le gravier. J'eus bientôt la satisfaction de découvrir une petite source d'excellente eau qui coulait de dessous le bloc de granit, et il en tombait autant que nous en pouvions puiser dans nos seaux; cette provision, venue si à propos, fut pour moi d'un prix inestimable, car mes pauvres chiens, aussi bien que le bétail, éprouvaient une grande détresse.

Grâce à ce secours, nous pûmes continuer notre voyage, et, au coucher du soleil, nous fîmes halte à moitié chemin de Corriebily, où nous arrivâmes le lendemain matin, vers dix heures. J'étais bien heureux

d'avoir réussi à amener toutes mes pauvres bêtes vivantes jusqu'à cette fontaine, où elles pouvaient boire tant qu'elles voudraient. Pendant que nous déjeunions, trois hommes de Sicomy s'approchèrent, tenant en laisse mon levrier que l'on me ramenait.

Nous attelâmes, et nous marchâmes jusqu'au lieu où tomba mon premier éléphant; nous y fîmes halte pour la nuit. En arrivant à Massouney, j'examinai soigneusement les traces d'éléphants; j'avais déjà fait à peu près le tour de la fontaine, quand tout à coup je vis devant moi les larges, les longues, les énormes traces toutes fraîches de deux puissants éléphants mâles, qui y étaient venus boire pendant la nuit. J'étais enchanté. J'avais grande confiance dans l'habileté des hommes de Bamangwato pour suivre une piste, et je me tins pour assuré que le jour était enfin arrivé où j'allais tuer mon premier éléphant mâle.

Les Béchuanas se mirent sur-le-champ en quête et cela sans hésitation. Je suivais leurs pas, plein d'espérance. La trace appuyait tout à fait à l'ouest, direction dans laquelle je n'avais pas encore marché : je la suivis pendant plusieurs milles à travers une contrée déserte. Nous arrivâmes à un district où croissaient en abondance des baies savoureuses et fort douces : les éléphants avaient commencé à dévorer les racines des arbres et à creuser le sable très-profondément avec leurs crocs.

Les empreintes anciennes et nouvelles s'étendaient

de tous côtés, se croisant en tous sens, et nous perdîmes bientôt notre piste. Nous employâmes plusieurs heures en de vaines recherches ; nous fîmes des détours à droite et à gauche, espérant réparer le désappointement de la journée, mais tout cela sans succès, et je fus contraint d'y renoncer. Les Béchuanas s'accroupirent et déclarèrent avec humeur qu'ils n'iraient pas plus loin.

Comme nous nous en allions, nous rencontrâmes une troupe de quinze girafes, et, après une poursuite acharnée, pendant laquelle elles se maintinrent en corps serré avec une régularité digne d'un escadron, je parvins enfin à séparer des autres un beau mâle ayant au moins dix-huit pieds de hauteur et le forçai à une courte distance du camp. Les Béchuanas, ravis de mon succès, allumèrent un feu et passèrent la nuit auprès de la carcasse, car ils avaient promptement dépécé la chair en lanières et extrait la moelle des os.

Dans la matinée du 8 j'allai à la fontaine pour inspecter les terrains tout autour, mais il n'y avait pas de traces nouvelles. Le temps rafraîchi était charmant, un vent fortifiant soufflait, le ciel était parsemé de nuages blanchâtres, et lorsqu'après le déjeuner je montai à cheval pour aller à la recherche des éléphants, je reconnus les marques de leur défenses. A chaque bosquet que je rencontrais, tous les grands arbres avoisinant les mare bourbeuses, qui pour le

moment se trouvaient desséchées, étaient souillés de fanges cuites au soleil à la hauteur de douze pieds du sol.

Le soir je pris ma lourde carabine à un coup, et, en rôdant aux environs de la fontaine, j'aperçus une grande troupe de wild-beasts qui s'avançaient pour boire à la vley. Je me jetai à plat ventre derrière un buisson rabougri, auprès duquel ces animaux devaient passer; et en relevant la tête pour voir s'ils étaient proches, je vis une paire d'antilopes « roan » ou gems-boks bâtards, espèce très-rare et très-belle, qui avançaient avec précaution et n'étaient qu'à 120 toises de moi.

Je visai le mâle et le manquai. Tout le troupeau de wild-beasts rebroussa vivement chemin et disparut au grand galop, enveloppé d'un nuage de poussière; mais les deux roan-antilopes, qui, sans doute, n'avaient jamais entendu la détonation d'une arme à feu, étaient arrêtées et regardaient autour d'elles. Je rechargeai à la hâte, et lâchai la détente : le mâle tomba sous le coup, la balle lui était entrée dans l'épaule. Il resta étendu, ruant et rugissant, jusqu'à ce que j'eusse presque achevé de recharger mon arme, puis soudain il se remit sur ses pieds et courut après son camarade.

En ce moment Argyll et Bouteberg, deux excellents chiens, ayant entendu les coups de feu et aperçu la bête blessée, prirent chasse, et, à ma grande surprise, l'animal, au lieu de leur faire face, s'enfuit à toutes

jambes. Il faisait déjà presque noir, mais je suivis les chiens. Bientôt j'entendis un bruit étrange, et tout à coup je me trouvai en face de l'antilope blessée, que cinq de mes chiens poursuivaient de près. La bête se dirigeait vers l'eau, et se serait mise en arrêt, si par malheur je ne m'étais trouvé là pour l'en empêcher. Ma carabine était dans son fourreau, ce qui m'empêcha de tirer : l'animal passa contre les chariots, où d'autres chiens se joignirent à la meute.

En arrivant au camp, je m'aperçus que Kleinboy avait vu et suivi la chasse ; il revint bientôt hors d'haleine, m'annoncer que l'antilope était en arrêt à un demi-mille du camp, au delà des collines, et qu'elle tuait mes chiens à droite et à gauche. Je saisis ma carabine et l'accompagnai à l'endroit désigné. J'entendis bientôt le bruit que faisait ma meute. L'animal était couché à.côté d'un buisson, et mes chiens l'entouraient en aboyant.

Trois autres chiens étaient venus du camp avec moi; en apercevant l'antilope couchée ils s'élancèrent, mais la bête furieuse en tua un sur place et en blessa cruellement un autre près de l'épaule : c'étaient Vitfort et Argyll, deux de mes meilleurs levriers. Elle continua à frapper avec une rage indicible, et atteignit Wolf et Flam avec tant de violence qu'elle leur fit grand mal. Elle avait tué, avant mon arrivée, Bles, mon plus vigoureux et mon plus brave chien, lui perçant le cœur d'uu coup de corne. Je fus longtemps

empêché de pouvoir tirer, car la nuit était sombre et le gems-bok était à terre entouré des chiens survivants qui le pressaient de près.

A la fin il se releva et je le tuai roide. C'était bien le même animal que j'avais précédemment blessé d'une balle à l'épaule et j'avais un admirable échantillon de roan-antilope. Ses cornes superbes ayant la forme d'un cimeterre, étaient longues, bien plantées et admirablement courbées. Avant de quitter Massoney, je tuai encore deux belles girafes, plusieurs élans gras et force gibier de toutes sortes.

Je demeurai pendant quelques jours dans le voisinage de la fontaine, et, voyant qu'elle était entièrement abandonnée par les éléphants, je me décidai à rebrousser chemin et à aller chercher aventure au delà de Bamangwato; car je découvris qu'on m'avait abusé, et que le roi désirait fort que je chassasse dans ses États. En conséquence, nous retournâmes, le 18, au camp de Sicomy, sur des montagnes rocheuses.

Je trouvai le roi assis sous l'ombrage d'un arbre assez bas, avec quelques amis et plusieurs de ses femmes. Autour du kraal gisaient à terre et pourrissaient bon nombre de crânes énormes de koodoos, parmi lesquels il y en avait plusieurs paires qui excédaient en dimeusion tout ce que j'avais vu jusqu'alors. La vue, du côté du sud-ouest, était magnifique.

Au bas de la montagne se développait sans interruption, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, un

parc très-uni, qui traversait la chaîne de montagnes par une large ouverture. Tous les arbres de la forêt, tous les bosquets étaient si touffus, que leur sommet ressemblait à la nappe de l'Océan vue du haut d'un récif escarpé sur le rivage. Après avoir goûté avec le roi les produits de sa brasserie, nous continuâmes à marcher vers le parc, accompagnés des frères de Sicomy, et, en regardant derrière moi, j'aperçus une foule de naturels qui nous suivaient. Ils arrivaient de tous côtés par petites troupes, soit des vallées, soit descendant des rochers, et ma suite finit par être de plus de deux cents hommes.

Nous marchions vers le nord et arrivâmes le second jour à Litlochu, source abondante qui coule perpétuellement. Elle est située dans un ravin agreste et rocailleux, au milieu de collines très-basses, bornées au nord et à l'ouest par une espèce de bassin creux, large et à pente douce, parsemé de grands bosquets et de clairières découvertes. Ce creux avait six à huit milles de large, il était fréquenté par des élans et des girafes. Au delà s'étendait l'immensité sans limites du désert sablonneux de Kalahari. Là, je jouis chaque jour du plaisir de chasser ce gibier; mais, quoique les éléphants vinssent de temps à autre près de l'eau, nous suivions leurs traces à une distance prodigieuse sans jamais parvenir à les apercevoir.

Le 23, avant midi, un naturel m'apprit que, dans un taillis vers le sud, il avait vu un rhinocéros blanc;

je le suivis à l'endroit désigné, et nous tombâmes auprès d'un énorme « muchacho », qui dormait sous un arbre touffu ; son aspect était celui d'un monstrueux porc, car l'éléphant lui ressemble légèrement quant à sa forme ; il agitait continuellement ses oreilles, comme le fait toujours un rhinocéros en dormant. Cependant, avant que je pusse me mettre en posture, plusieurs oiseaux de rhinocéros l'avertirent du danger qui le menaçait en lui fourrant leur bec dans l'oreille et en poussant leur cri aigu et discordant. Aussitôt réveillé, l'animal se releva vivement et partit au trot à travers les taillis, brisant tout sur son passage, et je ne le revis plus. Ces « rhinocéros-birds » escortent sans cesse l'hippopotame et les quatre espèces de rhinocéros, et se nourrissent des insectes qui bourdonnent autour de ces animaux ; ils sont d'une couleur grisâtre et presque aussi gros qu'une grive ordinaire ; leur chant est à peu près semblable à celui de la grive de bruyère. Ces vigilants volatiles ont bien souvent troublé mes plaisirs, et j'ai été tenté de maudire leur dévouement ; ils sont les meilleurs amis du rhinocéros, et ne manquent jamais de l'arracher à son profond sommeil.

Le rhinocéros comprend à merveille leurs avertissements : il se met sur pied à l'instant, regarde de tous côtés et prend la fuite. J'ai fréquemment chassé le rhinocéros à cheval : il me conduisait à plusieurs milles de distance et recevait plusieurs coups de feu avant de tomber, et pendant ces longues chasses plusieurs

de ces oiseaux l'assistaient jusqu'au dernier moment. Ils se perchaient sur son dos et sur ses flancs ; à chaque balle qui résonnait sur l'épaule de l'animal, ils s'élevaient de six pieds dans les airs en poussant leur aigre cri d'alarme et reprenaient ensuite leur position. Il arrivait souvent que les branches basses des arbres sous lesquels le rhinocéros passait les repoussait de leur perchoir, mais ils s'y reportaient aussitôt. J'ai plus d'une fois tué ces animaux lorsqu'ils venaient boire la nuit ; mais les oiseaux les croyant endormis restaient près d'eux jusqu'au matin. En m'approchant, je remarquais alors qu'avant de prendre leur vol ils faisaient tous leurs efforts pour éveiller le rhinocéros.

Vers le soir, un individu qui avait été expédié à la recherche des éléphants revint au camp et nous dit qu'une petite tribu de Bakalaharis, campée dans une chaîne de montagnes à l'ouest, assurait que des rhinocéros fréquentaient les forêts voisines de leur résidence. Mutchuisho, oncle de Sicomy, qui m'accompagnait dans mes chasses sur son territoire, m'avertit de me tenir prêt à partir avec lui le lendemain pour aller à la recherche des éléphants.

En conséquence, le 24, de bonne heure, je me mis en campagne avec Isaac et Kleinboy comme piqueurs, escortés de Mutchuisho et de cent cinquante hommes de sa tribu. Nous marchâmes vers le nord-est, et, après avoir fait environ cinq milles dans la forêt, nous atteignîmes une fontaine où je remarquai le trou d'une

troupe d'éléphants femelles. Nous fîmes là une courte halte. On prit force tabac, puis, en inspectant de plus en plus les susdites traces, nous fûmes d'avis qu'elles avaient deux jours de date, et j'éprouvai un nouveau désappointement.

Le pays qui s'étendait maintenant devant moi était une vaste forêt bien unie; il se développait au nord et à l'est pendant vingt milles, sans interruption : là le paysage était bordé par des chaînes de montagnes bleues d'une élévation considérable, où deux cimes coniques, l'une à côté de l'autre, dépassaient de beaucoup toutes les autres; c'est là que s'élevaient les anciennes habitations des Bamangwatos, mais les cruels Matabilis les avaient forcés de chercher un asile parmi les montagnes rocheuses où ils vivent aujourd'hui. Nous continuâmes à cheminer vers l'orient et traversâmes deux fois le lit de gravier d'une rivière ou plutôt d'un torrent où se trouvaient plusieurs sources d'une eau excellente; les éléphants avec leur trompe dégageaient le gravier qui obstruait ces sources, autour desquelles il y avait ausssi de nombreuses traces de rhinocéros.

Nous suivîmes pendant plusieurs milles un sentier aride et desséché, rempli de wait-a-bit-thorns, et nous entrâmes dans une forêt ornée de groupes très-pittoresques de vieux arbres qui donnaient beaucoup d'ombre. Nous en explorâmes les profondeurs et ressortîmes sur une petite clairière très-découverte où paissaient des brindled-gnoos, deux ou trois troupes de pallahs et

une bande d'environ quinze girafes. Nous marchâmes deux milles encore, et deux heures à peine nous séparaient de la chute du jour quand tout à coup nous découvrîmes un arbre récemment brisé par un éléphant. Quelques-uns des naturels examinèrent les feuilles et les branches rompues, afin de reconnaître exactement quand la bête avait passé par là, tandis que d'autres inspectèrent les traces.

Ils furent d'avis que c'était un mâle de premier choix et qu'il avait passé là le matin même. Le terrain n'était pas favorable pour suivre une piste, mais ceux qui s'en chargèrent déployèrent une grande habileté. Nous arrivâmes assez promptement à l'endroit où quelques heures auparavant une troupe d'éléphants mâles avait brouté. Notre chemin était obstrué par de grandes branches et même des arbres entiers qui, brisés et déracinés, jonchaient le sol; les éléphants les avaient entraînés à plusieurs toises avant d'en dévorer les feuilles. Il y avait aussi des places où ils avaient labouré la terre de leurs crocs, en quête de racines, et où de larges traces toutes fraîches, bien faites pour émoustiller un chasseur, étaient parfaitement visibles.

Tout cela était intéressant et promettait beaucoup : mais le coucher du soleil était si proche que j'avais peu d'espoir de rencontrer mon gibier. A vrai dire Mutchuisho désirait vivement que je ne fusse point désappointé; il avait ôté son manteau et, muni d'un des mousquets que Sicomy m'avait achetés, il ordonna

au corps de réserve de s'asseoir en silence jusqu'à ce que l'attaque commençât : il se mit à la tête de la bande des dépisteurs, composée d'environ quinze vieux roués, et nous suivîmes la trace peu de temps. Le vieillard me dit alors que nous étions très-près des éléphants: quelques minutes plus tard, des dépisteurs affirmèrent avoir entendu briser un arbre ; seulement les uns disaient que c'était en avant, les autres indiquaient une direction opposée.

Nous marchions toujours néanmoins. Mutchuisho échelonnait ses hommes de droite et de gauche, tandis que nous continuions à suivre la trace, mais au bout de quelques minutes, un d'eux accourut hors d'haleine, disant qu'il avait vu les animaux que nous cherchions. Je m'arrêtai un instant et dis à Isaac, qui portait la grande carabine hollandaise, d'agir séparément; tandis que Kleinboy viendrait m'assister : mais comme d'ordinaire, dès que l'affaire s'engagea, mes gens ne songèrent plus qu'à eux-mêmes.

Quant à moi, je relevai mes manches jusqu'à l'épaule, je bus une gorgée d'eau pure dans la calebasse d'un des dépisteurs ; et saisissant ma carabine cannelée à deux coups, je dis à mon guide d'aller en avant. Il obéit, et lorsqu'il eut marché en silence quelques centaines de toises, il s'arrêta brusquement en s'écriant : *Klow !* Devant nous, à cent cinquante toises de distance, à l'ombre d'un bosquet épais, se tenait une troupe d'éléphants mâles. Je galopai vers elle :

mais, aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils firent un bruit étourdissant en relevant leur trompe en l'air, tournèrent sur eux-mêmes et s'enfuirent tous ensemble, brisant tout dans les forêts sur leur passage et soulevant un nuage de poussière.

La distance que j'avais dû franchir et les obstacles que j'avais surmontés pour contempler ces éléphants se présentèrent alors à mon esprit, et je jurai que cette fois au moins je n'aurais rien à me reprocher : au même instant, enfonçant les éperons dans flancs de Souday, je me mis à leur poursuite, trop près même pour ma sûreté. Les éléphants appuyant en ce moment sur la gauche, je les vis à mon aise. La troupe consistait en six mâles, dont quatre de premier choix ; les deux derniers, fort beaux aussi, n'avaient pas encore atteint leur entier développement.

Sur les quatre vieux il y en avait deux dont les défenses étaient plus belles ; j'hésitais à viser celui que je choisirais, lorsque tout à coup l'éléphant qui, selon moi, avait les plus fortes défenses, se sépara de ses camarades : je le suivis à l'instant, convaincu qu'il devait être le patriarche de la bande. Je galopais presque à côté de lui, et j'allais tirer lorsqu'il se retourna brusquement, poussa un cri si terrible et si aigu que la terre parut trembler sous ses pieds ; puis m'attaquant furieusement, il me poursuivit en droite ligne sans que sa course fût le moins du monde ralentie par les arbres qu'il rencontrait sur son passage et qu'il arrachait

n les écartant, comme si c'eussent été des roseaux. A la fin il parut renoncer à cette poursuite, et comme il se détournait lentement afin de se retirer, je tirai en visant à son épaule, malgré les sauts et les gambades de Souday qui m'importunaient beaucoup. En recevant la balle, l'éléphant manifesta un frisson vers l'épaule et s'éloigna d'un pas majestueux; mon coup de feu amena près de moi plusieurs de mes chiens qui, jusque-là, avaient suivi le troupeau. Lorsqu'ils arrivèrent en aboyant, il y eut une seconde attaque désespérée, précédée comme la première d'un formidable cri. L'éléphant passa tout près de moi et je lui envoyai dans l'épaule une seconde balle, à laquelle il ne fit pas la moindre attention.

Je me promis alors de ne plus tirer que lorsque je pourrais le faire à coup sûr, mais, quoique l'occasion s'en présentât plus d'une fois, Souday m'en empêcha toujours, car ses soubresauts s'opposaient à ce que je pusse tirer. A la fin, exaspéré justement, je ne songeai plus au danger, et, m'élançant à bas de ma monture, j'approchai de l'éléphant à la faveur d'un arbre qui me cachait, et lui logeai une balle de côté dans la tête. Il poussa un cri si aigu que la forêt entière en tressaillit, et attaqua les chiens, paraissant croire que le coup était parti du milieu d'eux. Il se réfugia ensuite au milieu d'un bosquet d'épines, la tête tournée vers moi. Je m'avançai alors tout près de lui, et, comme il se disposait à renouveler l'attaque (dans ce

temps-là j'avais une idée fausse, car je croyais qu'il était possible d'abattre un éléphant avec une balle dans le front), je demeurai impassible jusqu'à ce qu'il fût à quinze pas de moi et je visai au milieu du front, persuadé bien mal à propos que j'allais ainsi le tuer raide mort. Le coup de feu ne fit qu'augmenter sa fureur. Continuant sa marche furibonde avec une impétuosité et une vivacité sans pareilles, il faillit mettre pour toujours fin à ma chasse aux éléphants. Une grande quantité de Béchuanas qui me suivaient hurlèrent à l'unisson, me croyant tué, car pendant un moment l'éléphant fut presque sur moi : cependant mon agilité me sauva, mais au moment où je m'esquivais derrière un buisson épineux, une énorme épine s'enfonça profondément dans la plante de mon pied, les vieilles chaussures que je portais ce jour-là étant tout à fait usées. S'éprouvai une vive douleur et fus boiteux pendant tout le reste du combat.

L'éléphant arpentait la forêt d'un pas rapide; et pourtant il était à peine hors de ma vue lorsque j'eus rechargé mon arme. Je me remis en selle et fus promptement sur la même ligne que lui. En ce moment, j'entendis Isaac qui était aux prises avec un autre éléphant, mais quand la bête attaqua, le courage de ce garçon lui fit défaut, et je le vis bientôt apparaître à distance respectueuse derrière moi. Mon éléphant continuait à écarter tous les obstacles d'un pas ferme; le sang coulait à flots de ses blessures; les chiens,

exténués de fatigue et de soif, s'arrêtaient l'un après l'autre, et je fus longtemps empêché de tirer, car Souday était affreusement turbulent. A la fin, je tirai de droite et de gauche, toujours derrière l'épaule, et la bête renouvela son attaque avec les mêmes cris; le corps entier des hommes de Bamangwato m'avait rejoint et me suivait à peu de distance.

Parmi eux se trouvait Mollyeon, qui offrit de m'aider. Il était léger et adroit et me rendit un important service en tenant la tête de mon cheval si inquiet tandis que je tirais et rechargeais ma carabine. Je tirai six fois de la sorte, et presque chaque fois l'éléphant m'attaqua et nous poursuivit jusqu'à notre corps de réserve, à l'arrière-garde, lequel ne manquait pas de s'enfuir, se dispersant en tous sens, à son approche.

Le soleil s'était couché derrière les arbres; il allait bientôt faire nuit, mais l'éléphant malgré toutes ses blessures ne paraissait pas très-mal à l'aise. Voyant qu'il me restait peu de temps, je me décidai à en finir avec lui et à tirer à pied. Je le fis en effet et m'approchant de très-près, je lui envoyai deux coups dans le côté de la tête, sur quoi il attaqua en désespéré : mais j'étais tout à fait calme, car je voyais bien qu'il ne pouvait plus m'atteindre; en un clin d'œil j'eus rechargé et lui lançai mes deux nouveaux coups derrière l'épaule. Il poussa un cri qui fit prendre la fuite à Souday au travers de la forêt, et l'animal attaqua avec une furie sans égale; ce fut la dernière fois. Il commença à

sentir ses blessures et il demeura enfin arrêté près d'un buisson épineux entouré de mes chiens, qui, voyant la lutte tirer à sa fin, aboyaient avec rage.

Je rechargeai mon arme et lui lâchai mes deux coups sur le devant du front. En recevant ces deux balles, il balança sa trompe de haut en bas et de bas en haut, et plusieurs indices non équivoques prouvèrent aux naturels affamés et charmés que sa fin était proche. Ma dernière balle l'atteignit à l'épaule. Tandis que je tournais autour de l'arbre auprès duquel il se tenait, pour lui envoyer encore une balle, je vis clairement que ce puissant monarque des forêts n'avait pas besoin de cela pour être vaincu. Avant que j'eusse écarté les broussailles, il tomba lourdement sur le côté et rendit le dernier soupir. Les rares Nemrods, mes confrères à qui pareille aventure est arrivée pourront seuls comprendre quelles furent mes sensations en ce moment.

Les indigènes, joyeux de mon succès, se groupèrent autour de l'éléphant, riant et parlant avec volubilité: quant à moi, je grimpai sur l'animal et m'assis comme sur un trône sur le ventre de l'animal qui, lorsqu'il était debout et moi par terre, se trouvait au niveau de mes yeux. La nuit arriva quelques minutes après; les naturels ayant illuminé le taillis à l'aide de plusieurs feux et entassé des branchages à demi secs du côté du vent, se couchèrent sans prendre aucune nourriture, car Mutchuisho ne voulut permettre à personne de

dépecer l'éléphant avant le matin. Il avait posé des sentinelles de chaque côté pour veiller sur le cadavre. Mon dîner se composa d'une tranche prise à la tempe de l'éléphant, que je fis rôtir sur des charbons ardents. Pendant cette longue lutte, ma chemise avait été mise en lambeaux par les wait-a-bit-thorns, et il me restait pour unique vêtement une paire de culottes courtes en peau : c'était peu de chose pour une très-froide nuit au cœur de l'hiver africain.

Je ramassai des herbes seches, les étendis près du feu et me couchai, sans autre couverture qu'une vieille peau de mouton qui me servait de selle. Je m'endormis promptement, et Mutchuisho, me prenant en pitié, jeta sur moi un vieux manteau de peau de chacal qui, de même que tous les vêtements des Béchuanas, était amplement pourvu de petits insectes sautillants qu'il est inutile de nommer.

Ces désagréables insectes, trouvant sans doute ma peau plus tendre que celle du propriétaire du manteau, parurent disposés à profiter de l'occasion qui se présentait; aussi je me réveillai bientôt, sentant mon corps enflammé comme si j'étais attaqué d'une fièvre violente. Il n'était plus question de repos pour cette nuit : aussi je rendis son manteau à Mutchuisho avec mille rémercîments pour sa politesse; j'empilai du bois mort sur le feu, et il en résulta une flamme aussi éclatante que le jour. Je réveillai Kleinboy afin qu'il m'aidât à tourner à l'envers mes culottes de peau, et alors

commença une chasse animée qui se termina par capture d'environ quatre vingts insectes. J'allum ensuite un autre feu, et passai le reste de la nuit a croupi entre les deux, absorbant le calorique à la fc par devant et par derrière.

Au lever du soleil, le 25, Mutchuisho donna le s gnal de découper l'éléphant, et il s'ensuivit une scèı de sang, de bruit et de labeur dont aucune descripti( ne peut donner une idée. Chaque naturel ôta son ma teau, et, armé d'un assagai, s'élança à l'assaut : ( moins de deux heures l'animal fut dépecé jusqu'a dernier pouce de chair et chacun transporta sa part la demeure temporaire qu'il s'était choisie sous l arbres d'alentour.

Voici comment cette opération s'accomplit : on ô d'abord la grossière peau extérieure par larges bande Sur le flanc, que l'on découvre ensuite, il y a plusieu épaisseurs de peau de qualité souple et maniabl( dont les naturels se servent pour faire des outr à eau; avec ces outres ils allèrent chercher des pr visions d'eau à la fontaine la plus voisine (qui e souvent éloignée de 10 milles) pour la rapporter pr de l'éléphant. Cette peau intérieure s'enlève av beaucoup de précaution. Les outres se confectionne en rassemblant les coins et les bords, et on transfi: le tout sur une baguette pointue. La chair des côt est découpée en énormes filets; leurs haches font l'o fice de scalpels, car il faut tailler séparément chacuı

de ces colossales côtes. Bientôt les intestins sont à nu : c'est là ce qui intéresse le plus les directeurs de l'opération, car c'est autour des intestins que l'on trouve en plus grande quantité la graisse de l'éléphant.

Il n'y a rien au monde qu'un Béchuana estime autant que la graisse, de quelque nature qu'elle soit ; il fait des courses prodigieuses afin de s'en procurer un peu, et il s'en sert pour assaisonner sa viande séchée au soleil et pour apprêter son blé. Il y a des couches épaisses de graisse dans le corps d'un éléphant, et la quantité qu'on en obtient d'un mâle en pleine croissance et en bon état est surprenante. Avant de pouvoir y arriver, il faut ôter presque tous les intestins, et pour y parvenir plusieurs hommes sont obligés d'entrer dans l'immense cavité qui s'est faite dans l'intérieur de l'animal. Ils continuent d'y creuser avec leurs assagais, et passent la graisse à leurs camarades en dehors. Ce manége dure jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien.

Pendant ce travail, d'autres indigènes s'occupent activement à enlever la peau et la chair du reste de la carcasse. Dans ces occasions-là, les naturels ont l'horrible coutume de s'enduire le corps, de la tête aux pieds, avec le sang noir et caillé de la bête ; ils s'entr'aident à cela et chaque homme en prend plein ses mains et l'étend sur le dos et sur la tête de son ami. Depuis le commencement jusqu'à la fin ce sont des clameurs incessantes, des sons confus, des voix étour-

dissantes : tous se heurtent, se coudoyent, tous s'efforcent de se frayer un passage jusqu'à la venaison, et l'assagai aigu brille dans toutes les mains. Les voix colères et le hideux aspect de ces sauvages au corps nu et sanglant, combinés avec leurs gestes frénétiques et le cliquetis de leurs armes, offraient un spectacle si sinistre et si frappant que, lorsque j'en fus témoin pour la première fois, j'étais persuadé que j'allais bientôt voir la moitié de l'assemblée tourner sa lance contre l'autre moitié.

La trompe et les pieds sont des mets délicats, et plusieurs hommes s'occupent exclusivement à les couper. L'amputation des derniers s'opère au fanon ; on découpe en morceaux convenables la trompe, qui a deux pieds d'épaisseur à sa base. La trompe et les pieds se cuisent avant d'être transportés au quartier général. Voici comment cela se pratique : plusieurs personnes munies de bâtons pointus creusent un trou dans la terre pour chaque pied et pour une portion de la trompe. Le trou est d'une profondeur d'environ deux pieds et d'une large toise. Avec la terre qui a été extraite du trou on entoure les bords ; ceci terminé on rassemble une immense quantité de branches sèches et de troncs d'arbres dont il y a toujours profusion aux alentours, en égard aux dégâts commis autrefois par les éléphants ; on les empile au-dessus des trous, à la hauteur de huit à neuf pieds, et on y met le feu.

Lorsque ces énormes brasiers ont entièrement brûlé

et que tout le bois est réduit en cendres, les trous et la terre environnante sont échauffés à un degré très-élevé. Dix ou douze hommes ratissent les cendres avec un bâton de seize pieds de long, au bout duquel il y a un crochet. Ils se relayent l'un l'autre sans interruption et avec promptitude; chaque homme ne peut tenir à ce métier que quelques secondes, et il jete le rateau à son camarade, en se retirant. La chaleur est si forte qu'elle n'est pas supportable. Lorsque, par ce procédé, les cendres ont été ratissées, deux hommes athlétiques apportent le pied et un morceau de trompe et les placent dans le trou. Alors on reprend le rateau et on repousse dans le trou la terre qui en a été retirée et qui est toute chaude; on continue à ratisser jusqu'à ce que pied et trompe soient tout à fait recouverts. Les cendres chaudes sont amoncelées par-dessus, on allume un autre feu de joie, et, lorsqu'il est entièrement consumé, on trouve l'énorme pied et la trompe parfaitement cuits à point dans toutes leurs parties. Alors on les retire de terre avec des bâtons pointus, on les bat bien, on les racle avec des assagais afin d'ôter tout vestige de sable, on les pèle et on les pique après un pieu pour les transporter plus facilement.

Le pied cuit de cette manière est excellent et la trompe aussi; elle ressemble beaucoup à langue de buffle. En recouvrant le pied, les naturels ont bien soin de ne pas pousser dans le trou de charbons ar-

dents : ils brûleraient la viande, tandis que le sable ou la terre la protége et lui communique une chaleur égale et convenable. Lorsque les naturels ont découpé l'éléphant et transporté les énormes pièces de viande dans les kraals respectifs et temporaires, ils s'asseyent pour se reposer et pour respirer, et ils se régalent alors en fumant et en prisant.

La pipe béchuana est très-primitive et diffère de tout ce que j'ai jamais vu. Lorsqu'ils veulent fumer, ils mouillent une portion de terre; et ne sont pas scrupuleux quant au liquide qu'ils emploient. Ils entourent avec cette terre humide un rameau vert courbé en demi-cercle et dont les deux bouts passent. Ils pétrissent ensuite cette terre humide avec leurs pouces en faisant glisser la baguette jusqu'à ce que le trou soit fait, puis retirent cette baguette et élargissent une des extrémités avec les doigts, de manière à former une coupe pour le tabac.

La pipe finie et prête pour un usage immédiat, ils y introduisent le tabac, et l'allument; le fumeur se met à genoux, et, s'assujettissant sur les paumes de ses mains, met ses lèvres en contact avec la boue à l'issue du petit trou et hume la bienheureuse fumée. Une grande quantité de fumée leur sort des narines, et le déluge de larmes qui tombent des yeux prouve le plaisir dont ils jouissent. Une de ces pipes suffit à une assemblée nombreuse; chacun fume à son tour en remplissant la coupe à chaque fois.

Après s'être reposés, les naturels retournent encore une fois à la curée, et découpent la chair en tranches minces qui ont depuis six jusqu'à vingt pieds de long et dont l'épaisseur et la largeur sont de deux doigts de la main d'un homme. Quand ceci est fait, ils s'en vont couper des gaules avec leurs tomahawks : ils en font de deux sortes pour des poteaux et pour des traverses ; les premiers ont huit pieds de haut et se terminent en fourche. Ils les plantent en terre et y placent les traverses, entourées de guirlandes sans fin de cette viande crue, qu'ils laissent pendre au soleil pendant deux ou trois jours. A l'expiration de ce délai, la viande a beaucoup perdu de son poids, elle est roide et facile à transporter. Alors on la retire des traverses, on la plie, on en fait des ballots qui sont fortement attachés avec de longues lanières de l'écorce intérieure si souple du mimosa épineux ; le travail ainsi terminé, chaque homme prend un ballot sur sa tête, en jette d'autres sur ses épaules, et retourne trouver sa femme et sa famille.

Le volume que produit la chair d'un seul éléphant, après toutes ces préparations, est véritablement extraordinaire. Lorsque le crâne de l'éléphant fut dépecé, Mutchuisho ordonna qu'on arrachât pour moi les défenses. C'est là un ouvrage difficile et qui exige une grande habileté. Cette fois, cela fut mal exécuté ; les naturels abîmèrent l'ivoire avec leurs petits tomahawks ; aussi je me souvins de ce contretemps, et à l'avenir je

me chargeai toujours de cette besogne. Je me servais de cognées américaines de première qualité, dont j'avais fait l'acquisition pour cet usage. Lorsque les défenses furent arrachées, je montai à cheval et partis pour le camp, accompagné de mes piqueurs et de quelques naturels portant l'ivoire, une provision de viande, des pieds et de la trompe cuite. Les sauvages s'étaient approprié le reste, et lorsque je les quittai ils se querellaient pour le crâne, dont les os à moelle sont très-appréciés. Ils se battaient pour chaque parcelle que la hache enlevait et la dévoraient toute crue. En retournant au camp nous traversâmes le kraal des Bakalaharis, situé dans les montagnes. Ils avaient cultivé dans les vallées de très-vastes jardins où le blé et les melons d'eau croissaient en abondance. Je fus enchanté de me trouver dans mon camp, où j'étais plus à mon aise, et surtout de boire un bol de café.

Dans la soirée du 26 une foule d'hommes arriva lourdement chargés de la viande de l'éléphant; la plus grande partie de cette provision était pour Sicomy; ils demeurèrent près de moi pendant la nuit et se remirent en marche le lendemain matin.

# XV

**Chasse aux éléphants avec les indigènes. — Mort d'un éléphant mâle. — Renvoi de mon interprète. — Une lionne tuée d'un seul coup de fusil.**

Le 27 juillet je me décidai à faire avancer mes chariots vers l'est et j'informai les conducteurs de ma détermination; mais ils firent des objections sans nombre et refusèrent presque de m'obéir. Je ne connaissais pas la position des sources et j'étais convaincu qu'Isaac ne m'aiderait pas à les découvrir; aussi je trouvai plus prudent de faire moi-même une petite excursion dans cette direction. A cet effet je plaçai des munitions et une baguette dans ma vieille

gibecière, qui était couverte à l'intérieur d'une couche épaisse de graisse et d'huile, ainsi que des plumes tachetées et souillées de sang de perdrix et de coq de bruyère : je pris aussi une provision de pain et de café en poudre pour trois jours, et je donnai l'ordre à deux de mes hommes de se tenir prêts à m'accompagner le lendemain au matin. Mon interprète avait toujours un air rechigné et de mauvaise humeur. Cette fois, au lieu de se prêter à mes désirs, il employa toute son énergie à faire naître de la mésintelligence entre moi et les indigènes et à mettre les Hottentots en état de révolte. Je découvris qu'il m'avait constamment trompé en me cachant les endroits où les éléphants étaient les plus abondants, et je commençai à croire que je me devais à moi-même de le chasser honteusement.

Le 28, pendant que j'étais en train de déjeuner, des indigènes vinrent m'annoncer qu'ils avaient découvert des traces d'éléphants toutes fraîches, à un mille du camp. Je résolus donc de remettre pour le moment mon excursion projetée, mais il se trouva que ces traces me conduisirent dans cette direction, et, de plus, me firent découvrir une sorte d'endroit où les éléphants et les rhinocéros abondaient. Tout étant prêt, je me mis en route, accompagné de plusieurs hommes à cheval et d'une centaine de Bamangwatos dont plusieurs nouvelles bandes s'étaient jointes à moi. Je m'aperçus bientôt que les traces

étaient celles d'une petite troupe d'éléphants femelles.

Mutchuisho et ses compagnons les suivirent avec une grande sagacité; ils s'avancèrent d'un pas rapide toute la journée, s'arrêtant à peine avant d'avoir trouvé les éléphants. Les traces nous conduisirent d'abord à travers une gorge de montagnes dont j'ai déjà dit avoir fait le tour le 24; ensuite elles se tournèrent vers l'est au pied de la chaîne de montagnes. L'aspect du pays devenait de plus en plus pittoresque. Après que nous eûmes suivi les traces pendant quelques heures, nous nous trouvâmes dans un pays nouveau, et, à ce qu'il me parut, dans un climat différent. Il y avait abondance de grands arbres, et l'herbe et les feuilles y étaient beaucoup plus vertes que dans le pays que nous venions de quitter.

Nous traversâmes les lits sablonneux de deux rivières torrentielles; dans l'un d'eux je remarquai les empreintes récentes des pas d'une troupe d'éléphants mâles profondément marquées dans le sable. Ce jour-là le vent froid et perçant soufflant des bancs de glace du sud, qui régnait depuis quelques semaines, changea de direction et devint doux et tiède.

Les traces des éléphants sur les arbres aussi bien que sur la terre devinrent de plus en plus fréquentes, et, à une heure avancée de l'après-midi, nous arrivâmes à un endroit où une nombreuse troupe de vaches avait dû paître le matin même. Nous nous trou-

vâmes en défaut pendant quelque temps, et Mutchuisho grondant fortement ceux qui avaient suivi les traces, donna ordre à plusieurs bandes de chercher à se remettre sur la bonne voie et de faire des excursions sur notre gauche; puis il s'assit à l'ombre d'un arbre et se prépara, avec quelques-uns de ses intimes, à humer son tabac à priser.

Après avoir achevé cette cérémonie importante, ils aplanirent une portion du terrain avec le plus grand sérieux, et se mirent en devoir de jeter les dés mystiques que la plupart des Béchuanas portent en collier. Ces dés sont en ivoire et ont diverses formes extraordinaires; ils sont au nombre de quatre, et les Béchuanas les consultent invariablement avant d'entreprendre quelque affaire importante, afin de connaître d'avance leurs chances de succès. Après avoir désenfilé les dés ils les secouent entre les mains, puis les laissent tomber à terre, et alors les vieillards les étudient avec soin et décident de la réussite, suivant leur direction.

Cette fois le sort nous fut favorable et présagea la capture d'un éléphant. Au même instant un des hommes envoyés à la piste vint nous dire que ses compagnons avaient retrouvé les traces, et nous nous hâtâmes de nous remettre en route. Nous avions à peine fait un mille lorsque nous aperçûmes une douzaine de vieilles femelles dont quelques-unes étaient accompagnées de leur progéniture, occupées à paître sur le versant

nontagne rocheuse située à notre droite, à une
:e d'à peu près cinq cents mètres.
ɜrrain qui nous en séparait était couvert à la
r d'une vingtaine de pieds d'une masse impéné-
d'épines de wait-à-bit-thorns dont chaque pied
ıtant à craindre que les crochets d'un trident.
ɪrcevant les éléphants noirs nous nous arrê-
et Mutchuisho envoya deux hommes du côté
t dans l'espoir de les faire descendre de leur
n impraticable pour se réfugier dans la forêt où
tions ; mais ces animaux avaient beaucoup trop
nct pour quitter leur place forte. En sentant les
ɜs ils agitèrent leurs trompes ; puis, se retour-
ils descendirent rapidement la montagne et ne
èrent que lorsqu'ils eurent atteint une autre
'épines dont tous nos efforts ne purent les dé-

;e forêt d'épines couvrait les côtés et le fond
petite vallée, et partout les broussailles étaient
isses qu'un homme à pied aurait eu peine à y
er. Lorsque les éléphants prirent leur élan, je
ıi après eux ; les autres hommes à cheval me
ent, et, comme nous ne comprenions pas leurs
ions, nous les suivîmes par le chemin qu'ils
ıt frayé, jusqu'à ce que nous nous trouvassions
ıtre des taillis. Quand nous les aperçûmes tout
) à quelques pas de nous, les chiens se mirent à
r, les cris et les coups se succédèrent, et, vù la

nature dangereuse du terrain, je ne fus pas fâché de battre en retraite.

Tout rentra bientôt dans le silence, la chaleur avait fatigué les chiens et ils ne voulaient plus se battre. M'imaginant que les éléphants avaient dû s'éloigner de nous et craignant de les perdre, je continuai mon chemin toujours en suivant le même sentier, lorsqu'un grand craquement se fit entendre près de nous, le bruit se fit dans toutes les directions, accompagné de hurlements qui firent tinter mes oreilles. Nous étions au beau milieu des éléphants. Toute la troupe était des plus féroces, et si ce n'avait été pour les chiens, pas un de nous n'aurait échappé. Heureusement pour nous les éléphants semblaient croire qu'ils voulaient attaquer leurs petits, de sorte qu'ils ne songèrent qu'à les protéger : quant à nous, vù la couleur de nos chevaux ils nous prirent pour des animaux de leur espèce et, quoiqu'ils se frottassent contre nos montures, ils nous laissèrent pour poursuivre nos chiens.

Je me suis rarement trouvé dans une position aussi dangereuse et aussi effrayante. Notre vie était réellement menacée et nous nous servîmes avec énergie de nos éperons et de nos jambocks. Le temps manquait pour choisir un sentier : aussi, plaçant ma tête sous le cou de mon cheval et me recommandant à la Providence, je m'élançai à travers le plus épais de la forêt et je me trouvai bientôt loin des éléphants. Je ne connais rien de pareil au cri de ces animaux, quant il retentit à

es pieds derrière le chasseur et lui fait malgré 'erser d'une manière pittoresque les halliers et its de wait-a-bit. Après quelques-unes de ces on apprend à mettre sa poitrine en contact avec le son cheval et à placer sa tête dessous pour la r contre toute atteinte des épines. Alors en pres- s éperons on traverse les fourrés les plus impra- s, avec autant de facilité qu'un élève d'Éton pi- e tête dans la Tamise au Saut-du-lion.

s nous débarrassâmes des épines avec peine, nfin nous nous retrouvâmes dans la forêt située ı direction opposée. Les indigènes couvraient es de la montagne tout près de nous et pous- des hurlements effroyables dans l'espoir de faire es éléphants, mais pas un d'entre eux n'osait juer dans le fourré. Bientôt plusieurs de ces es vinrent me trouver ; je leur proposai d'y entrer , mais ils ne voulurent pas en entendre parler, que les éléphants étaient extrêmement féroces tueraient pour sûr. Je demandai alors aux in- s d'y pénétrer à la file pour les en chasser, mais larèrent qu'aucune puissance humaine ne pour- venir à bout avant le coucher du soleil.

moment les animaux changèrent un peu de et se frayèrent un passage à travers le fourré à la partie supérieure du bassin : laissant alors evaux à la garde d'un indigène, j'allai rejoindre nmes placés sur la montagne. De là je pus voir

parfaitement les éléphants exaspérés. J'étais placé au-dessus d'eux et à peine éloigné d'environ deux cent cinquante mètres : je remarquai qu'ils montraient une grande ruse dans tous leurs mouvements.

Je plaçai ma carabine sur une branche fourchue et après l'avoir convenablement ajustée, je fis feu sur la femelle la plus rapprochée et la blessai grièvement. Le coup résonna dans la vallée ; les chiens s'élancèrent une seconde fois et les éléphants firent entendre des hurlements affreux. Ils poursuivirent les limiers à une grande distance en brisant et en foulant aux pieds les épais wait-a-bit et les autres arbres de la forêt, comme s'ils n'avaient été que des brins d'herbe. Puis ils se retournèrent dos à dos et formèrent deux détachements séparés qui se touchèrent par derrière, mais deux vieilles femelles de méchante mine se tenaient avec leurs petits à quelque distance, la tête tournée vers nous, prêtes à se jeter sur la première personne assez hardie pour les approcher.

Je vis qu'il serait extrêmement dangereux de les attaquer, mais le soleil disparaissant derrière la montagne, et je me décidai à courir le risque. Je fis d'abord feu sur les éléphants qui formaient la garde avancée, et je les atteignis tous deux dans les côtes ; en se sentant blessés ils se réfugièrent auprès du corps principal, écrasèrent les arbres pour manifester leur colère, et, après avoir ramassé des quantités considérables de poussière rouge dans leurs trompes, ils en rejetèrent

d'épais nuages. Je m'aventurai alors dans le fourré avec Mutchuisho et nous nous avançâmes à pas de loup, en écoutant la respiration des éléphants, qui étaient allés vers la partie basse et se tenaient tous ensemble à cent mètres des bords du fourré.

Aussitôt que nous fûmes assurés de leur position nous sortîmes du bois et nous suivîmes la lisière jusqu'au moment où nous nous trouvâmes en face des éléphants. J'y entrai alors doucement, et, lorsque je me trouvai à une vingtaine de mètres, je visai l'éléphant le plus rapproché sur le côté de la tête, et, avant que la fumée ne se fût dissipée, je me sauvai à toutes jambes. Les éléphants ne bougèrent pas; aussi, après avoir rechargé mon fusil, je retournai sur mes pas et fis feu sur un autre; puis je pris de nouveau la fuite. En rentrant dans le fourré une troisième fois, je tendis l'oreille pour découvrir la route qu'ils avaient prise, lorsque j'aperçus tout à coup un éléphant magnifique étendu à ma gauche : la balle avait pénétré jusqu'au cerveau et il était tombé mort sur place.

Peu après, une vieille femelle arriva à la poursuite des chiens et s'arrêta dans le fourré, tout près de nous; elle se préparait à revenir à la charge, aussi les indigènes s'empressèrent-ils de battre en retraite, mais je fus assez téméraire pour l'attendre et la viser au front au moment où elle quittait son abri. Sans faire attention à sa blessure, elle s'élança sur moi d'un pas rapide en faisant entendre des cris perçants. Je cou-

rais un grand danger, car, chargé de ma carabine, d'une baguette à fusil en corne de rhinocéros, j'avais en outre ma ceinture de chasse contenant une quarantaine de charges. Je fus pourtant assez heureux pour l'éviter, et, dès qu'elle s'arrêta, je déchargeai mon second canon entre ses épaules.

La nuit vint et je n'aperçus plus les éléphants; j'en avais blessé plusieurs mortellement, mais celui que j'avais tué me suffisait. Les indigènes me rendaient plus prudent que je ne l'aurais été autrement, et probablement, si j'avais rencontré cette troupe de meilleure heure, j'en aurais tué la moitié. Accablés de fatigue et à demi morts de faim, nous formâmes nos kraals et nous allumâmes nos feux : puis, je m'endormis après avoir mangé de l'éléphant.

Le 29 j'envoyai Carollus aux chariots avec l'ordre de m'amener le Bushman et les chevaux, et d'apporter du pain, du café et des munitions. Dans le courant de la matinée je fis l'ascension des montagnes environnantes, et, après avoir franchi le premier sommet, je dominai une vallée profonde et pittoresque qui entrecoupait la chaîne et réunissait les forêts des deux côtés. Bien au-dessous de moi j'aperçus le lit sablonneux d'une rivière encaissée qui coule vers l'est, dans la saison pluvieuse. Dans ce moment le lit était sec partout, excepté à cet endroit, où il se trouvait retenu entre les montagnes. Là se trouvait une source d'une eau délicieuse, et les éléphants y

avaient creusé plusieurs trous de deux pieds de profondeur, afin de pouvoir s'y abreuver. Je descendis au bord de l'eau par un sentier qu'ils avaient frayé, et je contemplai pendant longtemps ce lieu avec intérêt. Le lit de la rivière offrait à la vue les traces des éléphants, des buffles et des rhinocéros qui y avaient passé à diverses époques ; le ravin était assez large sur le bord de l'eau, et ses berges, escarpées et rocheuses, étaient couvertes d'une grande abondance d'arbres et de broussailles. Un peu plus loin la vallée se resserrait et la rivière serpentait entre d'énormes rochers qui s'élevaient à droite et à gauche à la hauteur prodigieuse de plusieurs centaines de pieds.

Carollus arriva vers le soir avec les chevaux et les munitions et accompagné d'une grande troupe d'indigènes. Je me mis en route le 30 de grand matin, accompagné de Mutchuisho et d'une suite nombreuse, pour rechercher des éléphants vers l'est en traversant le lit sablonneux de la rivière Mahalapia, à une distance d'un mille au-dessous de la gorge que j'avais visitée la veille. Quelques années plus tard je renouvelai connaissance avec la Mahalapia, sur les bords du beau fleuve Limpopo, dans lequel elle se jette assez loin vers l'est. C'est là un endroit enchanteur, comme j'en ai peu rencontré dans l'Afrique méridionale.

Dans le lit même de la rivière nous remarquâmes les traces d'un énorme éléphant mâle, et, après les avoir suivies à une petite distance au centre de la forêt

verdoyante, un indigène l'entendit, mais il crut que c'était un rhinocéros. Une demi-minute plus tard nous nous aperçûmes de son erreur et nous courûmes sur les traces de l'animal. Je sifflai les chiens, qui suivirent la piste en nous devançant tous. Je galopai derrière eux en m'attendant à chaque instant à apercevoir l'éléphant dont je voyais les traces sous les pas de mon cheval, lorsqu'une malheureuse troupe de girafes s'élança à travers notre chemin; les chiens les suivirent, et je restai seul au moment même de trouver l'éléphant.

Par bonheur les traqueurs arrivèrent bientôt et nous continuâmes notre chemin à bon pas. Nous n'étions pas trop éloignés lorsque nous trouvâmes le terrain tellement couvert de traces nouvelles qu'il nous fut impossible de distinguer celle que nous suivions; car les indigènes, malgré toutes nos remontrances, serraient toujours de près les traqueurs ce qui occasionna un long délai. Pour comble de malheur une nouvelle troupe de girafes s'approcha de nous en courant du côté du nord et nous dépassa bientôt. Le vieux Mutchuisho arriva en ce moment, très excité, les yeux larmoyants et fixés sur la terre, la langue continuellement en mouvement; il se mit à gronder les traqueurs, qui parurent craindre son aspect menaçant; aussi continuèrent-ils leurs recherches avec une ardeur nouvelle.

Bientôt l'un d'eux annonça en se frappant par der-

rière qu'il avait encore retrouvé les bonnes traces; (les Béchuanas se servent souvent de ce signal pour donner des avertissements à leurs compagnons). Ils agissaient invariablement ainsi à la chasse, et, lorsqu'une enfilade d'hommes traversait une épaisse forêt, chacun d'eux prévenait celui qui le suivait, par le même signe amical, d'éviter toutes les bûches, pierres et épines qui obstruaient le chemin.

Nous nous remîmes sur la piste au pas accéléré; toute notre troupe s'avança sur la même ligne, et bientôt j'entendis sur ma gauche le signal joyeux de la présence « klow ». Je galopai dans cette direction, et bientôt j'aperçus un énorme éléphant mâle s'avançant dans cette direction : en un instant j'arrivais à ses côtés. Ce jour-là je montais le meilleur et le plus sûr de tous mes chevaux : la forêt se prêtant assez à ce genre d'amusement, je vins bientôt à bout de l'éléphant. Je lui envoyai treize balles, et, en recevant les deux derniers coups entre les épaules, il se retourna rapidement et disparut derrière les arbres.

Je le suivis avec précaution et le trouvai couché sur le ventre, les deux pattes de devant étendues devant lui. Croyant qu'il vivait encore, je déchargeai mes deux coups sur son oreille; mais, quoique les balles pénétrassent avec force dans cette tête vénérable, le noble animal ne les sentit pas; il était déjà mort. Ses défenses étaient presque entièrement usées, elles avaient été brisées probablement sur un terrain ro-

cheux, depuis bien des années. Mutchuisho manifesta uue grande joie et envoya des messagers à travers la gorge des montagnes qu'on appelle Sabié, pour avertir Sicomy de la mort de l'éléphant. La chasse m'avait conduit à une portée de fusil des trois beaux acacias que j'avais admirés le matin; je me creusai un berceau à l'ombre d'un wait-a-bit-thorns et j'entourai mon feu d'une haie de branches du même arbre.

Je me décidai à faire avancer mes chariots jusqu'au défilé de Sabié, où il y avait assez d'eau pour toutes mes bêtes, car mon intention était de continuer à chasser dans les forêts de l'est et de retourner à Bamangwato par une route différente; mais je compris qu'il me faudrait renvoyer Isaac avant de proposer une pareille mesure. A cet effet, je retournai au camp le 1er août pour lui annoncer que je désirais me dispenser de ses services. J'expliquai ensuite ma route future aux Hottentots, et, après leur avoir donné l'ordre de me suivre à Sabié par le chemin le plus court, sous la conduite des indigènes, je montai mon cheval Isis et me mis en devoir d'aller retrouver mon berceau sur les rives de la Mahalapia. Le terrain entre Letlochee et Sabié était presque impraticable pour les chariots; aussi je ne m'attendais pas à les voir arriver au terme de leur voyage avant le lendemain dans l'après-midi, mais ils ne parurent point avant le soir du troisième jour. Les Hottentots ne semblèrent pas goûter l'idée

de me suivre; mais, voyant qu'il n'y avait pas à choisir, ils se résignèrent à leur sort.

Je partis le lendemain de bonne heure, accompagné d'une soixantaine d'indigènes, et, pendant que nous suivions les traces fraîches de deux éléphants mâles, les chiens s'élancèrent dans la direction du vent, et leurs voix réveillèrent tous les échos de la forêt. Persuadé qu'ils avaient trouvé des éléphants, je les suivis le plus vite possible à travers les broussailles, et, en m'approchant, j'entendis un son rauque qui ressemblait au cri d'un de ces animaux : mais je cherchai en vain à voir son dos élevé au-dessus des wait-a-bit. Je m'imaginai alors que ce devait être un buffle; mais, en tournant l'épaisse haie derrière laquelle mes chiens aboyaient, je me trouvai face à face avec une lionne courroucée qui fouettait ses flancs avec sa queue et regardait les chiens en faisant entendre un grognement féroce.

Dès que je vis cela, je criai aux indigènes qui me suivaient tous que c'était un « Tao » (nom que les Matabilis donnent au lion), et une retraite prépitée s'opéra aussitôt. Plusieurs d'entre eux se réfugièrent dans les arbres. Je descendis de cheval, et, m'avançant à une vingtaine de mètres de la lionne, attendant qu'elle eût tourné la tête; je la visai alors derrière le cou et je l'étendis morte à mes pieds. La balle avait frisé l'épine dorsale, et, après avoir traversé le crâne, était entrée dans le cerveau. Pendant long-

temps les indigènes n'osèrent s'approcher; mais, quand ils s'y furent décidés, ils ne purent revenir de leur étonnement en voyant cette ennemie formidable si facilement abattue.

Le 3, de grand matin, je me remis en route vers l'est avec une nombreuse suite. Nous trouvâmes des traces qui nous menèrent vers le sud-est, d'abord à travers une forêt verdoyante et ensuite à une côte escarpée qui s'étendait jusqu'à la chaîne de montagnes. Nous trouvâmes de l'autre côté un fourré étendu et presque impraticable d'épines wait-a-bit, et, quelques instants après, les chiens, dépistant des éléphants, s'élancèrent en aboyant. Un craquement de branches et un cri rauque se firent entendre, et tous les indigènes se mirent à crier : « Machao ! » mot qui signifie homme blanc.

Je parvins, avec une peine inouïe, à voir un des éléphants; mais, en m'apercevant que c'était seulement une petite vache, et sachant que si je la tuais les indigènes ne se remettraient pas sur les traces avant deux jours au plus tôt, je ne voulus pas faire feu. Les chiens, fatigués par l'ardeur du soleil, revinrent à mon appel, et nous laissâmes les éléphants brouter en liberté.

Quelques instants plus tard nous découvrîmes les traces fraîches de deux énormes éléphants mâles : après les avoir suivis à une petite distance, nous retrouvâmes sur notre chemin des fientes que le soleil

n'avait point encore desséchées, et nous eûmes ainsi la certitude que les animaux étaient dans la même vallée que nous. Nous envoyâmes à la hâte deux jeunes gens à la cime des rochers de la montagne voisine, d'où ils pouvaient voir tout le pays environnant.

Les indigènes s'accroupirent par terre, et je m'assis pour manger un morceau d'éléphant roti, et pour boire un peu d'eau. J'avais à peine fini mon repas que les hommes revinrent, tout essoufflés, m'annoncer qu'ils avaient vu les éléphants en train de brouter, dans un bois situé à un quart de mille dn lieu où nous étions. Bientôt, en tournant autour d'un arbre touffu qui avait servi à masquer mon approche, j'aperçus à une cinquantaine de mètres de moi deux des plus beaux éléphants de l'Afrique. Une des défenses du plus gros était cassée tout près de la lèvre; aussi je m'attaquai à son compagnon, qui en avait deux fort longues et fort belles. Cet éléphant me donna de la besogne, et le soleil était couché avant que j'en fusses venu à bout.

Le 4 je rejoignis mes chariots, qui étaient rangés dans la vallée pittoresque de Sabié aussi près que possible de l'eau. Je m'aperçus que l'ivrognerie et le désordre avaient régné pendant mon absence; mes caisses avaient été forcées, les couvertures de mes chariots avaient été endommagées, des bœufs s'étaient égarés, et, qui plus est, on avait éreinté les chevaux

pour s'emparer d'eux. Kleinboy était de tous le plus coupable. Un jour, après avoir trop bu, il voulut se distinguer en essayant de chasser une girafe. Il monta Colesberg, mon cheval de prédilection, et, armé d'un fusil valant 80 guinées, il galopa dans la forêt sans songer, jusqu'à ce qu'enfin il perdit la tête et s'égara complétement. Par bonheur une bande de Bakalaharis le rencontra en chemin et le conduisit au camp sain et sauf.

Je savais désormais comment il fallait aller à la chasse, et, à partir de ce moment, j'allai rarement à la recherche des éléphants sans emporter les objets suivants : une grande couverture de laine pliée et attachée devant ma selle, deux sacs de cuir portés par les indigènes que je payais avec des verroteries. J'emportais une chemise de flanelle, un pantalon chaud et un bonnet de laine, des munitions et une baguette de réserve, du café, du pain, du sucre, du poivre et du sel, de la viande séchée, une écuelle et une petite cuiller. Ces gens là portaient aussi ma cafetière, deux calebasses d'eau, deux haches américaines et deux faucilles pour couper de l'herbe.

Un homme me suivait à cheval, portant un fusil et des munitions de réserve. Mon costume consistait en un chapeau de feutre attaché sous le menton par une courroie, une grosse chemise, tantôt un jupon écossais, tantôt une culotte en peau de daim et une paire de « veldschœens » ou souliers de fabrique domes-

tique. Je me passais entièrement d'habit, de gilet, de cravate, et je chassais toujours bras nus ; mes talons étaient armés d'une énorme paire d'éperons, et de mon poignet gauche pendait retenu par une double courroie un jambok en vache de mer.

Je portais encore deux ceintures de cuir autour de la taille ; la plus petite me servait de bretelles, et du côté gauche pendait un « rheimpys » tressé de huit pouces de long, qui soutenait ma baguette à fusil, formée d'un seul morceau de corne de rhinocéros. La plus grande des deux était ma ceinture de chasse ; elle était de cuir et fort large ; quatre compartiments séparés, en peau de loutre, fermant avec des pattes à boutons, y étaient attachés : le premier contenait mes capsules, le second une grande poire à poudre ; les troisième et quatrième, qui étaient à divisions, servaient de poche à balles et à bourres : deux couteaux de poche, un compas et une pierre à briquet complétaient le costume.

Dans cette ceinture j'avais aussi un maillet à charger, en corne de rhinocéros, qui était retenu, ainsi que la poire à poudre, par des courroies. Et enfin je tenais toujours selon mon habitude dans ma main un fusil à deux coups et à double rainure, mon arme de prédilection.

Au bout de quelque temps, je m'aperçus que cette arme ne convenait pas à un homme à cheval, surtout lorsqu'il est obligé de charger vite, parce que dès

qu'un fusil à double rainure a été déchargé une ou deux fois il faut une grande force pour enfoncer la balle au fond du canon, ce qui est extrêmement désagréable. Un fusil ordinaire à deux canons est préférable à tous les autres.

Aucun régiment, à mon avis, n'était mieux armé que mon ancien corps, celui des « Mounted rifles », qui était muni d'une carabine à deux coups, portant une balle de douze. Cette arme là est ce qu'il y a de mieux pour chasser le gros gibier de l'Afrique méridionale. Pour charger plus vite, le chasseur doit coudre ses balles dans leurs bourres et bien les graisser avant de se mettre en campagne. Je trouvai cette précaution fort utile, et, avec un peu d'habitude, je parvins à charger mon fusil et à faire feu du haut de ma selle, alors même que je traversais au galop un terrain difficile.

Le 12 au soir, un messager venu de Sicomy vint au milieu de mon camp et proclama à haute voix que, par ordre du roi, tous les hommes devaient retourner le lendemain dans leurs quartiers généraux. Tous alors prirent leurs bagages sur leurs épaules et m'abandonnèrent. Je ne pouvais pas bien deviner la raison de cet ordre mystérieux, mais je l'attribuais à quelque intrigue d'Isaac, qui, me disait-on, demeurait à Sicomy. Je voyais bien que ce changement ne convenait pas à Mutchuisho, et, pour le récompenser de ses services, je le priai d'accepter plusieurs cadeaux

considérables : j'en envoyai aussi au roi. Avant de partir, Mutchuisho me promit de revenir au plus tôt, et il m'assura avoir demandé à une troupe de Bakalaharis de m'aider dans mes chasses pendant son absence.

---

# XVI

Départ de Sabié. — Magnifique chasse aux éléphants. — L'antilope noire. — Explosion de mon fusil à double rainure. — Mort de Colesberg.

Je demeurai à Sabié à chasser les éléphants et les rhinocéros avec plus ou moins de succès jusqu'au 22 août, et je partis alors pour Mangmaluhy. Chemin faisant je tuai d'un seul coup un rhinocéros qui descendait une pente rocheuse. Il tomba sur la tête, puis décrivit un soubresaut et vint rouler dans les pierres et les broussailles avec une force prodigieuse.

Le 27 nous arrivâmes près d'une grande pleine d'herbes en feu que les Bakalahari allument pour faire

pousser l'herbe nouvelle avec une plus grande facilité, et pendant la journée nous découvrîmes une troupe d'éléphants mâles broutant tranquillement sur le versant d'une colline située à une distance de deux cents mètres.

Je poussai de grands cris pour les déloger, et, choisissant le plus beau, je fis feu des deux canons en le visant par derrière l'épaule. L'animal se tourna immédiatement vers moi, et, dans sa course furieuse, se jeta la tête la première contre un gros arbre touffu qu'il fit voler en l'air devant lui : Bientôt il tomba avec violence sur ses genoux et se trouvant ainsi en contact avec l'herbe brûlante, il se tourna vers la droite.

Je le suivis en chargeant et en faisant feu aussi vite que possible, le visant tantôt à la tête, tantôt derrière l'épaule, jusqu'à ce qu'enfin toute cette partie de l'animal fût criblée de balles ; mais malgré cela il continua bravement son chemin en teignant de son sang l'herbe et le sol de la forêt.

Une fois il essaya d'échapper en se jetant en désespéré au milieu des flammes, mais cela ne lui servit à rien ; j'arrivai bientôt auprès de lui et fis feu jusqu'à ce qu'enfin je commençai à le croire à l'épreuve de la balle. Après avoir déchargé trente-cinq fois mon fusil à doubles canons, je me servis de mon « sixpounder » hollandais. Lorsque quarante balles furent entrées dans sa chair, il commença pour la première

fois à se montrer épuisé. Pauvre bête! il n'y avait plus pour lui possibilité de salut, et je me déterminai à ne plus brûler de poudre. Tout le temps que dura la chasse il se rafraîchit le corps avec des douches d'eau qu'il lançait de sa trompe sur son dos et sur ses flancs, et, lorsque les angoisses de la mort survinrent, il se tint près d'un arbre épineux en tremblant avec violence et ne fit que verser de l'eau dans sa bouche jusqu'au moment de sa mort. Il tomba alors lourdement en avant, et tout le poids de la partie antérieure de son corps reposa sur la pointe de ses défenses.

Il resta dans cette position pendant plusieurs secondes, mais la tête ne pouvait pas supporter ce poids énorme; il tomba la tête baissée, de sorte que les jambes aidaient à peine les défenses à soutenir ce fardeau. Cet équilibre devait cesser, car le poids était trop lourd pour les défenses : elles ne cédèrent pas pour cela; seulement la portion de la tête dans laquelle l'ivoire était emboité céda tout à coup jusqu'au-dessus de l'œil et s'ouvrit avec un bruit sourd. La défense était donc libre et tournait dans la tête, de sorte qu'on pouvait facilement la tirer avec la main; le corps roula sur le côté. Cet éléphant était un animal magnifique, et ses défenses fort longues et intactes.

Le 28 je sellai mon cheval et me mis en route pour aller rejoindre mes chariots. De bonne heure, le 29, tandis que je galopais à travers la forêt, je vis subitement un des plus gracieux quadrupèdes de ce

beau pays, un vieux mâle antilope noire, l'animal le plus rare et le plus beau de toute l'Afrique. Cette antilope est grande et forte et ressemble sous bien des rapports au bouquetin; elle a le dos et les côtes d'un noir brillant, et contraste d'une façon charmante avec le blanc pur et argenté de son ventre. Les cornes ont plus de trois pieds de long; elles se recourbent fortement en arrière et touchent presque à ses cuisses.

Le capitaine Harris, du régiment du génie du Bengale, découvrit le premier cet animal, en 1837. Celui-ci était le premier que j'eusse vu, et je n'oublierai jamais ce que je ressentis en contemplant ce quadrupede si beau pour un chasseur. Il se tenait sur notre chemin, avec une petite troupe de « pallahs », mais malheureusement il nous avait aperçus le premier. Je galopai après lui en appelant ma meute. L'air était lourd et chaud, et les chiens avaient perdu toute animation. Mon cheval, qui était fort peu rapide, perdit aussi bientôt du terrain, et la magnifique bête gagna une côte rocheuse où je ne pus l'atteindre : elle disparut enfin pour toujours de devant mes yeux. La nuit suivante je cherchai en vain à fermer l'œil; l'image de l'antilope noire était toujours devant moi.

Le 31 nous nous dirigeâmes vers Towannie, fontaine qui coulait dans le lit sablonneux d'un torrent. Une fois parvenu là j'apercus l'éléphant mâle le plus grand et le plus gros que j'eusse encore vu. Il se te-

nait en garde, à une distance de plus de cent mètres. J'arrêtai mon cheval, je le visai à l'épaule : je le tuai du premier coup; la balle l'atteignit à la partie antérieure de l'omoplate et le priva à l'instant de l'usage de la jambe.

Avant d'écorcher ce noble éléphant, je désirai le regarder pendant quelque temps. C'était vraiment un animal extraordinaire, et, en contemplant ce vétéran de la forêt, je songeai aux cerfs rouges de mon pays natal. Je compris alors que, bien que le sort m'eût exilé sur une terre lointaine, j'avais gagné à l'échange, car je régnais alors sur des forêts sans fin qui m'offraient une chasse bien plus noble et bien plus attrayante. Après avoir admiré l'éléphant à loisir, je fis quelques expériences pour trouver des points vulnérables, et, m'approchant tout près, je tirai plusieurs balles dans différentes parties de son énorme crâne. Ces projectiles ne parurent pas même pénétrer, seulement à chaque coup il fit un mouvement gracieux avec sa trompe et en porta la pointe à la blessure de la manière la plus sanguinolente.

Étonné et chagrin de voir que je ne faisais que tourmenter et prolonger les souffrances de ce noble animal, qui supportait ces épreuves avec tant de dignité, je résolus de mettre fin à ses souffrances le plus vite possible. A cet effet, je fis feu six fois sur lui derrière l'épaule : ces blessures auraient dû servir à le tuer, mais il ne montrait pas encore d'émotion. Je visai

trois fois au même endroit avec mon fusil hollandais à canon rayé. De grosses larmes tombèrent alors de ses yeux, qu'il ferma et rouvrit lentement; sa taille colossale trembla convulsivement, et tombant sur le côté il expira. Les défenses de cet éléphant étaient arquées d'une façon très-gracieuse; elles étaient plus lourdes que celles de tous les éléphants que j'eusse tués. Leur poids à chacune était de 26 livres.

De peur que mes lectrices ne se trompent sur mes intentions quand je faisais des expériences pour trouver des points vulnérables, je les prie de croire que je ne désirais pas torturer l'animal, mais qu'au contraire je voulais mettre fin à sa vie et à ses souffrances le plus vite possible. J'avais souvent regretté d'être obligé de blesser tant de fois ces animaux avant de les tuer!

Le 1er septembre nous sellâmes nos chevaux et nous nous mîmes en route pour Mangmaluky. En galopant à la base d'une chaîne de montagnes j'aperçus deux « klipspringers » qui montèrent la côte en rebondissant comme une balle en caoutchouc et en choisissant les pointes saillantes des grands fragments de rochers. J'en abattis un; c'était le premier de l'espèce que j'eusse tué : mais quelques années plus tard je me procurai un grand nombre de forts beaux échantillons en chassant l'antilope noire.

Cette charmante petite antilope habite les côtes escarpées des collines et les montagnes rocheuses, elle

bondit sur les tables de rochers avec une grâce et une agilité extraordinaires; on la voit souvent perchée comme un chamois sur la pointe d'une roche ou d'une pierre, les quatre pieds rapprochés; leurs sabots différant de ceux des autres antilopes, ils ne conviennent qu'à un terrain rocheux, et leur forme est telle que tout le poids de l'animal repose sur la pointe. En regardant au fond d'un précipice, j'ai souvent vu deux ou trois de ces intéressantes bêtes, couchées sur un rocher plat, garanti des rayons du soleil par le feuillage touffu d'un arbre de sandal ou de quelque fougère des montagnes. Les klipspriugers sont à peu près à moitié aussi grands que la biche écossaise, et leur poil ressemble beaucoup à la fourrure d'hiver de cet animal, avec cette seule différence qu'il est plus roide et plus jaune.

Le soir je baignai dans la fontaine mes yeux fatigués par le soleil et irrités par l'éclat du terrain sur lequel je poursuivais les éléphants. Lorsque le soleil se couchait, le nombre d'oiseaux de toute espèce qui venaient s'abreuver à la fontaine était vraiment surprenant; les tourterelles et quelques petits pigeons à longue queue étaient les plus nombreux. Je remarquai aussi quatre espèces de perdrix, et il y avait, en outre, des troupeaux de vingt à soixante pintades.

Le 4 je m'occupai, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, à nettoyer le crâne de mon éléphant et à en détacher les défenses. Le lendemain je retournai au

camp en les portant sur mes épaules et accompagné d'une bande de Bakalahari.

Le 6 je me remis en campagne avec une quarantaine d'indigènes et je rencontrai deux rhinocéros blancs, dont l'un portait une corne d'une longueur démesurée. Je me décidai à le poursuivre et l'atteignis après une chasse difficile. Je le tuai an moyen de quatre balles derrière l'épaule.

L'après-midi, je tins tête pendant trois ou quatre heures à un méchant éléphant que je parvins à abattre grâce à trente-cinq balles, au milieu d'un fourré impraticable d'épines wait-a-bit et de fougères. Le canon de mon fusil éclata avec un bruit formidable au dernier coup. La platine et la moitié de la monture volèrent à droite et à gauche et faillirent mettre fin à ma carrière aventureuse. J'en fus quitte heureusement pour une légère brûlure au bras gauche et pour la perte, pendant plusieurs jours, de l'usage de mon oreille gauche, qu'un fragment du canon avait frisée de trop près.

La perte de mon fusil à double rainure était irréparable dans cette partie éloignée du monde; cette arme m'était indispensable, et, lorsque je songeai aux innombrables services qu'elle m'avait rendus en temps opportun, je me sentis complétement accablé par le chagrin.

Il me restait encore mon fusil à deux coups de Moore et Purday, qui portait une balle de seize à la

ivre, et je m'occupai à couler des balles durcies de ce calibre; mais j'eus la mortification de découvrir que tout mon étain avait disparu grâce à quelque procédé mystérieux entre mes serviteurs et Sicomy. Je fus donc réduit à faire fondre le contenu de mon ancienne cantine militaire pour durcir les balles, à savoir : le plateau des mouchettes, les cuillers, les chandeliers, les théières et deux timbales qui convenaient on ne peut mieux à cet usage.

Le soir, j'eus le plaisir de voir mon vieil ami Mutchiusho entrer dans le camp, suivi d'une troupe nombreuse d'indigènes. Il parut content de me revoir, et nous nous décidâmes immédiatement à faire dès le lendemain une expédition vers l'est. En conséquence, nous nous mîmes en route de bonne heure le 9, et nous marchâmes jusqu'au soir sans découvrir de traces fraîches.

Nous nous arrêtâmes alors pour la nuit et le lendemain je continuai mon chemin à travers des forêts immenses, jusqu'à ce qu'enfin je me trouvai dans un pays tout nouveau pour moi.

Le 13, après deux jours de peine et de fatigues passés à suivre des traces, je donnai la liberté à mes chevaux, dès les premières lueurs du crépuscule.

---

## XVII

Je reprends avec mes chariots le chemin de la colonie. — Chasse aux éléphants. — Commencement de la saison pluvieuse. — Je quitte le pays des éléphants.

J'avais réussi jusques là dans mes chasses au gré de mes désirs, et mes deux chariots étaient maintenant chargés de défenses d'éléphants, produit de mes exploits, comme aussi de beaucoup d'autres curiosités intéressantes. Je me décidai enfin à retourner vers les demeures lointaines de mes compatriotes. Mais, le 23 septembre, malgré mes inquiétudes et la crainte de perdre tous mes chevaux si je ne partais pas immédiatement, je cédai aux conseils de Mutchuisho et me

lançai encore une fois à la poursuite de deux éléphants mâles qu'on disait avoir visité une fontaine éloignée d'une demi lieue.

Avant de me mettre en route, je confiai ma lancette à Johannus, et, après lui avoir donné à la hâte les instructions nécessaires dans l'art de saigner, je lui enjoignis de tirer du sang en abondance à tous les chevaux qui donneraient les moindres indices de la maladie. Nous cheminâmes vers l'est, et au coucher du second jour je tuai un rhinocéros blanc, ainsi qu'un vieil éléphant mâle magnifique. Nous établîmes notre bivouac à côté du corps de ce dernier.

Dans la matinée du 28, je me décidai à retourner au camp accompagné d'un seul homme. La journée était fort belle, le ciel couvert, et un vent frais soufflait de la mer du Sud. Après avoir marché quelque temps vers le nord et traversé le lit profond et sablonneux d'une rivière torrentielle, nous entrâmes dans un grand bois d'arbres couverts d'un feuillage du plus délicieux vert tendre.

En atteignant le sommet d'une pente douce située à un mille du bois, mon regard plongea dans une vallée étendue où j'aperçus deux éléphants mâles très-vieux. Ceci me promettait une chasse magnifique. Le terrain était propice; mes deux chiens, Wolf et Bouteberg, qui s'étaient déjà distingués à la poursuite des éléphants me suivaient : je m'avancai d'un pas si rapide que les chevaux et les chiens étaient

ont essoufflés : aussi je me décidai à ne pas attaquer tout de suite, mais à observer lentement les animaux sans les perdre de vue.

Les éléphants marchaient contre le vent, et la distance qui nous séparait ne dépassait pas cinq cents mètres. Je m'avançai tranquillement vers eux, et j'avais franchi à peu près la moitié du chemin, lorsqu'en tournant mes yeux vers la droite j'aperçus tout un troupeau d'éléphants mâles hissés sur une côte boisée située à moins de trois cents mètres de nous. Ces éléphants étaient presque sous le vent.

Ce que je devais faire c'était de tuer le plus bel animal de chaque troupeau, et j'y réussis de la manière suivante : je me plaçai entre le vent et les éléphants, et, dès qu'ils eurent senti mon odeur, je les vis dresser leurs trompes en l'air pendant un moment ; puis, une terreur panique s'emparant d'eux, ils se retournèrent vivement et se sauvèrent à travers la forêt dans la direction du vent. Mon désir était de choisir le plus beau mâle et de le chasser à une assez grande distance de l'autre troupe avant de prendre sa peau pour une cible. Je m'élançai donc au grand galop à la poursuite des éléphants effrayés, qui traçaient leur chemin par des nuages de poussière rouge.

J'arrivai bientôt près d'une clairière, et là je vis distinctement la chasse que nous poursuivions. C'était vraiment un magnifique spectacle : la troupe était composée, à une exception près, de neuf ou dix élé-

phants mâles, qui portaient tous de longues défenses, fort lourdes et très-unies. Leur première frayeur passée, ils ralentirent le pas et s'avancèrent lentement et avec majesté en suivant un seul chef à la file.

Cette vue était si remarquable que la description la plus fidèle ne pourrait en donner qu'une faible idée. J'excitai mon cheval et dépassai les éléphants au galop, en me tenant éloigné d'eux pour mieux examiner leurs défenses. Il m'était difficile de me décider à choisir dans la troupe : chacun d'eux paraissait plus grand que son voisin; mais enfin, je conclus à l'attaque d'un vieux patriarche, à cause de la grosseur et de la beauté extraordinaire de ses défenses : comme il était le plus lourd, il marchait le dernier, et je le séparai en le chassant vers le nord.

C'est un art difficile que celui de chasser un éléphant dans la direction que l'on désire; au premier abord cela paraît la chose la plus simple, tandis qu'il faut au contraire que le chasseur emploie toute sa ruse pour réussir. C'est là une chasse toute différente que celle de l'élan, qui demande pourtant beaucoup d'habitude. Si vous vous approchez trop près de l'éléphant, ou si vous criez pour l'effrayer, il se jettera avec furie sur vous ; d'un autre côté, si vous lui laissez trop de distance, il vous échappera probablement dans le fourré, ce qui lui est très-facile, malgré sa taille colossale. Dès qu'on le perd de vue, il est à craindre que le chasseur ne le revoie jamais. Le terrain était propice,

Kleinboy me cria donc de commencer l'attaque, en remarquant avec raison que l'animal était sur le chemin de quelque fourré d'épines où nous finirions par le perdre ; mais, malgré cela, je réservai mes coups jusqu'à ce que je l'eusse chassé à une certaine distance des deux vieux que nous avions découverts les premiers.

A la fin je m'approchai et je forçai la bête à se tourner vers moi ; ce qu'elle fit bravement, et alors je lui jetai un cri de défi. C'est ainsi que le combat commença, et, le terrain étant toujours favorable, j'ouvris le feu. Au bout d'un quart d'heure j'avais logé douze balles dans le corps de l'éléphant qui donnait des signes d'une mort prochaine et prenait de la poussière sur la pointe de sa trompe, la jetant en tourbillons tout autour de lui.

Il est fort dangereux de s'approcher à pied d'un éléphant dans un moment semblable, car, quoique presque mort, il lui reste encore assez de force pour attaquer son adversaire avec impétuosité. Je souhaitais en finir avec lui, aussi descendis-je de cheval en m'abritant derrière un arbre gigantesque dont le tronc n'avait pas moins de six pieds de diamètre. J'arrivai ainsi à vingt mètres de lui et je lui envoyai mes deux balles à droite et à gauche au defaut l'épaule. Ces deux coups décidèrent de son sort. Après les avoir reçus ; il entra à reculons dans le bois, et, bientôt après, je l'entendis tomber lourdement. Mais, hélas! ce son fut accompagné d'un affreux craquement, et, en m'avançant de ce

côté, je le vis étendu mort, tandis que sa défense, qui se trouvait dessous, était cassée en deux par le milieu.

Je ne perdis pas beaucoup de temps à examiner l'éléphant : remontant à cheval, je me mis immédiatement sur les traces des deux vieux mâles que j'avais d'abord aperçus. Je n'étais pas très-éloigné lorsqu'en regardant vers la droite je vis, à un quart de mille, une troupe de huit ou dix éléphants femelles avec leurs petits, paissant tranquillement sur une petite colline légèrement boisée. Nous laissâmes les femelles dîner en paix et nous suivîmes les traces des mâles. L'indigène qui nous conduisait était le meilleur traqueur des Bamangwatos, et je fus heureux de voir que les éléphants ne s'étaient pas laissé effrayer, car leur route était jonchée de branches d'arbres qu'ils avaient arrachées tout en cheminant lentement.

Enfin nous arrivâmes à une clairière, et, après avoir tourné un bosquet de mimosas épineux, je vis l'un des animaux à découvert. Je m'avançai avec précaution, et je découvris son camarade dans un fourré de wait-a-bit nains, à cent cinquante mètres de moi. Tous deux étaient de vieux mâles magnifiques, et le premier qui s'offrit à mes yeux enchantés portait deux défenses très-longues et parfaites.

J'étais descendu de cheval pour faire cette reconnaissance : j'y remontai aussitôt et m'avançai vers l'éléphant qui marchait devant moi à une distance de quarante mètres, en soulevant doucement ses énormes

oreilles qui l'empêchaient complétement de me voir. Je hâtai légèrement le pas en m'éloignant vers la gauche et je dépassai l'animal d'une soixantaine de mètres. Ce fut alors qu'il m'observa pour la première fois.

Probablement il prit Dimanche pour un harle-beast, car il me regarda fixement, mais sans montrer la moindre crainte. Les indigènes m'avaient prié de le pousser vers l'eau qui se trouvait au nord, si la chose était possible, et c'est ce que je me décidai à faire. Après m'être avancé un peu, je me plaçai entre lui et le vent. A l'instant même l'éléphant entra à reculons dans les broussailles, en tenant sa tête haute et tournée vers moi. Je fis seulement quelques pas en décrivant un demi cercle, afin de pouvoir le viser à l'épaule, et, arrêtant mon cheval, je tirai du haut de ma selle. Il reçut la balle dans l'omoplate, et, lorsque je continuai silencieusement mon chemin, il me regarda avec le plus profond étonnement.

A ce moment les indigènes lâchèrent deux de mes chiens, qui, un instant après, aboyèrent autour de lui de toutes leurs forces. Je criai pour les encourager et embarrasser l'éléphant, qui paraissait ne pas savoir ce qu'il devait penser de nous. Enfin il courut tête baissée après Bill et Flam, en faisant entendre des cris perçants; puis il rentra à reculons dans un fourré, se rejeta encore une fois sur les chiens, et se sauva ensuite à toutes jambes dans la direction que je désirais lui faire prendre.

Je l'atteignis bientôt et je lui envoyai deux balles au défaut de l'épaule. Les chiens se firent bientôt entendre et il se jeta avec furie sur ses persécuteurs, qui se sauvèrent immédiatement vers leur maître. Je me trouvai ainsi face à face avec un éléphant courroucé.

Je n'avais pas le temps de me remettre en selle, et ma vie ne dépendait plus que de mes jambes. Les chiens, heureusement, ne me suivirent pas, mais ils coururent après Dimanche qui, effrayé par ces sons de trompe, se sauva comme un fou ; et je ne pus m'empêcher de rire, quoique je me trouvasse engagé dans un combat des plus dangereux.

Après avoir rattrapé mon cheval, je retournai à l'éléphant blessé et je compris qu'il se mourait ; mais je continuai à faire feu sur lui pour hâter sa mort. Aussitôt qu'elle eut lieu, j'eus le profond chagrin de découvrir qu'une de ses défenses sans pareilles s'était cassée près de la lèvre. La chasse avait été magnifique ; j'avais abattu, dans une seule après-midi, deux éléphants, probablement les plus gros de Bamangwato, et, n'eût été la perte des deux plus belles paires de défenses que j'eusse obtenues cette saison, mon triomphe eût été complet et sans mélange.

Le lendemain, de bonne heure, laissant à Kleinboy et aux indigènes le soin de veiller à l'ivoire, je partis accompagné de deux hommes à qui je voulais montrer l'endroit avant de retourner au camp, où j'avais laissé l'autre éléphant.

Jusqu'ici le temps nous avait été favorable : très-peu d'eau était tombée depuis mon arrivée dans le pays; mais, à la fin, la saison pluvieuse arriva; des pluies torrentielles nous surprirent souvent à la chasse, accompagnées d'éclairs et de tonnerre.

Bientôt les mares et les lits sablonneux des rivières, jusqu'ici secs, se remplirent d'eau; les arbres desséchés des forêts se couvrirent d'un feuillage verdoyant; les pleines arides se changèrent comme par enchantement en prés fleuris. Lorsque la pluie venait ainsi nous suprendre à la chasse, je forçais les indigènes à ériger une chaumière pour nous abriter. C'était là un ouvrage qu'ils ne faisaient pas trop volontiers, mais j'arrivais toujours à mes fins en leur expliquant que, si mes fusils et ma poudre étaient mouillés, ils mourraient infailliblement de faim, parce que je ne pourrais plus leur tuer d'éléphants.

Lorsqu'une bande nombreuse m'accompagnait, il était très-facile d'élever une bonne chaumière, et l'on s'y prenait de la manière suivante. Quelques hommes, armés de haches, allaient à la recherche de longues perches fourchues qu'ils coupaient d'une longueur de dix pieds; d'autres ramassaient des broussailles vertes, et faisaient une bonne provision d'herbe longue et desséchée qu'ils arrachaient avec les racines. On fichait les perches en terre dans un rond, de façon à ce que les bouts fourchus se rencontrassent en dessus de nos têtes. Alors on les entrelaçait fortement avec

les broussailles, en laissant une ouverture basse pour servir d'entrée : enfin on couvrait le toît avec l'herbe desséchée, et le sommet était ordinairement couronné d'une énorme oreille d'éléphant ou bien encore d'une partie de sa peau.

Telle fut mon habitation pendant le reste de cette saison comme aussi durant tout le temps que je chassai parmi les Béchuanas. Mais il m'arrivait souvent de n'avoir pour m'abriter que la voûte du ciel, et alors mon sommeil paisible était souvent brusquement interrompu par la pluie qui tombait par torrents sur ma figure. C'était extrêmement désagréable, sur tout lorsque l'orage avait une force qui nous empêchait de tenir nos feux allumés. Par un temps pareil, le roi des forêts rôde partout à la recherche de sa proie, et, de temps en temps, nous entendions les voix formidables d'une troupe de lions, que le succès de notre chasse attirait près du lieu de notre campement.

Dans la latitude où j'étais parvenu je trouvai pour la première fois cet arbre admirable que l'on nomme le « Nwana » dont le tronc, une vraie tour fortifiée, avec crénaux et Machecoulis, a quelquefois soixante et cent mètres de circonférence, particulièrement vers le Limpopo. Le feuillage du Nwana ressemble à celui du figuier et ses fruits sont des noix de la grosseur d'un œuf de cygne. Quant au bois il est mou et impropre à aucun usage.

Un fait remarquable, par rapport à ces arbres, es

la manière dont ils sont disposés dans la forêt. On les trouve ou seuls ou alignés, mais toujours à une grande distance l'un de l'autre, comme s'ils avaient été plantés par la main de l'homme, et leur taille vraiment extraordinaire leur donne toujours l'apparence d'êtres étrangers à la terre qu'ils occupent.

Mes bœufs n'avaient fait que paître et se reposer depuis plusieurs mois; ils étaient maintenant pleins de vigueur, et traînaient d'un pas rapide mes chariots, tout lourdement chargés qu'ils étaient, par-dessus des collines escarpées et à travers les routes impraticables de la forêt, de sorte que le soir du 4 octobre je campai encore une fois dans les montagnes de Bamangwato.

Sicomy arriva bientôt pour me souhaiter la bienvenue. Il me rendit visite accompagné de beaucoup d'hommes de sa tribu, se disant fort heureux de me voir revenir sain et sauf de mes excursions périlleuses. Sa majesté me fit l'honneur de me complimenter sur mon succès et mon habileté extraordinaires à la chasse. Il observa que la *médecine* des blancs devait en effet être fort puissante.

Pendant toute la soirée, la bizarrerie de ses questions m'amusa beaucoup. Il me demanda si mon père et ma mère vivaient encore; combien j'avais de frères et de sœurs; si mon roi avait des troupeaux abondants, et si ses sujets étaient plus nombreux que les siens. Quand je lui dis que notre chef était une femme, cette nouvelle parut l'amuser infiniment, mais lorsque j'a-

joutai que ses sujets étaient aussi nombreux que les sauterelles, il regarda ses sujets avec un sourire d'incrédulité, et me demanda alors si tous mes compatriotes pouvaient abattre des éléphants aussi facilement que moi.

La question était embarrassante, aussi je lui répondis que je n'en étais pas sûr, mais que je savais que les cœurs de tous mes compatriotes étaient faits comme le cœur du lion lorsqu'il a des petits à défendre. Cette remarque spirituelle émut profondément l'assemblée, et un murmure de surprise et d'admiration se manifesta parmi ces hommes à peau noire, lorsque chacun d'eux la répéta à son voisin.

Le vieux Mutchuisho comprenait mon baragouin mieux que les autres, et il me servait d'interprète auprès du roi, puisque je n'étais pas encore assez bien versé dans la langue pour soutenir seul une conversation. Mutchuisho me dit ensuite que deux amis de Sicomy, avec leurs deux domestiques, désiraient m'accompagner à la colonie pour soigner mon bétail: ils promettaient de se rendre utiles en allant à la recherche de bois à brûler et en portant la venaison aux chariots.

Par bonheur j'acceptai cette proposition, et les quatre aspirants sortant de la foule. me furent dûment présentés. Les noms de ces quatre Béchuanas étaient : Mollyee, Mollyeon, Kapain et Kuruman; les deux premiers appartenaient à l'aristocratie; ils m'a-

; souvent aidé à la chasse, de sorte que nous
d'anciens amis. Ces hommes promirent de m'ac-
ıgner jusqu'à la mer et de retourner avec moi
ys de leur chef, en me servant fidèlement : de
ôté, je consentis à leur donner une vache et un
en récompense de leurs services.
lyee et Mollyeon étaient frères. Ils étaient
s et actifs et possédaient tous les deux de grands
étincelants et des traits agréables. Kapain était
et bruyant, d'une laideur remarquable, et le
musant de tous les habitants de Bamangwato.
nan, garçon fort complaisant, âgé de seize ans,
une assez jolie figure, mais qui lui donnait plu-
spect d'une fille que d'un homme. J'offris de la
e cuite et du café à Sicomy, qui passa la nuit
np avec sa suite.
lendemain, de bonne heure, j'échangeai des
, des munitions et d'autres articles contre de
défenses d'éléphant et de forts jolis échantillons
es et de costumes d'indigènes. En m'informant
s du roi de ce qu'était devenu Isaac, j'appris
était retourné à Kuruman depuis longtemps en
gnie d'un fils du vieux Seret, Béchuana de
ction, qui demeurait dans ces parages.
individu, dont le nom signifie *bosse*, était sur-
enommé par l'opiniâtreté avec laquelle il s'op-
aux progrès de la religion chrétienne, Sa nom-
e progéniture était aussi fort nombreuse.

Après avoir dit adieu à Sicomy, le 5 à midi, je remis en marche pour Corriebely, où j'arrivai dа l'après-midi du lendemain; un grand nombre d'in gènes m'accompagnèrent, comme à l'ordinaire, dа l'espoir d'obtenir une provision de chair fraîche, on disait que des éléphants avaient reparu à Ma souey. Je déterrai dans cet endroit une grande qua tité de plomb, que j'avais enfoui dans un trou, so les cendres de mon feu, avant de traverser les mo tagnes de Bamangwato.

Le 16, de grand matin, je me mis en route po Bootlonamy, où j'arrivai le soir : je rangeai n chariots à l'ombre d'un bosquet de beaux mimos ornés d'une profusion de fleurs jaunes qui emba maient l'air et dont la couleur contrastait avec le v tendre du feuillage. Je continuai à y chasser pend plusieurs jours.

Le 19 après midi, un violent orage éclata sur tête; le tonnerre grondait avec une force telle que me pris à trembler. A vrai dire je craignais pour n barils de poudre qui contenaient trois cent livres ce dangereux ingrédien. Par bonheur l'orage se d sipa au coucher du soleil, l'air s'était purifié et parfum d'une douceur sans égale s'élevait de la te reconnaissante et de la forêt fleurie.

L'orage recommença vers dix heures du soir, compagné d'éclairs et de tonnerre, et dura la p grande partie de la nuit.

# XVIII

Fuite de mes domestiques. — Tristes prévisions. — Arrivée chez le docteur Livingstone.

J'étais parvenu dans une zône éloignée et le moment était critique pour mon expédition, lorsqu'un événement arriva qui me sauva des ennuis et des inquiétudes sans nombre. J'appris cependant bien des choses qui me servirent plus tard, car je découvris d'abord combien de difficultés un homme peut surmonter lorsqu'il a à luttter contre l'adversité : je devins en même temps un conducteur de chariots fort habile.

Je raconterai ici la désertion de tous mes domes-

tiques hottentots, à l'exception de Ruyter, le petit Bushman. Je crois qu'ils furent poussés à cet acte de lâcheté par la crainte de ne pas pouvoir conduire les chariots en sûreté à travers les déserts sablonneux qui nous séparaient du poste lointain des Missionnaires, à Bakatla, à cause du mauvais état d'un essieu de mon chariot de voyage. Un jour, Kleinboy étant ivre, l'avait heurté contre un arbre avec tant de force qu'une des jantes de l'essieu de devant se fendit en travers, de sorte que la roue n'était plus tenue que par la clavette et le moyeu.

Le 22 octobre je remarquai sur la figure de mes domestiques une expression extraordinaire, et aucun d'eux n'osait me regarder en face. Le 23, un peu avant le jour, comme je dormais dans mon chariot, Ruyter vint me réveiller pour m'annoncer que mes quatre Hottentots avaient déserté pendant la nuit; il m'apprit que chacun avait emporté un grand paquet de biltongue, viande séchée au soleil, et qu'ils avaient fait tout leur possible pour lui persuader de les accompagner.

C'était là une nouvelle désolante, car, quand ces gens là étaient avec moi j'avais à peine assez de monde pour faire mon ouvrage, et les quatre sauvages de Bamangwato, pas plus que moi, ne connaissaient l'art fatiguant et difficile de construire des chariots. Je m'imaginai que les Hottentots ne persévéreraient pas dans une démarche aussi téméraire, qu'ils

changeraient d'idées et retourneraient à leur maître lorsqu'ils réfléchiraient à la faute qu'ils avaient commise; aussi je n'essayai même pas de les rattraper, mais je passai la matinée à charger les chariots, à arrimer fortement à leur place les pots, les pelles, les haches, etc., et à préparer les harnais avant de nous mettre en route.

Après avoir déjeuné, aidé du petit Bushman et des sauvages, je rattrapai, réparai et accouplai vingt-quatre bœufs, douze devant chaque chariot; puis nous fîmes claquer nos fouets et nous nous mîmes en route pour Bootlonamy. Mollyee et Mollyeon menaient l'attelage, tandis que Kapain et Bureman suivaient en conduisant les chevaux et les bœufs de réserve. Dans mon jeune temps je guidais assez habilement un tandem et un attelage de quatre chevaux, mais j'avais cette fois une tout autre affaire. Je devins cependant bientôt complétement au fait des mystères de l'art des antomédons anglais, et j'appris à conduire mes chariots presque aussi vite que les Hottentots.

Le vley de Bootlonamy était ferme et uni, et nous avançâmes à bon pas : mais le soir, lorsque nous le quittâmes pour entrer dans les terrains sablonneux, les bœufs ayant découvert que leurs nouveaux conducteurs ne savaient pas se servir de leurs fouets avec la rapidité et la sûreté des anciens, refusèrent de marcher autrement qu'au pas allongé, et ils s'arrê-

tèrent souvent de leur propre volonté. Enfin, à la montée d'une colline de sable, le chariot de Bushman s'enfonça dans le sable, et, en essayant de l'en dégager, les bœufs cassèrent le timon.

En découvrant que les labeurs que nous venions d'entreprendre était plus grands que nous ne nous l'étions imaginé, je me décidai le lendemain à poursuivre les fugitifs; en conséquence, à la pointe du jour, laissant les chariots et tout ce qu'ils contenaient à la merci des sauvages, je partis avec le Bushman et un cheval de réserve pour essayer de les atteindre; mais, après des recherches infructueuses de plusieurs heures, nous perdîmes notre chemin dans le dédale de la forêt. Nous fûmes obligés d'y passer la nuit. Pour comble de malheur j'avais perdu mes allumettes, de sorte que nous ne pûmes pas faire de fer, et je craignis fortement de nous voir dévorer, nous et nos chevaux, par les bêtes féroces de la forêt.

Nous étions à peine descendus de cheval, que deux énormes rhinocéros vinrent se poster à moins de vingt mètres de nous, et pendant longtemps il nous fut impossible de leur persuader de partir. Peu après une hyène s'approcha aussi; mais je lui jetai des pierres, et elle se retira, comprenant que sa compagnie ne nous faisait pas plaisir. Les chevaux étaient éreintés et ne voulurent pas manger, quelque excellent que fût le pâturage.

Dans la matinée du 27, après avoir donné la li-

berté à mes chevaux et à mes bœufs, je déballai mes outils, et au bout de deux heures j'eus fabriqué un nouveau timon au chariot, avec la tige dure d'un mimosa. Après être venu à bout de cette entreprise, j'accouplai douze bœufs au chariot qui était enfoncé dans le sable; mais ces bêtes rusées, comprenant qu'il était entravé, ne voulurent pas faire un effort pour l'en retirer. Après une peine inconcevable, et en changeant constamment la position des bœufs, j'obtins enfin un heureux arrangement; les bêtes tirèrent toutes ensemble, et le chariot se remit en mouvement.

J'attelai ensuite l'autre chariot, et en me rendant à la source la plus proche j'eus le plaisir de tuer une jeune girafe mâle à l'aide de trois balles. J'obtins alors une provision de viande et d'eau; ce qu'il y avait de plus pressé était de songer aux moyens à prendre pour traverser le désert sablonneux qui nous séparait du kraal de Booby. Il était évident que je ne pouvais pas retourner par le chemin que j'avais suivi pour venir, puisque j'avais appris qu'à cause du manque d'eau cette partie du pays était impraticable pour les chariots traînés par des bœufs.

Tandis que j'expliquais cela à ma suite, Mollyeon me dit qu'il avait une fois traversé ce pays, longtemps auparavant, pendant la saison des sécheresses, et que lui et ses compagnons avaient obtenu de l'eau dans des puits profonds creusés par des Bakalaharis, dans une partie rocheuse du désert, fort loin à l'est de ma

première route. Il assurait qu'il nous faudrait près de deux jours pour arriver à cette eau, puisque nous aurions à traverser tantôt un terrain mou et sablonneux, tantôt des forêts impraticables ; mais il ne paraissait pas très-sûr de pouvoir trouver cet endroit et craignait que, dans tous les cas, les puits ne fussent à sec.

C'était là une perspective peu agréable, surtout puisque l'eau la plus proche, qu'il me disait être une fontaine intarissable, était située à deux jours de marche au delà des puits.

Le 29 j'attendis que le soleil fût levé afin de faire boire les bœufs à leur soif ; puis j'attelai sans perdre de temps et je commençai mon pénible voyage.

Le 30 j'attelai avant le jour, et je poursuivis ma route à travers un sable profond et une forêt où il fallait constamment se servir des haches. Dans l'après-midi nous arrivâmes aux puits indiqués, mais nous eûmes le chagrin de découvrir qu'ils ne contenaient guère qu'un peu de boue. Les Béchuanas, cependant, détachèrent les bêches dont il se servirent vigoureusement, et l'eau commença, mais comme à regret, à tomber goutte à goutte de tous côtés ; au bout de deux heures j'en obtins une petite quantité pour les bœufs ; mes pauvres chevaux n'en eurent pas même une seule lampée, et nous nous remîmes en route sous un ciel extraordinairement brûlant. Le sable devenait, en quelque sorte pire que jamais,

et les chariots s'y enfonçaient continuellement, tandis que les toiles de mes chariots étaient mises en loques par les épines du wait-a-bit. Au coucher du soleil je m'arrêtai pour la halte de nuit, et je dételai mes malheureux bœufs.

Le 31, vers quatre heures de l'après-midi, et à ma grande joie, nous arrivâmes à une fontaine abondante.

Pendant la nuit je fus réveillé par un mouvement inusité dans le camp : en levant la tête, je vis tous les Béchuanas debout, le dos au feu, tandis qu'ils parlaient avec une volubilité extraordinaire. Les chiens aussi aboyaient avec fureur et se réfugiaient de temps en temps auprès du feu, comme si quelque bête les poursuivait. Une obscurité complète régnait partout, de sorte qu'il me fut impossible de rien voir ; mais Mollyeon m'affirma qu'un lion et un léopard rôdaient autour de nous et essayaient de s'emparer de la chair des zèbres que nous avions pendue en feston dans les arbres qui nous entouraient. Un instant après j'entendis les voix des deux animaux, car le lion rugissait et le léopard jetait des cris perçants en poursuivant les chiens.

Bientôt leur audace augmenta ; le lion courut sus aux chiens en grognant et arriva ainsi à une vingtaine de mètres de l'endroit où nous étions, tandis que le léopard sauta d'un bond au milieu de mon garde-manger, à côté du feu · il emportait un

grand morceau de viande, lorsque les chiens se jetèrent bravement sur lui, mais il les lacéra si cruellement que deux d'entre eux moururent bientôt après de leurs blessures.

Nous nous armâmes alors de tisons enflammés et allant à la rencontre du lion, nous les jetâmes contre lui, ce qui le fit sauver. Je n'osais pas me servir de mon fusil de peur de tuer les chiens. Les chevaux et les bœufs n'étaient pas encore remis de leur fatigue, mais quoique extrêmement effrayés, ils n'essayèrent pas de rompre leurs liens.

Dans la matinée du 2 je tuai un koodoo ; cette espèce d'antilope paraissait fort abondante ici. Ce jour-là mon pauvre cheval gris fut atteint de la maladie africaine. Je l'amenai au camp avec beaucoup de peine et je le saignai tout de suite, mais tout fut inutile, et une heure après il se coucha par terre pour ne plus se relever; le soir le lion fit un festin de son cadavre, et, lorsqu'il se fut bien repu, le léopard et les hyènes achevèrent ses restes.

Dans la matinée du 3 je me remis en marche pour Booby, et j'y arrivai le 5 vers midi. Baachy, maintenant chef de Booby, ayant été dépossédé, le premier comme je l'ai déjà raconté, me fit très-bon accueil. Il m'apprit que mes Hottentots fugitifs s'étaient arrêtés à son kraal, extrêmement épuisés par la marche qu'il leur avait donné du blé et les avait fait passer à Bakatla. Ils avaient déclaré au chef que je les ava

renvoyés après avoir pris d'autres domestiques à Bamangwato.

Je quittai Booby le 7, à midi, accompagné d'une grande suite d'indigènes, dont quelques-uns menaient des bœufs appartenant à Baachy, pour les charger de la chair d'un certain nombre de rhinocéros que j'avais promis de lui abattre. Ces hommes me menèrent à Bakatla par une route autre que celle que j'avais déjà prise.

De bonne heure, le 13, je rencontrai une bande d'hommes de Bakatla, que le docteur Livingstone, le missionnaire de l'endroit, avait eu la bonté de m'envoyer, en apprenant que mes domestiques coloniaux m'avaient abandonné. Ce renfort consistait en un Béchuana nommé Mabal, appartenant à Kurummie, qui aidait M. Livingstone à instruire les enfants des Bakatlas. et en trois hommes de la tribu des Bakatlas. Ces gens m'arrivèrent juste au bon moment, car à peine avions-nous parcouru une trentaine de kilomètres que l'essieu fendu se brisa en deux, et, la roue se détachant, le chariot tomba sur le côté. C'était là une catastrophe que je prévoyais depuis longtemps, et je fus heureux de songer qu'elle n'était pas arrivée plus tôt. Nous dételâmes les bœufs, et, après avoir déchargé le chariot, nous le soulevâmes et nous construisîmes un faux essieu de bois d'épines.

Le 15 nous attelâmes, et, après avoir traversé la gorge pittoresque des montagnes de Sésotabie, nous

campâmes sur les bords d'une rivière périodique, dont les rives escarpées et le lit de sable mou et profond me causèrent de graves appréhensions pour notre route du lendemain.

Le 16 je déballai mes bèches et ma pioche, et je travaillai pendant plusieurs heures à niveler le bord de la rivière et à frayer une route pour mes chariots; après quoi nous attelâmes et nous nous préparâmes à traverser la rivière.

Je me chargeai du chariot aux bagages, qui s'enfonça deux fois dans le sable pendant le passage de la rivière, mais les bœufs l'en retirèrent, et ils l'avaient à peu près amené à la moitié de la côte, presque perpendiculaire, lorsque l'indigène qui conduisait l'attelage, sans songer qu'un chariot y était attaché, fit tourner tout à coup les premiers bœufs le long des rives, et il devint ainsi impossible au conducteur de diriger les autres bœufs. Le chariot sortit donc de la belle route que je lui avais tracée, et, après avoir tremblé un moment, comme s'il ne succombait qu'à regret, tomba lourdement et roula dans la rivière avec un bruit affreux, en brisant ma tente et en jetant mon ivoire et tous mes précieux trophées pêle-mêle dans le courant.

Il y avait là de quoi désespérer l'homme le moins nerveux, mais j'avais tellement l'habitude de l'adversité, que je ne fis que rire de ce malheur, et, après avoir dételé les bœufs, nous commençâmes à transporter l'ivoire

et les autres articles sur le terrain uni, au haut des bords escarpés; puis nous redressâmes le chariot, et tout un attelage de bœufs le traîna au sommet de la berge. Je m'occupai alors de raccommoder la tente avec des branches vertes, et avant le coucher du soleil nous avions remis en place la plus grande partie de ma cargaison. Le même soir ma vache mourut.

Dans la soirée du 20 nous arrivâmes au poste des missions à Bakatla, où madame Livingstone me reçut avec beaucoup de bonté : son mari et elle avaient éprouvé de grandes inquiétudes sur mon compte; et tous deux avaient craint qu'il ne me fût arrivé quelque malheur. M. Livingstone était parti pour Sichely, où il surveillait la construction d'une vaste église et d'une mission au kraal d'un chef nommé Chouaney, où il avait l'intention d'aller demeurer sous peu. Il y avait déjà un autre missionnaire nommé M. Edwards, établi à Bakatla, mais qui dans ce moment était absent. Mistress Livingstone m'apprit que la guerre était déclarée entre les Béquainas, dont Sichely est le chef, et les Bakatlas, et que ces derniers s'attendaient journellement à se voir attaqués.

En causant avec mon hôte, je découvris que j'avais perdu un jour pendant mon séjour dans l'intérieur. Le 23 était un dimanche; j'assistai au service divin dans l'église des missions, et j'eus toutes les peines du monde à garder mon sérieux lorsque divers membres de la congrégation vinrent y prendre

place. Quelques-uns portaient de vieux chapeaux fantastiques, ornés de chiffons et de plumes d'autruche, qu'ils ne quittaient qu'à regret, et l'un de ces individus garda le sien jusqu'à ce que le sacristain lui eût commandé de l'ôter.

Je désirais rendre visite à Sichely et à sa tribu, et je partis le 24 avec M. Livingstone pour Chouaney. Nous traversâmes un pays magnifique en quittant la vallée, à travers laquelle serpentait la rivière limpide de la Ngotwani, qui, après avoir coulé vers le nord-est, tombe dans le Limpopo à une soixantaine de milles au-dessous de sa jonction avec la Marigna. La Ngotwani contient différentes variétés de poissons bonnes à manger, qui offrent aux pêcheurs de grandes ressources. On pêche généralement avec des mouches ou des vers.

Tandis que nous cheminions lentement nous aperçûmes tout d'un coup une nombreuse troupe de buffles occupée à paître dans la plaine qui nous séparait du vley ; leurs escadrons sombres et imposants couvraient un grand espace de terrain. D'après nos calculs, il devait y avoir là de six à huit cents bêtes. Lorsque je m'en approchai ils me regardèrent pendant un moment avec étonnement; puis toute la troupe, saisie d'une terreur panique, s'élança en même temps en une masse compacte sur les roseaux.

Leur nombre extraordinaire retarda leur fuite, de sorte que je n'eus aucune difficulté à galoper auprès

d'eux ; je désirais tuer le plus beau, mais dans un aussi grand nombre il n'était pas possible de choisir, car, aussitôt que j'en avais remarqué un, il disparaissait parmi ses compagnons. Enfin je fis feu à droite et à gauche sur les buffles, qui, un instant après, gagnèrent le bord des roseaux ; là toute la troupe s'arrêta avec la régularité et la précision d'un régiment de cavalerie, et après m'avoir regardé pendant une demi-minute, ils descendirent tous tête baissée dans la vallée boueuse : et un instant après ils avaient complétement disparu. Je vis les roseaux se pencher devant eux sur ma droite et sur ma gauche, lorsqu'ils s'efforcèrent de traverser la marne ; bientôt ils atteignirent l'autre côté et franchirent la plaine pour rejoindre leurs places fortes dans la forêt. Lorsque les nuages de poussière qu'ils avaient élevés se dissipèrent, je regardai en arrière, et je vis une belle vache tomber morte : un veau blessé se tenait près d'elle, avec sa mère, qui n'avait pas voulu quitter son petit.

Je retournai alors auprès de M. Liwingstone, et nous fîmes avancer le chariot pour y charger les buffles. Nous venions de dételer lorsque, abrité derrière un des bœufs, je tuai un wild-beast bleu d'un coup de fusil. Le lendemain, de bonne heure, les hommes qui devaient couper les roseaux arrivèrent, et grande fut leur surprise de voir qu'une aussi bonne provision de *moma* (de chair), leur nourriture favorite, les attendait. Nous ne dételâmes que fort tard à Chouanney :

un messager vint nous souhaiter immédiateme
bienvenue de la part de Sichely, qui se disait très·
tent de notre arrivée et promettait de venir le l(
main matin déjeuner avec nous.

---

# XIX

Arrivée au kraal de Sichely. — Faiseurs de pluie. — La médecine des fusils. — Bakatlas. — Campbellsdorfs. — Colesberg et Grahamsville.

Le 26 novembre Sichely arriva de grand matin avec une suite nombreuse. L'extérieur de ce chef prévenait en sa faveur ; il avait des manières polies, une taille de cinq pieds six pouces anglais, et manifestait des propensions à l'embonpoint. Il était habillé d'un beau kaross en peau de léopard, et ses bras et ses jambes étaient ornés d'une profusion d'ornements de cuivre fabriqués par des tribus qui demeuraient fort loin vers l'est.

Dans la matinée j'accompagnai Sichely à son kraal, qui était situé au milieu de la ville : ses femmes, au nombre de cinq, avaient dressés leurs kraals près du sien. Ils étaient de forme circulaire et bien bâtis ; les murs et les planches étaient enduits d'un mélange d'argile et de fumier, et les toits étaient couverts de longues herbes solidement entrelacées. Chaque kraal était entouré d'une clôture impénétrable de six pieds de haut. La ville était bâtie sur une pente douce, située au bord d'un vallon large et étendu qui était couvert de champs et de jardins entourés de haies de wait-a-bit.

Peu de temps avant mon arrivée, Sichely, ayant appris qu'il se verrait peut-être attaqué par les Boers émigrés, avait songé tout d'un coup à entourer sa ville d'un mur de pierre qui était maintenant terminé. Il était construit avec des meurtrières à de certains intervalles, pour faire feu sur l'ennemi avec les fusils qu'il comptait acheter des chasseurs et des marchands ambulants.

Je fus dûment présenté aux cinq reines, à qui je rendis visite l'une après l'autre. Ces dames étaient toutes grandes et belles ; elles possédaient un grand assortiment de beaux kaross de différentes espèces, et elles portaient toutes une profusion d'ornements de perles et de fil de cuivre. Sichely prétendait être un habile « faiseur de pluie » et toute sa tribu le regardait comme tel, c'est-à-dire qu'il disait avoir le pou-

voir de faire tomber de la pluie quand les champs et les jardins en avaient besoin.

C'est là un métier reconnu parmi les Béchuanas; les gens qui en font profession sont vénérés de tous et on leur assigne un pouvoir surnaturel. Comme ils reconnaissent pour vrai le principe que personne n'est prophète dans son propre pays, ils exercent toujours leur art parmi des tribus éloignées de la leur.

Le lieu de naissance et les premières années de ces faiseurs de pluie sont toujours enveloppés d'un grand mystère, et ils prétendent avoir été subitement créés hommes faits, dans quelque caverne éloignée ou sur le sommet d'une montagne, sans avoir eu à passer par une naissance et une enfance ordinaires. Il y a certains de ces nécromanciens qui se font une bien plus grande réputation que leurs confrères; les plus célèbres sont fort recherchés, et les chefs sur le territoire desquels les orages périodiques n'ont point éclaté les envoient chercher aussitôt.

Ces charmeurs ont diverses manières de se rendre les nuages propices. Celle dont ils se servent le plus souvent est de cueillir quelques feuilles de toutes les différentes espèces d'arbres de la forêt, qu'ils font bouillir dans de grands pots, à petit feu, et, pendant qu'on tue un monton en lui enfonçant une *lemue* ou longue aiguille dans le cœur, le faiseur de pluie met en pratique diverses cérémonies absurdes.

Ces gens là s'imaginent que la vapeur qui s'élève des feuilles monte aux nuages et les rend propices : toute la tribu emploie le reste de la journée en danses qu'on fait durer jusqu'à minuit et qui sont accompagnées de chants dont les refrains célèbrent toujours les louanges de la puissance du faiseur de pluie, et se chantent tous en chœur. Mais il arrive souvent que les nuages ne veulent pas se rendre aux prières des sorciers et que le blé en herbe périt faute d'eau. Dans ce cas ils ont recours à d'autres manœuvres.

Un grand nombre de jeunes gens sortent dans la campagne et forment un grand cercle, de façon à entourer quelque montagne rocheuse, afin d'avoir la chance de trouver quelque klipspringer. En resserrant alors leur cercle petit à petit comme les highlanders d'Écosse, ils parviennent ordinairement à s'emparer de quelques animaux vivants et leurs cris passent pour attirer la pluie.

Les malheureuses petites antilopes ainsi faites prisonnières sont promenées autour du kraal, tandis que le faiseur de pluie les fait crier en les pinçant. Mais, comme il arrive souvent que toutes ces manœuvres sont inutiles, le faiseur de pluie est quelquefois obligé de se soustraire pendant la nuit à la colère de ses patrons, et alors la tribu envoie à la recherche d'un plus habile.

Lorsque ces sorciers ne peuvent remplir leurs promesses, ils attribuent toujours leur insuccès

à la présence de quelque agent mystérieux qui a détruit l'effet de leurs remèdes infallibles ; ils croient encore que l'ivoire a le pouvoir de chasser la pluie ; aussi pendant l'été ils ne le découvrent qu'au coucher du soleil, et même alors l'apportent-ils soigneusement enveloppé dans un kaross qnand ils veulent le montrer aux marchands.

Je me rappelle m'être attiré le blâme de toute une tribu en étalant une quantité d'ivoire à midi, et l'on crut fermement que j'avais voulu chasser la pluie. Une autrefois un chef commanda à un missionnaire de retirer tous les soliveaux du toit de sa maison parce que le faiseur de pluie prétendait qu'ils l'empêchaient de réussir dans ses enchantements.

Les Griquas, profitant de l'esprit superstitieux des Béchuanas, les trompent souvent. Peu de temps avant mon arrivée, des hommes de cette tribu, qui chassaient dans le territoire de Sichely, se firent donner plusieurs kaross de prix en échange d'une petite quantité de soufre qu'ils assuraient être une médecine très-efficace pour les fusils. Ils firent croire à Sichely qu'il n'avait qu'à s'en frotter un peu les mains avant d'aller à la chasse pour abattre sans peine l'animal qu'il désirerait.

Un jour, en causant avec le chef, la conversation tomba sur l'habileté au tir, et le roi, se fiant probablement au pouvoir de sa « médecine », offrit de parier deux beaux kaross contre une grande mesure remplie

de ma poudre; mais il stipula que ses deux frères seraient de la partie.

Tandis que Sichely chargeait son fusil, je me dirigeai vers la caisse de devant mon chariot, et voyant que plusieurs des indigènes m'observaient, je me mis à frotter du soufre sur mes mains; la nouvelle en fut immédiatement transmise au chef, qui courut vers moi sans tarder et me tapant sur l'épaule me pria de lui donner un peu de ma médecine pour son fusil.

Notre cible consistait en un petit morceau de bois de six pouces de long sur quatre de large, et était placée sur un tronc d'arbre à une distance de cent pas. Sichely fit feu le premier, et naturellement manqua le but; puis je visai et fendis le bois en deux : on en remit un autre en place, et Sichely et ses frères continuèrent à tirer jusqu'à la nuit, sans réussir à le toucher une seule fois.

Tous ceux qui étaient présents attribuèrent mon succès uniquement à la médecine dont je m'étais servi.

Lorsque M. Livingstone apprit ce qui s'était passé, il en fut fort contrarié, car il craignait qu'à l'avenir les indigènes ne le crussent plus lorsqu'il dénoncerait tous les agents surnaturels, du moment qu'ils avaient vu un de ses compatriotes faire usage du souffre.

Je parvins à obtenir plusieurs beaux kaross, de l'ivoire, des plumes d'autruche et différentes choses curieuses et intéressantes, de Sichely et de sa tribu,

en échange d'autres objets, et, dans l'après-midi du 24, nous partîmes pour Bakatla.

Le lendemain, dans la soirée, *Immense Brute* (on se rappelle que c'est le nom d'un de mes chevaux) mourut, et, dans la matinée du 26, nous perdîmes aussi le poney bai.

Le 29, dans l'après-midi, nous dételâmes à Bakatla. Une bande de Baralongs rendait alors visite à Mosielely pour acheter des peaux. Ces hommes avaient établi leur quartier général à l'ouest de Motis, sur les bords du grand désert de Kalahari. La nuit, un orage épouvantable éclata et la foudre tomba sur le kraal occupé par les étrangers ; l'un d'eux fut tué immédiatement et trois autres souffrirent plus ou moins.

M. Livingstone m'affirma que cet événement causerait de grandes craintes et des inquiétudes sans fin à Mosielely, parce que toutes les tribus le regarderaient comme étant la cause de cet accident. Le lendemain les indigènes accomplirent les cérémonies les plus absurdes afin de purifier le kraal et ceux qui vivaient encore des effets de l'électricité.

Pendant mon séjour à Bakatla je trafiquai beaucoup avec les indigènes, et j'obtins ainsi des kaross et divers articles curieux.

Nous étions au milieu de l'été, et vers midi la chaleur était accablante. De temps en temps des orages accompagnés de pluies abondantes venaient rafraî-

chir l'air; on les attribuait toujours au pouvoir du faiseur de pluie. Tous les soirs, la vallée retentissait de chants joyeux, et un chant prolongé célébrait les louanges du sorcier.

Avant de quitter Bakatla, Sunday mourut, et, de mes dix chevaux, il ne m'en restait plus que deux.

Afin de ne plus revenir sur ce sujet je dois dire que je parvins à sauver ces deux bêtes de la maladie en les empêchant de manger de l'herbe et en les enveloppant la nuit dans des couvertures de laine.

Le 11 je fis mes adieux au bon M. Livingstone, et, après une course de plusieurs jours, j'arrivai le 2 janvier à Kuruman, où M. Moffat me reçut avec sa bonté ordinaire.

Le lendemain était un dimanche, et j'assistai le matin et le soir au service divin dans la grande église, où l'on baptisa seize hommes et femmes qui venaient d'embrasser la religion chrétienne.

C'était la saison des fruits, et les arbres plantés dans les jardins des missionnaires, pliaient sous le poids de pêches, de figues et de pommes délicieuses; les vignes aussi portaient de grosses grappes de raisin noir qui n'était pas encore mûr. Je laissai à Kuruman un des chariots avec son contenu, ainsi que tous mes bœufs, à l'exception de deux avec lesquels je partis pour Honing, dans la soirée du 7, et j'y arrivai de bonne heure le lendemain au matin.

Je quittai Honing le 8, dans l'après-midi, et me

remis en marche pour Daniels-Kuil. Deux cavernes remarquables se trouvent entre Honing et Daniels-Kuil ; elles servirent longtemps d'abri à une horde de Bushmans voleurs qui, de leur retraite, enlevaient le bétail de leurs voisins plus laborieux, les Griquas et les Béchuanas ; mais ces pillards reçurent leur récompense, car, à la fin, leurs ennemis se servirent du feu pour les déloger, et tous ceux qui ne furent pas asphyxiés par la fumée périrent à coups de haches et d'assagais en cherchant à s'échapper.

Lorsque les Bushmans sont poussés à bout, ils déploient un grand courage et se battent jusqu'à la fin. Dans le courant de l'année 1847, un chef béchuana, nommé Assyabona, envoya un détachement nombreux de sa tribu contre une horde de Bushmans sauvages, dont les vols étaient si audacieux et si considérables qu'ils étaient devenus des objets de terreur pour tous ceux qui demeuraient dans un rayon de cent milles. A cette occasion beaucoup d'entre eux furent atteints dans une plaine et massacrés.

Un homme déterminé ramassa à la hâte plusieurs carquois remplis de flèches empoisonnées qui avaient appartenu à ses compagnons morts, puis il se réfugia près d'un groupe de rochers ; de cette position il tint tête pendant longtemps à toute l'armée hostile des Béchuanas, dont il tua deux hommes sur place et en blessa un grand nombre. Tout en se défendant bravement, il paraissait sentir qu'il ne lui était pas pos-

sible d'échapper. En effet, tandis qu'il lançait une de ses flèches contre les Béchuanas et qu'il leur reprochait leur lâcheté, un fils de Mahura, chef des Batlapis, le tua d'un coup de fusil dont la balle l'atteignit au front.

Le 10 je quittai Daniels-Kuil, et le 12, de bonne heure, je campai à Campbellsdorp, où je trouvai M. Bartlett et le capitaine Cornélius Kok avec une suite nombreuse ; j'y découvris aussi mes Hottentots fugitifs, et, eu égard à leur malheureuse condition, je leur payai le montant de leurs gages pour le temps qu'ils avaient été à mon service.

Assez tard dans la soirée du 13, au clair de la lune, je dételai bœufs et chevaux sur les rives embeaumées de la rivière la Vaal, et le lendemain, comme heureusement les eaux étaient basses, je traversai le courant sans difficulté. Le 20 je me préparai à traverser la grande branche, mais sans espérer que mes bœufs éreintés pussent me traîner à travers les sables, car je savais que deux Boers, qui avaient fait le même chemin une heure avant, avaient cru nécessaire d'atteler seize bêtes très-bien portantes à leurs légers chariots.

J'avais deviné juste, car, après avoir excité mes bœufs du fouet et de la voix, ils ne traînèrent le chariot qu'à mi-chemin et là il s'enfonça dans le sable : rien ne put forcer ces animaux à faire un pas de plus. Un Griqua offrit de me louer deux fortes bêtes,

et, avec leur aide et celle des miennes, j'atteignis enfin l'autre côté : je campai encore une fois sur les domaines de Sa Majesté. Je me remis en marche pour Colesberg, et j'avançai jusqu'à près de minuit : le pays était desséché et aride ; il ne s'y trouvait pas un seul brin d'herbe pour la nourriture de mes bœufs.

Le 21 je laissai le Bushman conduire le chariot, et je pris les devants sous un ciel torréfiant pour aller à la ferme où j'avais autrefois acheté Prime et Bouteberg. Mon costume consistait en un chapeau de feutre délabré qui avait soutenu l'attaque des épines des bois de wait-a-bit, en une chemise déchirée et fort poussiéreuse, un pantalon, ou plutôt une culotte, car j'en avais coupé les jambes au-dessus du genou ; ma figure était orné d'une barbe rousse inculte ; en somme, mon aspect ressemblait à celui d'un échappé de Bedlam.

Les habitants de la maison furent effrayés de mon air sauvage, et deux des Boers sortant timidement la tête par la porte entr'ouverte, me crièrent de poser mon fusil. La ferme appartenait à l'un d'eux, et c'était lui qui m'avait vendu les chiens ; mais il ne me reconnut pas, et, prenant pitié de mes jambes, il m'offrit de me prêter des culottes de cuir.

Je refusai le vêtement et j'entrai dans la maison sans cérémonie : là les enfants me reconnurent à l'instant même comme étant le « Carle-wha-heb-vor-Bowteberg-ha-quoch, » c'est-à-dire l'homme qui avait acheté Bouteberg.

Le 26 j'entrai dans le village de Bolesberg, où j'appris que mes vieux amis avaient été remplacés par un détachement du 45e. Je me rendis tout d'abord à la poste, mais à mon grand désappointement je n'y trouvai point de lettre. Après avoir déchargé mon chariot je le donnai au forgeron pour qu'il y fît les réparations nécessaires.

La grandeur et la beauté de Bolesberg étonnèrent fortement mes serviteurs béchuanas, et les évolutions des soldats les jetèrent dans des transports de joie et d'admiration.

Le 1er janvier, après avoir repris Mr. Kleinboy à mon service, je quittai Colesberg, et le 22 j'arrivai à Grahamstown, où je fus reçu par le capitaine Hogg, du 7e dragon. Les officiers de ce régiment avaient emmené avec eux d'Angleterre une meute de chiens pour chasser les renards, et tant qu'ils vécurent ils leur furent fort utiles; mais malheureusement le climat de l'Afrique méridionale, surtout vers les côtes, convient si peu aux chiens de chasse anglais que, quoiqu'on n'épargnât ni peines, ni dépenses, qu'on en importât constamment d'autres et qu'on élevât soigneusement les petits nés dans la colonie, la meute avait diminué de beaucoup et finit par s'éteindre tout à fait.

---

# XX

Départ pour l'intérieur. — La citadelle Beaufort. — Chasse aux éléphants. — Mort d'un éléphant et d'un rhinocéros. — Je quitte le territoire de Bamangwato.

Je séjournai à Grahamstown jusqu'au 7 mars, et, ce jour-là, je me mis en route encore une fois pour les forêts éloignées de l'intérieur. Avant de partir, je pris à mon service, en qualité de domestique en chef, un ancien soldat du 91e, nommé Georges Martin, bel homme, qui venait de Haddington; il avait été fort bien vu dans son régiment, aimait beaucoup les chevaux, et était habitué à les soigner.

Mes emplettes les plus importantes consistaient en

un fusil à deux coups, de Wrally Richards, et en deux fort beaux chevaux. L'un d'eux était un magnifique hongre noir, que j'achetai du capitaine Walpole, du génie, pour 20 livres sterling, somme qui ne représentait pas à beaucoup près sa valeur.

Je nommai ce cheval «Black-Jack»; pour le caractère et la démarche, il ressemblait à mon regretté Colesberg, et, tout bien considéré, je n'avais jamais monté une plus belle bête. L'autre cheval était gris, et comme probablement je parlerai de lui à l'avenir sous le nom du «Vieux-Gris,» j'espère que le lecteur ne le confondra pas avec mon premier cheval de ce nom.

Le 9, dans la matinée, j'arrivai à la citadelle Beaufort, et le 15 je me remis en marche pour l'intérieur, après avoir acheté quatre chevaux excellents des officiers de la garnison. L'un d'eux était un cheval d'un noir de jais, nommé Schwartland; c'était un des plus beaux chevaux de chasse de toute l'Afrique méridionale, et il comprenait si bien mon désir qu'il s'arrêtait tout court au grand galop quand je désirais faire feu : je n'avais pour qu'à poser la main sur son cou.

A la ferme de MM. Nilson et Blanc j'achetai encore deux autres chevaux, que j'appelai Brown-Jack et Mazeppa, ainsi que deux bœufs et quelques vaches laitières.

J'arrivai à Bolesberg le 2 et j'y restai jusqu'au 9. Je pris là à mon service deux domestiques hottentots

nommés Booi et Kleinfeld; ce dernier était un de ceux qui m'avaient abandonné à Bootlonamy, et j'ajoutai deux chevaux aux huit que j'avais déjà. Je me vis ainsi à la tête de dix bonnes bêtes jeunes et vigoureuses.

J'achetai aussi un grand nombre de chiens à poil rude et à longues pattes, qui, avec plusieurs levriers décharnés que les Boers me cédèrent sur ma route, composèrent une meute de vingt chiens connaissant bien leur affaire.

Nous quittâmes le village, et nous ne nous arrêtâmes que lorsque nous arrivâmes à la rivière Orange, à Roalas-Deift, où nous dételâmes à l'ombre d'un bois de saules. Je traversai la rivière à cheval et je m'apperçus qu'elle était trop profonde pour les chariots; mais je remarquai que les eaux baissaient, et dans la matinée du lendemain elles furent assez basses pour permettre aux chariots de traverser sans mouiller la cargaison.

Je me mis en route alors pour la fontaine des Éléphants, à Massouey, où je désirais arriver au plus tôt. Le 15, lorsque je venais d'atteindre le kraal Bastard de Kohama, je recontrai mon ancien domestique Carollus, qui m'avait abandonné à Bootlonamy; il avait vu ses anciens camarades Kleinfeildt et Kleinboy, et il avait résolu de retourner sur ses pas et de rentrer à mon service; je n'en fus pas fâché, car je manquais d'hommes pour l'expédition lointaine que je venais

d'entreprendre. Je rencontrai aussi le capitaine Arkwright et M. Christie, qui faisaient une excursion pareille à la mienne vers l'intérieur.

Le 15 mai je m'arrêtai à Thouaney, et le 20 je trouvai sur ma route une troupe de neuf éléphants mâles, dont je tuai le plus beau. Ensuite nous avançâmes rapidement vers ma fontaine favorite, à Massaney, et nous y arrivâmes le 29.

Je ressentis un plaisir véritable à revoir cet endroit remarquable que les éléphants fréquentent toujours; deux troupes de femelles et deux vieux mâles s'y étaient abreuvés la veille.

Dans la matinée du 1er juin je partis sur les traces d'une grande troupe qui était venue à la fontaine la veille. Je montai le cheval blond, mon meilleur cheval de chasse, et j'étais accompagné de Kleinsfeld sur Dreadnougth. Nous fûmes obligés de parcourir plusieurs milles avant d'apercevoir l'imposant escadron.

La troupe était composée de dix éléphants mâles, dont huit n'avaient atteint que les trois quarts de leur croissance; mais les deux autres éléphants étaient de vieux mâles énormes et de toute beauté. Nous nous arrêtâmes pour laisser boire les chiens, et pendant ce temps-là je fis lentement le tour de la bande pour découvrir lequel était le meilleur. Après avoir passé deux fois devant eux; tous, comme d'un commun accord, tournèrent la tête vers moi, et s'avancèrent lentement à

une quarantaine de mètres de l'endroit où je me tenais ; ils m'offrirent ainsi une très-bonne occasion de faire mon choix. A la fin pourtant ils m'aperçurent, et, après avoir donné l'alarme, ils se sauvèrent dans la plus grande terreur.

Je galopai à côté d'eux pour prendre une décision définitive ; et mon choix tomba sur le plus gros : mais j'eus une peine extrême à le séparer de ses camarades, dont quelques-uns étaient très-fermes et couraient la queue et la trompe en l'air, en jetant des cris effrayants. Tous mes chiens étaient partis à droite et à gauche à la poursuite d'autres éléphants, et Dreadnougth arriva près de moi après avoir jeté bas son cavalier qui n'était pas parvenu à le rattraper.

Mon éléphant, en entendant les aboiements des chiens et les sons de trompe de tous côtés, s'arrêta près d'un arbre touffu, la tête haute et tournée vers moi ; mais bientôt il me présenta le côté, et je visai alors au défaut de l'épaule. Les chiens, en entendant les coups de fusil, accoururent à mon secours.

Le conflit devint furieux, et le plus bel éléphant me donna une rude besogne : sa fureur se tourna principalement contre les chiens, qui ne lui laissèrent pas de repos. De tous les éléphants à qui j'avais eu affaire, c'était celui qui avait la vie la plus dure ; je lui envoyai trente-cinq balles dans la région de l'épaule, à une distance de quinze à trente mètres, avant de réussir à l'abattre.

Depuis plusieurs jours les éléphants n'étaien
venus boire à la fontaine, de sorte que le 5 je m
cidai à quitter mon séjour favori de Massouey, et
nous mîmes en marche à une heure de l'après-
A Bolesberg il y avait de l'eau en quantité suffis
pour les chevaux, et j'y rencontrai Mutchuisho,
une bande nombreuse de Béchuanas que Si
m'avait envoyés pour me persuader d'aller trafi
avec lui. Je fis une halte d'une heure après le
cher du soleil, puis je continuai ma route tant q
lune se montra. Je m'arrêtai à l'endroit où j'avais
trefois établi mes quartiers généraux, après avoi
une marche longue et fort pénible.

Le 6 nous arrivâmes à Lesausau, et le soir mê
tuai deux vieux rhinocéros noirs, le mâle et l
melle, près de la fontaine, avec celui de mes f
qui portait six à la livre. Il y avait encore là
autres vieux mâles avec la femelle *borelé* qui se
tirent pendant trois heures près de moi.

Le 7, Sicomy, que j'avais vu la veille, arriv
bonne heure, et vers le soir il m'acheta de la po
et du plomb moyennant sept dents d'éléphants.
que nous eûmes terminé le marché, il comman
ses hommes de reprendre les dents et il rejet
poudre à mes pieds; mais je la lui rendis de la m
façon, en jurant que je tirerais sur le premier hom
qui oserait toucher à l'ivoire. Dès ce moment il
nonça à ses intentions premières.

8 Sicomy rôda autour de mes chariots toute la
e. Tout à coup je vis arriver Arkwrigth et
ie, qui avaient perdu un bœuf et deux chevaux
es piéges. En courant au secours de leurs cour-
ils étaient aussi tombés dans un autre trou, qui
usement n'était point garni du pieu pointu qu'on
ait ordinairement pour y empaler le gibier.
9 Sicomy m'apporta de l'ivoire et me demanda
à l'endroit où j'avais l'habitude de chasser, en
ant que là il trafiquerait avec moi; il était évi-
u'il désirait ardemment me séparer des miens.
, j'attelai le plus tôt possible et je descendis le
vallon, en me dirigeant sur le sud, quoique
ndigènes déclarassent que je n'y trouverais
d'eau et qu'ils voulussent me faire aller vers le
Après avoir parcouru un espace de huit milles,
ouvris la demeure des Bakaas, au grand cha-
les Bamangwatos. Je m'y arrêtai pendant la
après avoir envoyé un messager à Sichely, le
chef, pour lui dire que j'étais prêt à trafiquer
ui. Il arriva le lendemain de bonne heure, ac-
gné de ses femmes et des chefs : avant midi,
acheté plusieurs défenses d'éléphants, ainsi
eux forts beaux kaross en peau de léopard, etc.
ai ensuite, et, en deux heures, je sortis des
gnes de Bamangwato. Je me dirigeai alors
'est, à travers une forêt épaisse, et je passai
uit auprès d'une petite fontaine où les che-

vaux ne purent point s'abreuver. Sur notre ch
nous rencontrâmes en abondance des pallah
étaient fort apprivoisés.

Le 18, après le déjeuner, je menai mes ch
boire à Mammaluki. Dans la nuit, une pan
vint se placer à dix mètres de mon feu, et ell
Braddoch et blessa Wolf, mes deux meilleurs c
de chasse.

Le 21 je me dirigeai vers le sud et j'atteigni
belle vallée fort large, remplie d'arbres de diffé
espèces; c'était là sans doute une retraite fa
des éléphants, car chaque arbre portait leurs t

La fontaine du sud de cette vallée était la pl
marquable que j'eusse encore vue; l'eau jaillissa
ouvertures les plus agrestes, formées par des m
de rochers de toutes formes et de toutes les
deurs. Dans certains endroits ces roches semb
jetées au hasard; dans d'autres elles étaient ent
à une hauteur prodigieuse comme par la main
géant. Tout le sol près de l'eau était couvert
couche de fumier d'éléphant d'un pied de profon

Le 29 j'arrivai à une fontaine appelée Lotlol
je chassai dans le voisinage et j'abattis de forts l
éléphants.

Le 13 juillet je me dirigeai vers l'ouest, avec
lyeon et une vingtaine d'indigènes, sur les t
d'éléphants mâles qui dataient déjà de deux j
mais, à la tombée de la nuit, nous nous arrêt

sous un arbre touffu pour y souper d'un élan que je tuai et que nous fîmes rotir.

Le lendemain au matin les traces nous menèrent tout droit vers l'ouest, et nous suivîmes sans nous arrêter les limites du désert jusqu'au coucher du soleil.

Le lendemain dès l'aube, nous nous remîmes sur les traces de nos éléphants, et, après les avoir suivis pendant l'espace de dix milles, nous nous aperçûmes qu'ils s'étaient réfugiés dans le désert où les hommes ne pouvaient les atteindre ; aussi abandonnâmes-nous la partie et nous rendîmes-nous à la fontaine où les femmes avaient puisé de l'eau la veille. Là nous vîmes imprimé, dans le sol mou et sablonneux, les traces de quatre éléphants mâles ; ils avaient quitté la fontaine lentement fort, et nous les suivîmes dans l'espoir de les atteindre le jour même.

Au bout de quelque temps nous atteignîmes un pays boisé et nous apperçûmes les éléphants dans la forêt à cent mètres de nous. Deux d'entre eux n'étaient pas encore parvenus à leur croissance, mais les deux autres étaient très-grands; l'un même était immense. Cet éléphant, le plus gros que j'eusse jamais vu, avait malheureusement ses défenses cassées près de la lèvre, aussi je donnai la chasse à son camarade qui portait une paire magnifique au coin de ses lèvres.

Au sixième coup de feu, l'animal s'arrêta et tomba ; je descendis de cheval et courus vers lui : il se releva, alors s'avança à quelques pas, puis retomba et

mourut. Les dents de cet éléphant étaient les plus belles que j'eusse jamais encore obtenues ; elles pesaient certainement cent livres chacune. C'était un très-vieux mâle qui avait souvent été blessé avec des assagais. Nous trouvâmes dans son dos les pointes de deux de ces armes.

Le lendemain au point du jour, de l'endroit où j'avais couché, je tuai avec une balle à travers le cœur, un spring-book, lancé à la course, à une distance de cent mètres.

Après avoir coupé les cornes d'un rhinocéros noir que je tuai, je me mis en route pour Letlochee et je couchai à Lotlokane, fontaine perpétuelle et abondante.

Le 19, au lever du soleil, je continuai ma route ; en gagnant les bords du vaste bassin où se trouve Letlochee, je tuai un koodoo mâle et une girafe que j'abattis d'un seul coup.

Le 24 je quittai Letlochee et m'acheminai vers Lotlokane.

Un des Hottentots m'annonça en chemin qu'il avait trouvé un buffle qu'un lion venait de tuer, et que le roi de la forêt était couché dans les broussailles, à peu de distance, occupé à guetter sa proie. Après avoir sellé trois chevaux, je galopai vers le lion, accompagné de Booi et de Kleinboy, de mon Moore, de Wissley Richard et de tous mes chiens.

En approchant du cadavre du buffle, qui était étendu

dans un bois d'épines wait-a-bit, les chiens s'élancèrent à gauche en aboyant, et, immédiatement après, nous entendîmes les rugissements prolongés du lion qui semblait s'avancer précisément vers l'endroit où nous nous tenions. Je tournai la tête pour demander mon cheval de chasse à Kleinboy, mais mes braves serviteurs avaient pris la fuite en entendant les rugissemens. La branche d'un arbre avait fait tomber Booi de cheval avec mon meilleur fusil, tandis que Kleinboy, également effrayé, se sauvait avec mon second fusil dans une autre direction.

Au bout de quelques instants je rejoignis Kleinboy à qui je donnai ma malédiction ; et, après avoir changé de cheval et puis avoir pris possession de mon fusil, je m'avançai à la rencontre de mon terrible adversaire.

Je dirai pour lui rendre cette justice, que son aspect était terrible ; toute sa crinière était teinte du sang du buffle, et les rayons du soleil couchant y ajoutaient un éclat qui donnait à l'animal exaspéré un air de férocité extraordinaire. Il s'acheminait vers les montagnes adjacentes et marchait devant les chiens, la queue droite et roide, d'un air de fierté et d'indépendance dont rien ne peut donner une idée. Il n'y avait pas un moment à perdre ; aussi je galopai vers lui, et, lorsque je fus arrivé à une trentaine de mètres, j'arrêtai mon cheval, et, du haut de la selle, je visai au cœur. En se sentant atteint il se retourna, et je lui envoyai une seconde balle un peu au-dessous de la pre-

mière, qui le blessa mortellement. Il fit quelques pas en avant, puis il tomba mort. C'était un vieux lion fort beau, qui avait très-bien nettoyé son buffle, et avait mis la chair à part en tas à quelque distance du cadavre. Chose étonnante, il avait fait le guet toute la journée pour chasser les vautours.

Après déjeuner je fis un tour dans la vallée avec l'intention de chercher des gems-boks-bastards de l'autre côté des montagnes, et je n'avais encore fait que la moitié du chemin lorsque j'apperçus à une distance d'environ deux cents mètres, une antilope noire tant désirée, les yeux fixé sur moi. C'était un vieux mâle magnifique : comme j'avais entendu dire que les chiens attrapaient facilement ces animaux, j'envoyai les miens, qui m'accompagnaient tous, à l'attaque, et je fis feu pour les encourager. Une demi-minute après ils atteignaient la bête et la forçaient à descendre la côte. Le gems-bok traversa la vallée devant moi et monta un petit sentier rude et escarpé dans les rochers à ma droite, où les chiens ne le suivirent qu'avec peine.

J'espérais entendre les aboiements, mais j'écoutai inutilement. Il m'était impossible de suivre la chasse à cheval ; aussi je galopai vers un point opposé, et j'écoutai avec une anxiété croissante, en m'élevant sur mes étriers pour saisir le moindre cri de mes chiens fidèles. Je n'attendis pas longtemps ; je les entendis bientôt dans un vallon éloigné des rochers.

Les battements de mon cœur redoublèrent : ce ne pouvait être que l'antilope noire, et je savais que les chiens ne la quitteraient jamais ; je compris qu'elle m'appartenait. Je fis passer Mazeppa sur d'affreuses masses de rochers adamantins, et j'arrivai enfin à l'endroit où se tenaient mes chiens.

D'épais buissons dérobaient le gibier à ma vue ; je jetai un coup d'œil par-dessus, et, à mon grand désappointement, je vis en place de l'antilope un grand koodoo noir qui défendait bravement sa vie ; je l'abattis à l'aide d'une balle dans le cœur En me retournant j'apperçus une autre antilope noire : Dès que j'eus attaché les chevaux, je me mis en chemin et je grimpai sur les rochers pour la surprendre.

Je pris un peu plus sous le vent ; le Bushman me suivait en tenant Boxer attaché, et je vis enfin la bête sous les arbres à cent mètres de moi. Après m'en être approché d'une dixaine de mètres, je m'étendis par terre pour attendre le moment où elle se déciderait à changer de place, ce qu'elle fit bientôt. Elle eut l'obligeance de s'avancer de quelques pas et de présenter de profil sa tête orné de cornes magnifiquement courbées, qui touchaient presque à ses hanches. Je fis feu.

La balle lui brisa une des pattes de devant à l'épaule et la fit tomber, mais l'antilope se remit bientôt sur ses jambes et traversa la côte en boitant. Boxer arriva aussitôt, et, en le voyant, l'animal se retourna et

mière, qui le blessa mortellement. Il fit quelqu en avant, puis il tomba mort. C'était un vieux li beau, qui avait très-bien nettoyé son buffle, et mis la chair à part en tas à quelque distance davre. Chose étonnante, il avait fait le guet to journée pour chasser les vautours.

Après déjeuner je fis un tour dans la vallée av tention de chercher des gems-boks-bastards de l côté des montagnes, et je n'avais encore fait moitié du chemin lorsque j'apperçus à une di d'environ deux cents mètres, une antilope noi désirée, les yeux fixé sur moi. C'était un vieu magnifique : comme j'avais entendu dire qu chiens attrapaient facilement ces animaux, j'e les miens, qui m'accompagnaient tous, à l'at et je fis feu pour les encourager. Une demi-n après ils atteignaient la bête et la forçaient à d dre la côte. Le gems-bok traversa la vallée deva et monta un petit sentier rude et escarpé da rochers à ma droite, où les chiens ne le sui qu'avec peine.

J'espérais entendre les aboiements, mais j'é inutilement. Il m'était impossible de suivre la à cheval ; aussi je galopai vers un point opposé, coutai avec une anxiété croissante, en m'élevai mes étriers pour saisir le moindre cri de mes fidèles. Je n'attendis pas longtemps ; je les ent bientôt dans un vallon éloigné des rochers.

Les battements de mon cœur redoublèrent : ce ne pouvait être que l'antilope noire, et je savais que les chiens ne la quitteraient jamais ; je compris qu'elle m'appartenait. Je fis passer Mazeppa sur d'affreuses masses de rochers adamantins, et j'arrivai enfin à l'endroit où se tenaient mes chiens.

D'épais buissons dérobaient le gibier à ma vue ; je jetai un coup d'œil par-dessus, et, à mon grand désappointement, je vis en place de l'antilope un grand koodoo noir qui défendait bravement sa vie ; je l'abattis à l'aide d'une balle dans le cœur En me retournant j'apperçus une autre antilope noire : Dès que j'eus attaché les chevaux, je me mis en chemin et je grimpai sur les rochers pour la surprendre.

Je pris un peu plus sous le vent ; le Bushman me suivait en tenant Boxer attaché, et je vis enfin la bête sous les arbres à cent mètres de moi. Après m'en être approché d'une dixaine de mètres, je m'étendis par terre pour attendre le moment où elle se déciderait à changer de place, ce qu'elle fit bientôt. Elle eut l'obligeance de s'avancer de quelques pas et de présenter de profil sa tête orné de cornes magnifiquement courbées, qui touchaient presque à ses hanches. Je fis feu.

La balle lui brisa une des pattes de devant à l'épaule et la fit tomber, mais l'antilope se remit bientôt sur ses jambes et traversa la côte en boitant. Boxer arriva aussitôt, et, en le voyant, l'animal se retourna et

je lui envoyai une seconde balle dans les côtes. Au sitôt elle disparut suivie des chiens. Je courus apr elle aussi vite que possible et je la trouvai assise s la montagne, après avoir fait la moitié de la de cente : je l'achevai au moyen d'une balle dans cœur. C'était une magnifique antilope noire, fo jeune, très-grasse et dont la chair était excellente.

Le 28 je traversai à pied un terrain rocailleux, le soir je préparai un bivouac dans la vallée pour passer la nuit.

Dans la matinée du 4 août je me décidai à quitte le pays de Bamangwato pour retourner à Sichely pa Mauchily, et j'y arrivai le 15; mais cet endroit éta rempli d'indigènes et tout le gibier avait disparu. J me mis aussitôt en route pour le Lesseby. Là aussi le indigènes s'étaient assemblés, et je m'acheminai ve Loobie, où je trouvai le crâne d'un très-grand lio que les indigènes disaient avoir été tué par un aut lion.

Le soir je couchai près d'une source avec Kleinbo De nombreux animaux vinrent y boire, mais il fa sait trop noir pour que je pusse tirer avec certitud A minuit, un lion et une lionne s'avancèrent à d mètres de nous avant que nous les eussions aperçu J'étais à moitié endormi, mais Kleinboy prit à cô de moi le grand fusil et, par un heureux hasar blessa le lion au cœur. Aussitôt celui-ci bondit avant à une distance de cinquante mètres, en faisa

entendre d'affreux gémissements, puis il expira. Bientôt après nous entendîmes les hyènes et les chacals dévorer son corps; et, avant le jour, il n'en restait plus de traces. Au bout de quelque temps, la lionne vint à la recherche du mâle et nous approcha de fort près en faisant entendre d'horribles rugissements. Il y avait de quoi effrayer l'homme le plus brave; Kleinboy perdit complétement courage. J'entendais d'autres lions arriver du côté opposé, et comprenant alors que nous étions en grand danger, je lui permis de faire du feu.

Je continuai à demeurer dans cet endroit jusqu'au 1er septembre. Je fis une chasse magnifique, et j'abattis de fort beaux échantillons de toutes les diverses espèces de gibier qui fréquentaient le pays.

---

## XXI

Je tire, à minuit, sur un lion, du trou où j'étais placé. — Mort de mon cinquième éléphant. — Les serpents de rochers. — Fin prématurée de cinq rhinocéros. — Je rencontre un terrible lion. — Colesberg. — Graham's-Town.

Dans l'après-midi du 3 septembre je restai encore près la fontaine, et, vers le coucher du soleil, j'envoyai une balle à travers le corps d'un pallah dont la tête était magnifique. J'ordonnai qu'on le plaçât à l'entrée de mon affût, à côté de l'eau, afin d'attirer les lions, et, après souper, je revins près de la fontaine avec Kleinboy et Mollyen. La lune était dans son plein, et nous étions à peine étendus sur la terre depuis quelques instants quand j'entendis vers l'est la

terrible voix d'un lion. Je distinguais aussi les cris des chacals qui faisaient un festin avec les restes du rhinocéros que j'avais tué. Bientôt un troupeau de zèbres, accompagnés d'élans, s'approcha de l'eau ; ces animaux étaient trop timides pour venir boire ; ils étaient suivis d'un grand nombre de chiens sauvages. Quand je tirai sur eux, ils s'éloignèrent avec le pallah. Ils essayèrent de revenir une seconde fois ; je fis encore feu et j'en blessai un.

Quelques minutes après, le bruit des pas d'un grand nombre d'animaux se fit entendre ; c'étaient ceux des wild-beasts bleus. Ils avaient très-soif. La femelle qui les conduisait s'avança et se plaça hardiment en face de moi.

Je lui envoyai une balle ; elle courut à soixante mètres sur le talus qui se trouvait derrière nous, et tomba morte. Les autres animaux traversèrent la vallée, et se placèrent sur le terrain élevé qui se trouvait vis-à-vis, abandonnant le corps de leur conductrice aux hyènes et aux chacals.

Quelque temps après, un lion poussa un rugissement ; il se tenait sur un monticule ombragé, à cinquante pas de nous. Ce rugissement fut suivi d'un silence mortel qui dura presque une minute, et, sans même oser respirer, je le surveillai très-attentivement, m'attendant à chaque instant à voir s'approcher le terrible roi des animaux ; mais il était trop rusé pour cela. Ayant vu les animaux s'enfuir timidement du

voisinage de la futaie ; il fit un circuit pour éviter la source. Quelques minutes après il rugit de nouveau ; puis j'entendis les cris de nombreux chacals qui paraissaient l'inviter à traverser la vallée pour venir près du cadavre du wild-beast ; le lion semblait leur répondre, et tout demeura tranquille.

Après avoir prêté attentivement l'oreille pendant un quart d'heure, j'entendis des hyènes et des chacals qui abandonnaient derrière moi les restes du wild-beast. Je tournai la tête et j'aperçus un lion fort et majestueux. Sa crinière touchait presque à terre ; il était près du cadavre. Il paraissait savoir que je n'étais pas loin de lui. Il baissa la tête, saisit le wild-beast, et l'emporta un peu plus haut sur la colline. Il s'arrêta alors pour reprendre haleine, sans exposer ses côtés. Avant qu'une minute fut écoulée, il reprit le wild-beast, le traîna à douze mètres plus loin environ, puis releva sa noble tête.

Je n'avais pas de temps à perdre. Il me présentait le flanc droit et se tentait dans une position oblique. Je fis feu. Ma balle atteignit le lion : il tomba. Pendant quelques secondes aucun bruit ne se fit entendre. Tout à coup il poussa un profond gémissement, se releva doucement, rampa lentement jusque sous les arbres, s'y arrêta, et rugit d'une manière plaintive, comme s'il allait expirer. J'avais tout lieu de croire qu'il était mort ou qu'il était près de mourir. Si je n'avais été à sa recherche que le lendemain, je de-

vais m'attendre à ce que les hyènes et les chacals l'eussent dévoré.

Pour éviter cette perte, je me rendis au camp, j'y sellai deux chevaux et j'allai avec Martin, suivi de tous les chiens que les naturels tenaient à la main. En arrivant près du wild-beast, ils voulurent s'échapper pour courir après les hyènes et les chacals. Nous écoutâmes en vain pour entendre les rugissements du lion. J'étais persuadé qu'il était mort aussi ; j'avançai sans peur vers l'endroit d'où était parti son gémissement. Là, j'eus la satisfaction de voir le magnifique quadrupède étendu au pied d'un arbre.

La balle avait pénétré dans son ventre, un peu en avant du flanc, avait traversé la longueur et la largeur du corps et lui avait fait une large blessure à l'épaule. Rien ne peut donner une idée de la beauté de ce majestueux animal, couché encore chaud à mes pieds. Je fis du feu et je pus contempler avec délices sa belle crinière noire, ses jambes énormes, ses griffes glauques et aiguës, sa parfaite beauté. Je compris alors que j'avais conquis le plus beau prix que ce vaste monde pût accorder à un chasseur.

J'envoyai chercher des chevaux et un chariot, et nous portâmes le lion au camp, sur le chemin qui conduisait à la source. Ce soir là, avec une seule balle, je tuai encore un vieux rhinocéros noir.

Le 4, dans l'après-midi, je creusai davantage mon trou et j'abattis trois rhinocéros, puis enfin un

ıllah, roi d'un troupeau qui vint se désaltérer.

Le lendemain soir, il ne restait presque plus de iande des deux rhinocéros étendus sur le chemin que e gibier suivait pour se rendre à la fontaine. Cependant je voulus qu'on laissât le troisième rhinocéros presque en face du lieu où je me tenais caché, dans l'espoir d'attirer un lion, et, après le coucher du soleil, je descendis avec Kleinboy et deux naturels qui se cachèrent dans un autre trou avec Wolff et Boxer, près à s'élancer si je blessais un lion.

En arrivant près de la fontaine je dirigeai mes yeux sur les restes du rhinocéros, et, à mon grand étonnement, j'aperçus le terrain environnant couvert d'énormes animaux. Kleinboy prétendait que c'étaient des zèbres ; je ne le contredis point ; mais je ne comprenais pas que des zèbres vinssent cabrioler près d'un rhinocéros mort. J'arrangeai donc rapidement mes couvertures, mon oreiller et mes fusils dans e trou, et m'étendis à terre pour jouir du spectacle ntéressant que j'avais devant moi.

Il faisait clair de lune, et je pus apercevoir six ions vigoureux, douze ou quinze hyènes et de vingt ı trente chacals entourant et dévorant la carcasse du ·hinocéros.

Ces lions étaient très-paisibles, mais les hyènes et es chacals se battaient après chaque bouchée, se chassant les uns les autres, et poussant des cris non interrompus. Les hyènes ne semblaient pas

avoir peur des lions, quoiqu'elles fuient ordinairement devant eux.

J'observai qu'elles les suivaient d'une manière peu respectueuse, et paraissaient se réjouir quand un lion s'avançait près de ses camarades pour examiner les morceaux de chair ou les os qu'il traînait plus loin. J'étudiai ce banquet pendant près de trois heures. J'espérais que les lions, après avoir mangé, viendraient boire. Bientôt deux grands rhinocéros blancs et deux noirs parurent devant moi : l'odeur du sang les fit reculer.

A la fin les lions, apparemment satisfaits, s'éloignèrent la tête haute; ils semblaient vouloir se diriger vers la source. Au bout de deux minutes l'un d'eux tourna la tête vers moi : il s'avança, et fut suivi immédiatement par un de ses compagnons, puis quelques secondes après, par les quatre autres. C'était une marche générale; il était évident que tous voulaient apaiser leur soif à une distance de quinze mètres de l'endroit où je me trouvais.

Je saisis mes armes et j'obligeai Kleinboy à rester immobile; il voulait s'élancer; je savais par expérience où les lions désiraient boire. Je tins mon fusil à la main et pris la position que je jugeai la meilleure. Les six lions s'avancèrent tranquillement le long de l'élévation rocailleuse; ils étaient à soixante mètres de moi et s'arrêtèrent quelques instants pour se reconnaître. L'un d'eux allongea ses lourdes

pattes sur le roc et se coucha; les autres se rapprochèrent de moi. Comme je l'avais pensé, ils venaient boire à leur ancienne place; trois lapèrent bruyamment l'eau. Kleinboy leva sa vilaine tête; je me tournai doucement pour le faire tenir tranquille. J'examinai alors encore les lions, et j'acquis la certitude que j'étais découvert.

Une vieille lionne, qui semblait servir de guide, m'avait apperçu la tête levée : les yeux fixés sur moi, elle marchait lentement autour des lèvres de la petite source; dans le désir de cultiver ma connaissance. Je l'empêchai de me contempler davantage, et je pensai aussitôt qu'il était plus prudent de tirer sur elle, surtout avant qu'aucun autre lion m'eût aperçu.

Je la visai donc : elle vit ce mouvement, s'arrêta et me présenta le flanc. Je fis feu; la balle entra par une épaule et sortit par l'autre. La lionne fit encore quelques pas et poussa plusieurs rugissements; ses compagnons la suivirent. Ils étaient enveloppés dans un nuage de poussière; ceux-ci ne s'arrêtèrent que sous les arbres placés derrière moi, à l'exception d'un seul qui regarda en arrière pendant quelques secondes. J'écoutais attentivement pour entendre le cri plaintif qui m'annoncerait la mort de la lionne; ce ne fut pas en vain : elle poussa bientôt son dernier rugissement. Alors je lâchai Wolf et Boxer et je les suivis pour chercher la victime. Je la trouvai étendue, morte, à vingt mètres du lieu où était tombé le vieux lion

deux nuits auparavant. C'était une vieille lionne dont les dents étaient encore parfaites.

La nuit du 8 nous portâmes nos regards du côté de la fontaine; sans avoir reçu d'ordre Kleinboy tira sur un rhinocéros noir et la balle lui traversa l'épaule. Le *bozelé* s'emporta follement et furieusement à travers les arbres et buissons, marchant droit sur le camp et faisant le bruit le plus affreux; puis enfin il s'arrêta près des wagons, chancela et tomba mort. Je l'apperçus en revenant; c'était un magnifique spécimen qui portait trois cornes bien distinctes.

Le 10 nous nous dirigeâmes vers Bootlonamy. Nous y arrivâmes au coucher du soleil; et le lendemain nous nous mîmes en marche. Nous errâmes pendant trois jours; les bestiaux et les chevaux mouraient presque de soif. Nous atteignîmes Moselakose, une fontaine éloigée dans la première chaîne de montagnes qui se présenta à nous, et y restâmes jusqu'au 20.

La matinée du 21 était froide. Un grand vent soufflait du sud-ouest. Je me mis en route pour marcher à la frontière bien avant que l'étoile du matin ne fût visible; il me tardait de me reposer. Je sortis de mon trou pour voir quelle espèce de gibier était venue se désaltérer pendant la nuit. A mon grand étonnement je remarquai les traces d'un énorme éléphant qui devait être venu là quelques heures auparavant. Je revins au camp en toute hâte, où je fis tous les préparatifs néessaires pour une excursion de trois jours et je sui-

vis les traces avec deux cavaliers et six naturels. Nous parcourûmes cinq milles vers l'est. L'éléphant avait songé à sa nourriture le long de son chemin. Tout à coup nous aperçûmes l'animal à la distance de vingt mètres : un arbre touffu nous cachait presque entièrement à sa vue. Les chiens s'élancèrent sur lui : je l'atteignis d'un coup mortel avant qu'il soupçonnât notre présence ; puis je le poursuivis sur un terrain plus difficile et je l'achevai d'un second coup de fusil.

C'était le cinquième éléphant que je tuais depuis mon séjour en Afrique ; je ne parle pas de ceux que j'avais blessés et perdus.

Dans la même journée je vis un magnifique buffle étendu à terre qui avait pris cette position, espérant que nous passerions sans l'apercevoir. En Écosse les cerfs et les chevreuils se couchent ainsi.

La quantité de buffles dont je découvris les empreintes de ce côté de la chaîne de montagnes me fit penser qu'il devait y avoir une vaste source sur ce versant ; car seulement un ou deux buffles étaient venus par hasard boire à la fontaine où j'étais campé. Les natifs m'assurèrent que j'étais dans l'erreur. Malgré leurs assertions je partis avec Kleinboy et le Bushman. Nous avançâmes d'abord du côté de l'ouest et traversâmes les montagnes en suivant une multitude de vallées rocailleuses et de ravins, au-delà desquels nous prîmes un sentier foulé par le gibier. Il circulait sur une étendue de deux ou trois milles et aboutissait

à une belle fontaine qui sortait d'une gorge profonde. La terre était encore fraîchement remuée en cet endroit par des rhinocéros blancs et noirs, par des buffles, par des vaches sauvages, par des sassaybies, par des koodoos et par des klipspringers, etc. Les cavaliers qui venaient après moi découvrirent aussi, dans la direction de l'est, un ravin qui contenait de l'eau.

Devant l'ouverture d'un autre ravin nous traversâmes des chemins étroits bien battus, ce qui me fit soupçonner que ce ravin contenait aussi une fontaine. Quand nous fûmes arrivé à peu près à la moitié de la route du camp, je tuai un élan ; qui avait une belle tête, et était, malgré la saison avancée, dans un très-bon état.

Sur notre route je tuai encore un bouc koodoo à une distance de deux cents mètres, près de la fontaine; je lui décochai deux balles simultanément. En examinant les empreintes laissées par le gibier, j'aperçus tout à coup un serpent qui se glissait dans une crevasse du roc placé près de moi. C'était un énorme reptile ; et comme je n'avais jamais eu affaire à ses pareils, j'ignorais les moyens à prendre pour m'en emparer. Je désirais conserver sa peau intacte et ne voulais pas faire usage de ma carabine. Je coupai donc un fort bâton à peu près d'une longueur de huit pieds et je commença il l'attaque. Je le saisis par la queue en essayant de lui faire abandonner le lieu où il s'était réfugié : mes efforts furent vains ; loin de là, ii se rai-

dissait davantage. A la fin je lui lançai une courroie qui le saisit par le milieu du corps, puis Klenboy et moi nous tirâmes énergiquement. Le serpent comprenant qu'il y allait de sa vie desserra ses replis, montra tout à coup sa tête et se jeta sur nous la gueule béante. Avant que j'eusse pu m'éloigner il était sorti de son trou.

Il s'élança de nouveau, s'avança à environ huit ou dix pieds, et fit claquer ses horribles machoires à un pied de mes jambes nues. Je me hâtai de sauter pour éviter sa rencontre, et reprenant la branche verte que j'avais coupée, je revins à la charge. Dans ce moment le reptile se glissait sur le sol cherchant à atteindre le sommet des rocs brisés, où il aurait été à l'abri de mes attaques; mais, avant qu'il y fût parvenu, je lui appliquai deux terribles coups sur la tête.

Il se dirigeait cependant vers un marais d'eau bourbeuse qu'il traversa rapidement : je l'attaquai de nouveau, à la fin pourtant il parut rester immobile. Alors nous le pendîmes par le cou aux branches d'un arbre; il semblait mort, et pourtant il s'agitait encore; lorsque nous le dépouillâmes, il se repliait de tous côtés. Ce serpent avait quatorze pieds.

Dans le voisinage de ces fontaines, je fis une excellente chasse pendant quinze jours. Je veillai la nuit dans différents trous qui me servaient de retraite. Je tuai des buffles, des rhinocéros blancs et noirs, des koodoos, des zèbres et d'autres espèces d'animaux. Une nuit, un horrible serpent, que Kleinboy essaya de

tuer avec un bâton, se précipita vers moi et me lança son venin dans l'œil ; je m'approchai immédiatement de la fontaine et m'y lavai. Je souffrais beaucoup ; mais quand le matin fut venu j'étais guéri.

Le 16 octobre nous partîmes pour Sichely. Le soleil était brûlant et nous fîmes une halte. Vers la fin de la journée nous n'avions pas d'eau, et pourtant le pays était couvert de traces de toute espèce de gros gibier, en y comprenant même des éléphants.

Le 17, après une traite de plusieurs milles, je me retrouvai encore sur les bords du Ngotwani, qui, excepté à sa source, était cette année généralement à sec. Heureusement nous pûmes, en creusant, nous procurer assez d'eau pour nous tous, hommes et animaux. Les natifs, chargés du soin des bestiaux, étaient abondamment pourvus de viandes, ils demeurèrent en arrière. Les six chevaux et les douze bœufs qui me restaient furent absents toute la nuit ; mais je n'étais pas inquiet de cela, car j'avais confiance en l'intelligence des naturels. Ces gens-là nous rejoignirent après déjeuner; mais ils n'accompagnaient pas les bœufs, dont ils ne purent nous donner aucune nouvelle ; ils les croyaient avec nous. A l'instant même je pris le parti d'expédier deux cavaliers pour retrouver leurs traces.

Le 19 Kleinboy revint sans les bœufs ; les naturels croyaient que les Bakalaharis les avaient capturés et envoyés à Sichely. Le lendemain le chef nous en renvoya six en nous faisant dire que les autres n'a-

raient pas été trouvés, mais qu'on avait aperçu les empreintes de leurs pas.

Le 22 au matin je revins au camp après avoir suivi inutilement vers l'ouest les traces d'un troupeau d'éléphants. Je pris quelques rafraîchissements, sellai deux chevaux; puis avec le Bushman nous allâmes sur les bords du Ngotwani pour tuer du gibier quel qu'il fut. Après avoir fait un mille, j'aperçus un vieux léopard couché à l'ombre d'un bosquet d'arbres épineux et paraissant souffrir de l'extrême chaleur. Quoique je ne fusse plus qu'à soixante mètres de lui, il n'avait pas entendu le bruit des pas de mon cheval; je pensais d'abord que c'était une lionne. Je mis pied à terre et m'appuyant sur la selle du Vieux-Gris je lui lançai une balle. Il se releva, courut; puis s'arrêta sur le chemin qui descendait à la rivière, pour regarder autour de lui. Je lui décochai une seconde balle, qui lui traversa la poitrine et il disparut sur la rive. Le terrain était trop dangereux; je ne le suivis pas. J'expédiai Ruyter au camp afin qu'il ramenât les chiens. Il revint avec Wolf et Boxer, très-abattus par l'ardeur du soleil. Aussi vainement voulus-je avancer et les encourager en tirant quelques coups de feu : ils ne paraissaient pas disposés à me seconder.

A la fin j'abandonnai la partie et crus le léopard perdu pour moi. Je me retirais, quand j'entendis derrière moi l'aboiement de Wolf. Je revins sur mes pas, et le trouvai aux abois avec le léopard, au-dessous de

l'endroit où j'avais fait feu. Ce dernier, gravement blessé, avait glissé dans la rivière. Au moment où j'approchais, il sortit de l'eau, se rua sur Wolf, l'abattit, regagna le courant et alla s'abriter sous un épais buisson. Wolf le suivit. Mes autres chiens revinrent après avoir entendu une décharge, et le chassèrent hardiment.

Le léopard se précipita sur eux, et, comme il traversait la rivière pour aller sur l'autre rive se cacher sous quelque épais ombrage, je lui envoyai une troisième balle du haut de mon cheval. Aussitôt que le léopard eut gagné la terre je lui en envoyai une quatrième qui l'acheva. Dans ce conflit, comme toujours, le malheureux Alert avait été blessé. Sa tête ensanglantée et sa poitrine, qui portaient encore les marques que la bête féroce lui avait faites, étaient horribles à voir. Le léopard était un vieux mâle très-beau.

Dans la soirée, j'ordonnai à mes Hottentots d'aller veiller près d'un bel étang, près de la rivière; mais, craignant qu'ils ne désobéissent, je descendis le long de l'eau et je rencontrai un vieux buffle accompagné d'une troupe de vaches. Je l'étendis à terre après avoir tiré deux fois sur lui. Ce buffle portait les traces des blessures que lui avaient faites les lions.

Lorsque j'eus atteint le bord de l'eau je fis une halte; la place me parut favorable. J'attachai mes deux chevaux à un arbre près de la rivière. Sur les bords se dressaient plusieurs bosquets formés d'arbres touffus

qui portaient des épines. Je me préparai une cachette près de là et me couchai pour passer la nuit. Lorsque je me fus reposé quelques instants, j'entendis venir un escadron de buffles : ils avancèrent jusqu'aux bosquets situés sur la rive orientale, et se trouvèrent bientôt au-dessous de moi.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis les conducteurs s'aventurèrent à aller boire ; ce fut le signal d'un mouvement général dans le vaste étang. Les buffles avancèrent au galop comme un régiment de cavalerie ; ils faisaient beaucoup de bruit et obscurcissaient l'air d'épais nuages de poussière. Je me décidai à envoyer une balle à l'un d'eux ; tous tressaillirent à ce bruit, et, suivant le bord de l'eau, ils s'arrêtèrent, en écoutant attentivement. Je savais que le buffle était dangereusement blessé, mais il n'était pas abattu. Quelque temps après je tirai sur un second. Cet animal fut alors grièvement blessé ; mais néanmoins il ne tomba pas non plus immédiatement.

Un peu après j'en visai un troisième. Il put courir à quarante mètres, et alors il tomba et poussa un gémissement, ce qui engagea un grand nombre de ses camarades à se jeter sur lui dans l'intention de l'achever, car telles sont leurs habitudes brutales. Je me glissai près d'eux et tirai un quatrième coup : un autre buffle sauta à quelques mètres, s'abattit, gémit comme le premier, et les siens le traitèrent de la même manière.

Je rampai de nouveau et fis une cinquième décharge ; un troisième buffle alla expirer près des autres. Quelques moments après, ceux que j'avais épargnés s'éloignèrent. A l'instant j'entendis un bruit de dents qui déchiraient de la chair. Je pensai que c'était une hyène, et je fis feu pour qu'elle s'éloignât, puis impatient d'examiner les têtes des buffles, j'avançai avec les naturels qui m'avaient accompagné.

Nous étions à peine éloignés de cinq mètres du premier buffle quand je distinguai une masse jaune étendue près de lui. Nous ne tardâmes pas à entendre la terrible voix d'un lion. Je crus que c'en était fait de moi, quand mon compagnon s'écria « Tao ! » et à l'instant il recula, et commença à souffler dans une relique faite en os, qu'il portait à son collier.

Je me retirai aussitôt dans mon trou ; mais une fois là la fatigue se fit tellement sentir que je m'endormis ; les naturels veillaient dehors à ma sûreté et à la leur. Un peu après minuit on entendit plusieurs autres lions ; ils venaient de différents côtés. Celui que nous avions aperçu commença à rugir si fort que les naturels pensèrent qu'il aurait dû m'éveiller. Le lion avait soif et suivait la route où se trouvaient les deux chevaux. Je craignis pour eux, quoique cependant j'eusses l'espoir qu'ils avaient mangé assez de chair pour une nuit. Je me recouchai, en prêtant attentivement l'oreille. Bientôt j'entendis le « Tao » pousser un rugissement et se précipiter sur un des coursiers qu'il renversa.

Le pauvre animal hennit doucement, et tout retomba dans un profond silence qui ne dura pas longtemps, car nous perçûmes encore le bruit que faisait le lion en dévorant le buffle. Il vint ensuite près de moi, rugissant d'une manière encore plus effrayante, marchant çà et là et paraissant méditer quelque projet sinistre. Je crus que nous devions prudemment faire du feu.

Nous rassemblâmes promptement quelques roseaux desséchés et quelques broussailles, et nous obtînmes bientôt une flamme brillante. Le lion n'était pas encore instruit de notre voisinage. Il s'avança pour s'assurer d'où provenait la clarté. Comme il n'y voyait pas assez distinctement du haut de la rive, il descendit dans le lit de la rivière par un sentier foulé par le gibier. Ce sentier était situé à quelques pas de nous; il arriva à l'instant où je me rendais en cet endroit pour chercher plus de bois. Jusque-là de grands roseaux m'avaient dérobé à la vue du lion; mais tout d'un coup nous nous trouvâmes face à face.

Ce que je remarquai en premierlieu ce fut le mouvement qu'il fit de côté en s'accompagnant de rugissements répétés. Involontairement je reculai tout en tramblant, puis je poussai un cri craintif, tel que je ne me rappelle pas en avoir poussé auparavant. Je m'imaginai que le lion venait sur moi. Je me trompais ; il avait eu probablement aussi peur que moi et me laissa me retirer.

Nous augmentâmes le tas de bois et entretînmes

un très-grand feu. Jusqu'au jour les lions ne cessèrent de se régaler près de nous, malgré les récriminations des naturels qui, animés du véritable esprit des Béchuanas, se lamentaient qu'on laissat perdre tant de chair. Ils ne cessaient de crier et de lancer des brandons allumés aux lions, qui semblaient ne pas s'inquiéter de ce bruit et continuaient leur repas.

Dès qu'il fit jour je me levai et visitai les buffles. Les trois qui étaient tombés étaient des vaches belles et vieilles. Deux avaient été en partie dévorées par les lions. Je me rendis ensuite à l'endroit où se trouvaient les chevaux; le sable qui les entourait portait l'empreinte des pas du lion. Il s'était précipité sur mon Vieux-Gris, mais il s'était contenté de lui écorcher le dos à travers le cuir de la selle; les rênes l'avaient peut-être préservé, ou bien encore le féroce animal en découvrant la maigreur de la bête avait préféré le buffle.

Le 24 nous remontâmes le Ngotwani; nous nous arrêtâmes près du vaste étang où deux nuits auparavant j'avais tué trois buffles.

Ruyter et quelques naturels, que j'avais laissés pour surveiller les restes des buffles, racontèrent que toute la nuit ils avaient vu des lions dans le voisinage; qu'ils s'avançaient hardiment à quelques mètres d'eux, et ne se retiraient que lorsqu'ils leur jetaient à la tête des brandons enflammés.

Le 27 au matin, la chaleur était étouffante; néanmoins je résolus de plier bagage et de partir pour

Chouaney. En chemin, la roue de derrière de mon waggon se détacha, mais heureusement l'axe ne fut pas brisé. Nous atteignîmes Sichely un peu après le coucher du soleil.

Le lendemain le temps était un peu couvert et quelques averses tombèrent. Dans la soirée le chef vint me voir; il ramenait les quatre bœufs que je croyais perdus, ou pour dire vrai, s'était enfin décidé à me les rendre.

Je continuai lentement mon voyage en passant par Lotlokane, Mattito et Campbellsdorp, et j'atteignis la rivière de Vaal le 11 novembre. La hauteur des eaux m'obligea de rester là quelques jours.

Le 16 nous essayâmes, à différentes reprises, de traverser la rivière, mais nous fûmes obligés d'y renoncer, car nous laissâmes notre waggon le plus lourd au milieu des eaux. Je dormis peu la nuit; j'avais de graves sujets d'inquiétude, car, si le courant se fût élevé, mon waggon aurait été emporté, et il contenait presque tout ce que je possédais; j'aurais donc été complétement ruiné.

A la pointe du jour j'eus la satisfaction de voir que les eaux avaient un peu baissé. Après des efforts incroyables et avec l'aide des Griquas et de plusieurs bœufs qui n'étaient pas fatigués, nous retirâmes le lourd waggon hors de l'eau sans qu'il eut éprouvé aucun dommage, et nous le conduisîmes sur le sommet de la côte élevée.

Je voulais faire traverser le courant aux autres waggons, mais les Griquas firent quelques objections en disant que c'était dimanche. Je les levai bientôt en leur promettant de leur préparer quelques aliments et du café. Ils se mirent donc à l'ouvrage, remplis de la meilleure volonté, et deux heures après les waggons étaient sur l'autre rive.

Le 8 nous entrâmes dans le village de Colesberg, et j'employai toute l'après-midi à décharger deux de mes véhicules. Nous étalâmes toutes nos curiosités sur la place du marché, dans le but de faire parade. La vue en était vraiment remarquable et frappait d'admiration tous ceux qui examinaient ces trophées.

Le 13 je partis pour Grahams'-Town, et le 17 je traversai la plaine de Chebus. Le 25 nous arrivâmes à Beaufort, où je dînai avec quelques bons amis que j'eus grand plaisir à revoir.

Le 29 nous nous dirigeâmes vers la rivière Fish. Là, je trouvai environ soixante waggons qui attendaient la baisse des eaux pour la traverser. Quelques-uns de nous se mirent à l'ouvrage pour nettoyer sur l'autre rive un endroit boueux ; après quoi plusieurs waggons légèrement chargés purent passer ; mais, quand nous essayâmes de transporter mon grand waggon, il enfonça, et nous ne pûmes le retirer qu'à grand'peine. Il était temps, car les eaux montaient ; une demi-heure après elles formaient un torrent rapide qui avait au moins dix pieds de profondeur.

Le 1er février la rivière était beaucoup plus basse : après avoir enlevé la boue qui se trouvait des deux côtés du courant, je fis passer mon second waggon, et me mis en route. J'atteignis Graham's-Town le 2. Là je vendis mon ivoire et mes plumes d'autruche, et je réalisai à peu près mille livres.

---

## XXII

**Départ pour une autre chasse aux éléphants. — Les crocodiles. — Les hippopotames. — L'antilope sérolomootlooque.**

Je n'avais pas encore pris de résolution, et je restai quelques semaines à Graham's-Town. A la fin, je me décidai à entreprendre un autre voyage, et le 11 mars je partis pour le centre. Je voulus essayer de suivre un chemin plus court sur le territoire du chef Mahura.

Je pris cette route, traversai la rivière de Vaal, et le 8 mai je m'acheminai vers l'est, en m'écartant de ma première direction.

Le 7 nous entrâmes sur le vaste territoire arrosé par le Hart, et de bonne heure, dans la journée, nous prîmes une direction parallèle à celle de la rivière. Ce même

jour nous rencontrâmes la plus grande quantité de chiens sauvages que j'eusses jamais vue ; ils étaient environ quarante. Quand mes chiens les chassèrent, au lieu de fuir ils se retournèrent contre eux et leur livrèrent bataille.

Le 12 nous marchâmes dans l'intérieur. Avant déjeuner nous n'étions plus qu'à trois milles de Mahura ; après avoir pris notre repas du matin, nous allâmes présenter nos hommages à M. Ross, le missionnaire résident.

Nous entrâmes ensemble dans la ville, et visitâmes Mahura et son frère : la physionomie de ces deux hommes prévenait en leur faveur. M. Ross m'apprit que le premier avait l'intention de faire la guerre à une tribu qui habite le nord-est, puis que Mochuarra, le chef de Motito, avait l'intention d'attaquer Sichely.

J'obtins de Mahura six kaross en échange de munitions ; je lui présentai un fouet et deux livres de poudre et le marché fut conclu.

Vers midi je me mis en route, en suivant les anciennes traces de trois waggons. On m'assura qu'elles me conduiraient dans mon premier chemin à Groat-Choi. Le 20 nous atteignîmes la rive du Meritsane, deux milles plus bas que nous ne l'avions déjà fait. Ce jour-là nous n'avions pas encore aperçu de vestiges de gibier. Nous commençâmes pourtant bientôt à distinguer l'empreinte des pas de rhinocéros noirs, de pallahs, de koodoos et de hartte-beasts.

Le 23 j'arrivai près de Molopo, charmante petite rivière. A l'endroit où je l'atteignis elle est entièrement cachée par de grands roseaux et de longues herbes qui occupent sur ses rives un espace d'au moins cent mètres; de chaque côté les reitbucks sont très-abondants. En remontant à cheval le cours de l'eau, je vis sortir de dessous un ombrage voisin deux lions qui se dirigeaient vers les roseaux.

Je galopai en avant pour essayer de me placer entre eux et la rivière. Ces animaux s'imaginèrent alors que nous étions nous-mêmes des animaux; ils n'essayèrent pas de reculer, s'arrêtèrent, et regardèrent jusqu'à ce que je fusse à cinquante mètres d'eux, juste entre le dernier et les roseaux. Je fus frappé de surprise et d'admiration; ces deux nobles quadrupèdes étaient vraiment majestueux et terribles.

Tous les deux étaient énormes. Le premier était un lion à crinière noire; le second, qui était le plus vieux et le plus beau, un lion à crinière jaune.

Le lion à la crinière noire, après m'avoir examiné pendant quelques minutes, marcha doucement en avant et s'élança dans les roseaux; son camarade voulait l'imiter, mais j'étais maintenant entre lui et la rivière. Il ne semblait pas être enchanté de ma présence, et ne pas savoir non plus qui j'étais; croyant que je ne l'avais pas aperçu, il se coucha dans les hautes herbes. Je chargeai et attendis un instant afin que tous mes chiens fussent venus; puis j'avançai lente-

ment vers le lion, comme si je voulais passer à quelques mètres de lui.

Ce mouvement me fut fatal, car j'avais découvert un passage de retraite dans la direction des roseaux. Lorsque je fus à une courte distance de lui, je maintins mon cheval de manière à pouvoir faire feu. Le lion portant ses regards d'un autre côté, examina le terrain entre lui et les roseaux, et, voyant un chemin libre, il s'élança en avant. Je n'avais pas eu le temps de descendre de mon cheval, frappé de terreur, que déjà il était près des roseaux. Il y entra. Plusieurs chiens le suivirent, mais ils revinrent immédiatement en aboyant. Il était évident qu'ils étaient très-effrayés et reculaient devant le lion.

Il eût été par trop dangereux d'aller attaquer ces deux animaux dans leur fort et je les y laissai tranquilles.

Le 27 nous arrivâmes à Thouaney et nous y restâmes le lendemain pour faire du commerce. J'obtins de Sichely deux naturels pour m'accompagner au Limpopo; leur salaire devait être un fusil pour chacun d'eux.

Vers midi, nous nous mîmes en route et nous arrêtâmes près du Ngotwani, dont je devais suivre le bord. Le pays que parcourt cette rivière est sablonneux et généralement couvert d'épais fourrés remplis d'épines, ce qui retarda beaucoup notre marche, car nous étions obligés de couper un passage avant que les waggons pussent avancer. Après le coucher du soleil plusieurs lions rugirent autour de nous. Dans la soi-

rée du lendemain, je tuai un magnifique buffle dont la tête était ornée de cornes fort régulières.

Le 8 juin nous découvrîmes le Limpopo ; c'était là ce que nous désirions depuis fort longtemps. Je fus frappé d'admiration à la vue de cette splendide rivière. Les arbres qui croissent sur ses bords sont d'une grandeur prodigieuse et d'une surprenante beauté.

Le jour suivant je montai à cheval et me plaçai avec Ruyter en avant des waggons. Je tuai un daim près d'une source où les pallahs étaient très-nombreux. A midi je chassai un troupeau de ces mêmes daims, dont je voulais éprouver la vitesse ; ils me conduisirent dans un labyrinthe de vallées marécageuses, et je fus obligé d'abandonner la partie. Ensuite je rencontrai un énorme crocodile se réchauffant sur le sable, mais il se jeta immédiatement dans l'eau.

J'observai une nombreuse quantité de plusieurs espèces de canards sauvages et de poules d'eau. Ces oiseaux n'étaient nullement effrayés. Il y avait aussi des poules de Guinée, trois espèces de grosses perdrix et deux de cailles. Je tuai, ce même jour, un vieux pallah et un daim de forte taille, mais je n'emportai pas ce dernier.

Le 10, dès que le jour parut, nous nous remîmes en route, toujours à cheval. Je précédai les waggons. J'aperçus, pour la première fois, des empreintes nombreuses de pas d'hippopotames. Ces pas étaient semblables à ceux du Borelé, le rhinocéros noir,

mais plus larges, car leurs pieds portaient quatre membranes au lieu de trois.

Dans l'après-midi je repartis avec le Bushman et de nouveaux chevaux. J'ordonnai que les waggons suivissent la ligne droite; mais je suivis les méandres de la rivière.

Là j'aperçus, sur le sable de la rive opposée, troisénor mes crocodiles se chauffant au soleil. Je fus étonné de leur taille. L'un d'eux semblait avoir seize ou dix-huit pieds de longueur; son corps était aussi gros que celui d'un bœuf.

Lorsqu'ils nous virent, ils plongèrent dans l'eau. Une minute après, l'un d'eux sortit la tête au milieu du courant; je visai juste, et lui envoyai une balle dans la cervelle. Les convulsions d'agonie qui suivirent furent vraiment effrayantes. D'abord il s'enfonça sous le coup; mais, immmédiatement après, frappant le fond avec sa queue, il revint à la surface, et se débattant avec violence, se plaçant quelquefois sur le dos, quelquefois sur le flanc. Une fois il nous montra sa tête et ses deux pieds de devant; puis, après, sa queue et ses jambes de derrière dont il frappait l'eau avec une force étonnante.

Des nuages de sable accompagnaient tous ces mouvements, et le rapide courant l'entraînait. Bientôt l'agonie cessa, et il tomba pour ne plus se relever.

Un instant après je vis sur le bord un petit crocodile. Je tirai, et tout à coup le saurien s'élança dans

l'eau. Un peu plus loin j'en blessai un troisième et enfin un quatrième.

Nous arrivâmes à un tournant de la rivière, couvert de verdure, et rencontrâmes nez à nez une troupe de cinq ou six beaux léopards.

A la première courbure du courant nous distinguâmes, sur la rive opposée, trois monstrueux crocodiles rampant sur un chemin facile. Je fis feu sur l'un d'eux et l'atteignis à la tête et au côté. Atteint par la balle, le crocodile fit mille circuits et porta son horrible gueule vers sa blessure comme pour se lécher.

Je lançai mon cheval au galop pour rejoindre mes waggons, et je rencontrai tout à coup un lion et une lionne étendus à l'ombre d'un antique et gigantesque mimosa. Je fis une première décharge sur le lion. Au premier coup je le manquai; mais je le blessai la seconde fois. Il se leva furieux, poussa plusieurs rugissements, et s'éloigna.

Lorsque je parvins au camp, mes hommes m'apprirent qu'ils venaient d'apercevoir deux énormes hippopotames au bas de la rivière. Je me dirigeai vers l'endroit indiqué ; j'en visai un, lui envoyai trois balles dans la tête et il tomba. La nuit était trop obscure; aussi le perdîmes-nous.

Le 12, vers la pointe du jour, nous entendîmes pendant environ vingt minutes, un bruit qui provenait de la rivière. Ce bruit était semblable à celui de la mer et provenait des cris de buffles; c'e-

tait un troupeau de ces animaux qui traversait l'eau.

Je pris mon cheval et me rendis à l'endroit d'où partait le bruit pour examiner les buffles. C'était dans une lagune éloignée du courant ; les bords, pendant plusieurs acres, étaient très-ombragés de grands roseaux et d'herbes qui s'élevaient au-dessus de ma tête, lorsque j'étais en selle. Au delà des roseaux et de l'herbe se trouvaient des arbres de toutes tailles, formant un ombrage épais. C'était, au reste, l'aspect qu'offraient les bords du Limpopo, dans la partie que j'avais déjà visitée.

Je m'en retournais doucement au camp lorsque j'apperçus une antilope de la plus exquise beauté, espèce entièrement inconnue aux chasseurs et aux naturalistes. L'animal s'arrêta au milieu de mon chemin et me regarda en face. C'était un vieux bouc de l'espèce « serolomootlooque » des Bakalaharis, le bushbuck du Limpopo, et il avait une très-belle paire de cornes. En l'apercevant, je fus frappé de surprise et de joie ; mon cœur palpitait d'uu indicible plaisir.

Je descendis de cheval ; mais, avant que je pusse tirer, ce bel animal s'était élancé dans les roseaux, et je l'avais perdu de vue. Dans ce moment j'aurais donné tout ce que je possédais pour tuer cette charmante antilope. Je résolus de ne pas pousser plus loin mon expédition jusqu'à ce que je l'eusse ajoutée à ma collection, dût cette chasse me coûter un mois de peines.

Immédiatement je donnai mon cheval à garder au

cavalier qui m'accompagnait. Avec ma carabine bien chargée, je m'avançai vers le fourré; je le parcourus en long et en large : ce fut en vain; l'antilope s'était enfuie, et je ne savais plus où la trouver. Je retournai donc lentement vers le bord de l'eau, afin de me rendre au camp. Je n'étais plus qu'à cent mètres des waggons, méditant comment je pourrais m'emparer du serolomootlooque, quand pour la seconde fois l'antilope se trouva sur mon passage. Je l'avais chassée devant moi le long de la mer. Elle trottait comme un chevreuil sous l'épais ombrage, et s'arrêta enfin au milieu de taillis épineux; je tirai alors et la manquai. Elle m'offrit une autre chance de tirer, mais avant que ma carabine fût mise à l'épaule, le serolomootlooque se coucha et resta immobile sur le sable.

La balle avait percé la peau le long de côtes; elle était entrée dans le corps, avait passé le long du cou, et s'était logée dans la cervelle, où nous la trouvâmes en préparant sa tête pour la conserver. J'étais enfin sûr de ma bonne fortune. Je possédais un nouveau trophée d'une grande valeur.

Je fis immédiatement transporter l'animal au camp et je pris toutes les mesures nécessaires pour en faire une description exacte qui pût servir aux naturalistes. Je baptisai ma victime du nom d'*Antilopus Roualeynei* ou bush-bock du Limpopo.

Le lendemain matin je trouvai de fraîches empreintes d'hippopotame: c'étaient celles des deux bêtes de la nuit

précédente; je les suivis à une grande distance, sur les bords de la rivière. Enfin j'en aperçus un troupeau couché à l'ombre d'arbres de taille gigantesque. Les eaux, au moment des inondations, avaient déposé en cet endroit de larges bancs de sable dans lesquels les hippopotames avaient creusé leurs lits.

D'épais taillis et des roseaux entouraient leur retraite située près d'un ruisseau large et profond, dans le voisinage duquel ils avaient tracé des sentiers qui y conduisaient dans toutes les directions.

Ce qui m'apprit que j'étais près d'eux, ce fut le cri d'un vieux taureau qui prit l'alarme à la fuite soudaine d'une espèce de héron; ce cri ressemblait un peu à celui d'un éléphant. Il était dans l'eau, qui lui montait presque jusqu'au cou, et agitait au soleil ses courtes oreilles; chaque demi-minute il disparaissait dans le courant, puis se remontrait et poussait des mugissements terribles.

Tout en l'observant je mis pied à terre chaque fois qu'il n'était plus visible; j'avançai ainsi jusqu'à ce que je fusse arrivé derrière les grands roseaux, environ à vingt mètres de lui; de là j'aurai pu le frapper mortellement avec une seule balle, mais malheureusement je résolus de laisser en repos lui et les siens jusqu'au lendemain, quand j'aurais mes hommes qui m'aideraient à les transporter sur le rivage.

Bientôt il me vit, plongea entièrement, et nagea autour d'un promontoire ombragé qui se trouvait au mi-

lieu du courant. Là, ses camarades et lui ne cessèrent point de souffler très-fort. Je retournai au camp et j'ordonnai à mes hommes de se mettre en marche. J'allai en avant et je traversai le Limpopo; l'eau montait jusqu'à la selle de mon cheval. Je n'essayai pas de faire passer mes waggons en cet endroit. Nous nous dirigeâmes sur la rive nord-ouest, et traversâmes la rivière environ à un mille de l'endroit où j'avais vu les hippopotames.

Au coucher du soleil le vaches marines recommencèrent leur course sur l'eau, en passant en face de notre camp; elles faisait un bruit très-extraordinaire, soufflant, reniflant et mugissant. Quelquefois elles se hasardaient en jouant jusque dans les roseaux; d'autres fois elles nageaient tranquillement. Un faible clair de lune éclairait cette scene. Je descendis avec un de mes hommes, nommé Carey, et m'assis quelque temps au bord de l'eau, pour y contempler ces monstres extraordinaires. C'était vraiment un grand et surprenant spectacle; la rive opposée était couverte d'arbres gigantesques et magnifiques, ce qui ajoutait encore à la beauté de la scène.

Le 14 je partis avec trois cavaliers après nous être munis de deux carabines à double canon et d'une quantité de munitions; je me rendis à l'endroit où la veille j'avais trouvé les hippopotames, mais tous avaient eu peur et s'étaient enfuis. Leurs traces indiquaient qu'ils avaient remonté la rivière. Je suivis le long

des rives, j'examinai tous les étangs, jusqu'à ce que mon cheval fût épuisé de fatigue; mais je ne trouvai pas une seule vache marine.

Je compris qu'il faudrait m'arrêter pour dormir sur la route que je parcourais, aussi j'expédiai Ruyter au camp pour qu'il me rapportât mes couvertures, ma cafetière, du biscuit, etc., et amenât de nouveaux chevaux; puis j'examinai tous les coins de l'épais fourré qui ombrageait la rivière. Je commençais à avoir très-faim quand j'eus l'heureuse chance de tuer une jeune femelle de l'espèce « antilopus rouan » bleue; une demi heure après elle était rôtie.

Mon repas achevé je fis de nouvelles recherches pour découvrir des hippopotames, et juste au coucher du soleil j'en aperçus un vieux, qui reposait au milieu des grands roseaux qui ombrageaient un étang large et profond. En m'entendant approcher il plongea en faisant jaillir l'eau, mais immédiatement il reparut un peu plus haut, soufflant bruyamment et se tenant à vingt mètres du bord. Après avoir regardé autour de lui il plongea de nouveau et continua à remonter le courant; on pouvait suivre le sillon qu'il formait.

Je courus en avant et lui décochai une balle qui l'atteignit à la tête. Il se débattit un moment et coula au fond. Il n'y resta probablement qu'une demi-heure; mais, quelques minutes après, l'obscurité étant devenue complète, j'eus la mortification de perdre mon hippopotame, le second que j'avais tué en Afrique.

# XXIII

**Traversée du Limpopo. — Terrible rencontre avec un hippopotame. — Mort de deux serolomootlooques. — La ville de Seleka. — Son commerce. — Audace d'un lion.**

Le 17 juin, ayant trouvé un endroit favorable, je traversai le Limpopo avec mes waggons, et les conduisis en un lieu ombragé et couvert de verdure.

Le 18 un épais brouillard s'étendit sur la rivière. Nous espérions, avec raison, rencontrer des vaches marines, car à tous les détours nous remarquions des étangs profonds et tranquilles; puis, de temps en temps, des îles couvertes de sable, mouchetées de grands roseaux au-dessus et au delà desquels on apercevait des arbres gigantesques et séculaires. A

leur ombre poussait une herbe longue et abondante dont les hippopotames aiment à se nourrir.

Je trouvai bientôt de nouvelles traces, et, après avoir parcouru plusieurs milles, je découvris, au coucher du soleil, la retraite de quatre hippopotames qui s'étaient endormis sur le rivage. En m'entendant venir au milieu des roseaux ils se précipitèrent dans la rivière.

Je vis bien qu'ils ne s'étaient pas reposés longtemps, car l'écume qu'ils avaient apportée s'y trouvait encore. Bientôt je les entendis souffler un peu plus bas dans le courant. Je marchai en avant avec de grandes difficultés, à cause des arbres et des roseaux, et j'arrivai enfin à la place où ils s'étaient arrêtés. C'était vers la large partie de la rivière dont le lit était rempli de sable. L'eau leur montait jusqu'aux côtes. Il y avait trois femelles et un mâle, et quoiqu'ils fussent fort effrayés, ils ne paraissaient pas comprendre encore toute l'imminence du danger.

Je visai la vache la plus proche de moi, et avec ma première balle la blessai mortellement à la tête; elle commença à plonger en formant mille détours, puis resta immobile pendant quelques minutes. En entendant le bruit de ma carabine deux hippopotames remontèrent le courant; le quatrième s'élança dans l'eau et s'avança péniblement tant que la rivière fut peu profonde.

J'étais très-inquiet au sujet de l'animal que j'avais

blessé ; je craignais de le voir s'enfoncer dans l'eau et de le perdre de vue comme les deux que j'avais déjà tués. Pour éviter ce désappointement je tirai de la rive un second coup, qui blessa l'animal à la tête ; la balle lui traversa l'œil. A partir de ce moment il ne cessa d'agiter l'eau en formant un cercle au milieu du courant. J'avais peur des crocodiles et ne savais si l'hippopotame ne voudrait pas m'attaquer ; mon désir de m'en emparer l'emporta pourtant sur toute autre considération : j'ôtai mes vêtements de cuir, et, armé d'un couteau bien aiguisé, je m'élançai dans l'eau, qui d'abord ne me montait que jusqu'à l'aisselle vers le milieu elle était plus profonde.

Comme j'approchais de ce Béhémoth, je m'arrêtai un instant, prêt à me plonger sous l'eau, s'il se précipitait sur moi. Son regard était terrible, mais il était si étourdi qu'il ne savait ce qu'il faisait. Je courus sur lui, le saisis par sa courte queue et essayai de l'entraîner vers la terre.

La force qu'avait encore l'hippopotame au milieu de l'eau, était extraordinaire ; je ne pouvais parvenir à le guider. Il continuait à faire jaillir l'onde, à plonger, à souffler, m'emportant avec lui comme si j'étais une mouche sur sa queue. Je vis bien que je n'avais qu'une faible prise ; je sortis donc mon couteau, à l'aide duquel j'espérais m'en rendre maître ; je lui fis deux profondes incisions parallèles à travers la peau de derrière.

Je séparai cette peau de la chair, de manière à pou-

voir passer mes deux mains et j'en fis usage comme d'un manche. Puis après des efforts désespérés, quelquefois en poussant, quelquefois en tirant, comme la vache continuait toujours de son côté sa course circulaire, quoique je ne lâchâsses pas prise, je réussis enfin à amener sur le rivage ce gigantesque et puissant animal.

Mon Bushman m'apporta une forte courroie faite de peau de buffle qu'il avait prise au harnais de mon cheval; je la passai à travers l'ouverture que j'avais pratiquée dans la peau de l'hippopotame que j'attachai à un arbre : je lui envoyai une balle au milieu de la tête, et tout fut fini.

Par bonheur mes waggons arrivèrent en ce moment; nous prîmes alors une paire de mes meilleurs bœufs, des chaînes, et nous parvînmes à tirer à nous l'hippopotame et à le sécher. Nous étions tout étonnés de son énorme taille. Il paraissait avoir environ cinq pieds de large au travers du ventre. Je pus enfin admirer la beauté de cet animal, si bien conformé pour la vie amphibie à laquelle l'a destiné la nature.

Pendant la matinée du 19 nous coupâmes et salâmes les morceaux choisis de l'hippopotame qui était extrêmement gras; sa chaire ressemblait plus à celle du porc qu'à celle de la vache ou du cheval. Je pris un soin particulier du crâne.

Le lendemain je tuai un charmant serolomootlooque. Malheureusement je coupai ses cornes à la base. Sa

tête, avant cet accident, était peut-être la plus belle qu'on pût rencontrer sur les bords du Limpopo ; les cornes étaient d'une grandeur extraordinaire et parfaitement tournées.

Après avoir déposé cette antilope en sûreté, je fis encore plusieurs milles sur les rives du Limpopo. En arrivant dans un espace ouvert parallèle au courant, j'aperçus une grande quantité de pallahs, de wild-beasts bleus, de zèbres, et, à mon grand étonnement, des superbes élans ; je ne savais pas en trouver en cet endroit. Enchanté de la rencontre, je choisis le meilleur, un animal gras, et dodu et après une course de quelques milles, je l'amenai au bord de l'eau. Je visai à l'épaule, en tenant ma carabine d'une main comme un pistolet. Il tomba mort incontinent. J'allumai du feu, et en fis rôtir une partie. Je dépouillai l'autre afin d'avoir quelque chose pour me couvrir, car je n'avais ni habit ni gilet, et la nuit venait ; au coucher du soleil plusieurs décharges d'armes à feu m'apprirent la position des waggons.

Tout en m'éloignant je vis six crocodiles et un grand nombre de singes de deux espèces, puis plusieurs serpents morts ; l'un d'eux, un cobra, était semblable à celui de l'Inde. Les abeilles bourdonnent en abondance au bord du Limpopo, où d'énormes troncs d'arbres leur offrent des abris. Mes gens m'apportèrent d'excellent miel, qu'ils avaient trouvé au milieu d'une vieille fourmillère.

Les fourmilières sur le Limpopo et dans cette partie de l'Afrique sont vraiment surprenantes ; il n'est pas extraordinaire d'en voir qui ont plus de vingt pieds de haut et de cent pieds de circonférence. Elles sont faites d'argile qui, séchée au soleil, devient aussi dure que de la brique. Ces nids sont généralement terminés par une haute pointe qui se trouve au milieu ; la base est formée de petites saillies qui sont moins élevées.

Les naturels m'apprirent que nous étions en face de la tribu des Sélékas ; ils essayèrent de m'engager à les visiter, mais je résolus de suivre le Limpopo.

Le 22 nous arrivâmes près du Macoolwey, rivière limpide et fort large, un affluent du Limpopo, vers le sud-est. Là je tuai un magnifique daim.

Le lendemain, après avoir éprouvé de grandes difficultés pour trouver un lieu convenable, je traversai le Limpopo ; mais bientôt je revins sur mes pas et redescendis la rivière dans un endroit où des buffles avaient bu la veille dans la soirée. Ce fut là que je passai la nuit.

Le lendemain avec un de mes cavaliers, et suivi de Ruyter, je descendis vers les bords du Limpopo pour les explorer. Je trouvai qu'ils présentaieut un aspect tout différent depuis la jonction du fleuve avec le Macoolwey : il était beaucoup plus profond et presque aussi large que la rivière Orange. Partout, sur les rives ou sur ses îles on rencontrait d'énormes crocodiles, et j'en tuai quatre. Nous vîmes un gros serpent

de roches ou « metsapallah qui avait environ vingt pieds de long ; je lui lançai une balle à travers la tête et l'emportai au camp suspendu à mon cou.

Je pris la résolution, vers la nuit, de recueillir un essaim d'abeilles pour ma provision : j'allai près de la ruche qui se trouvait dans le creux d'un arbre très-vieux après m'être muni d'un seau d'étain ; nous allumâmes un grand feu en face du trou et nous enfumâmes les abeilles avec des herbes desséchées ; puis nous sortîmes le miel qui était excellent. A vrai dire ce ne fut pas sans lutte, et, pour ma part, j'attrapai près de cinquante piqûres sur les bras et sur les mains. Dans l'après-midi nous pliâmes bagage et traversâmes le Macoolwey, à quelques milles au-dessus de sa jonction avec le Limpopo, nous arrivâmes près de cette rivière au clair de la lune. Toute la nuit nous entendîmes près de nous des hippopotames et des lions. Le lendemain j'eus l'heureuse chance de tuer deux très-beaux serolomootlooques mâles.

Le 27, pendant que nous nous promenions à cheval sur le bord de la rivière, à une plus grande distance que la veille, je distinguai un bruit occasionné par un animal qui se précipitait dans le courant ; ce bruit fut immédiatement suivi par le soufflement de plusieurs hippopotames qui témoignaient leur joie en voyant une compagne. J'ôtai aussitôt mon pantalon de cuir et marchai dans les roseaux. Je rencontrai un crocodile de moyenne grosseur ; il était couché dans un

ruisseau profond ; lorqu'il essaya de gagner la rivière je fis feu et l'étendis mort sur la place. C'était le premier crocodile duquel je m'emparais, quoique j'en eusse tué plusieurs. La détonation de ma carabine effraya les hippopotames ; quelques-uns redescendirent la rivière, d'autres la remontèrent. De suite après le déjeuner, le chef des Sélékas vint me faire visite : il était accompagné de quelques grands personnages de sa tribu.

Le 28, avant qu'il fît jour, ce chef envoya des hommes à la recherche des hippopotames ; ils revinrent peu de temps après, coururent à moi afin de m'annoncer qu'ils en avaient trouvé quelques-uns et je les suivis aussitôt. Dans un bras de la rivière, long et profond j'en aperçus quatre, deux vaches, une génisse et un veau. Au bout de l'étang coulait un très-rapide ruisseau, qui s'avançait sur de hautes terres couvertes de masses de roches noirâtres. En arrivant sur le bord ombragé je ne vis d'abord qu'un seul vieil hippopotame et un veau. Lorsqu'ils plongèrent, je me dirigeai à grands pas vers les roseaux, et, au moment où le premier se montra, je le visai à la tête et le blessai. Il regagna la rivière, et je le perdis. Les trois autres remontèrent le courant, mais, devenus très-prudents, ils restaient sous l'eau pendant cinq minutes, puis sortaient la tête pendant quelques secondes ; je jugeai convenable de me placer derrière les roseaux afin de ne pas les effrayer.

Bientôt les deux plus petits, n'éprouvant probablement plus de crainte, laissèrent voir toute leur tête, en restant sur l'eau pendant une minute. Quand au troisième qui était beaucoup plus gros, et que je pensais être un taureau, il était toujours aussi prudent ; il plongeait pendant dix minutes, et ne se laissait apercevoir qu'une seconde ; il soufflait alors comme une baleine, en retournant vers le fond.

Je demeurai là, ma carabine à l'épaule, l'œil fixe, jusqu'à ce que je fusse trop fatigué. Je craignais de ne pouvoir l'atteindre et j'avais pris la résolution de laisser échapper un des petits quand il me présenta la moitié de sa tête ; je le visai et fis feu. La balle alla se loger au-dessous de son oreille, et le corps monstrueux de l'hippopotame revint à la surface. Quoiqu'il respirât encore, il était mortellement atteint : il continuait à nager en rond, quelquefois dessus, quelquefois sous l'eau. Je l'achevai en lui envoyant une autre balle dans le cou. Il tomba au fond et disparut dans le courant rapide qui se trouvait au coude de la rivière.

Là il resta longtemps ; je croyais l'avoir perdu, mais les indigènes m'assurèrent qu'il finirait par reparaître. Tandis que je déjeunais j'entendis des cris ; on m'avertissait que l'hippopotame était remonté à la surface et descendait en flottant le long de la rivière. Mes Hottentots se jetèrent à l'eau, nagèrent et l'amenèrent sur la rive. La chair en était excellente. Dans

l'après-midi je tuai un magnifique daim mâle dont la tête était superbe.

Le 1er juillet je me dirigeai vers la ville de Basélékas; j'y arrivai après quatre heures de marche. Pendant ma route j'avais traversé la Lepalaba. La ville de Séléka est construite sur le sommet et sur les flancs d'un rocher escarpé de quartz blanc qui s'élève à pic et offre une vue charmante, car il est entouré d'une forêt verte. Dans la soirée le chef m'apporta quatre magnifiques défenses d'éléphants, et je les achetai pour autant de fusils.

Le lendemain nous nous mîmes en route vers l'est avec Séléka et à peu près cent cinquante de ses hommes. Nous désirions fort renconter des éléphants. Séléka avait entendu dire par les Bakalaharis qu'il y en avait un troupeau dans cette direction. Comme le pays me paraissait propice pour la chasse et que je trouvais inutile que mes hommes et mes chevaux restassent inactifs près des waggons, tandis qu'ils pouvaient me gagner cinquante ou soixante livres sterling une fois ou deux par semaine, je donnai des armes à John Stofulus et à Carey.

Je connaissais leur habileté et leur courage, et, dans le cas où nous trouverions des éléphants, je leur donnai des instructions pour qu'ils en choisissent un bon, en leur disant que, s'ils ne pouvaient pas le tuer il fallait au moins qu'ils ne le perdissent pas de vue jusqu'à ce que j'eusse achevé le mien, ce que je

promis de faire le plus promptement possible. Tout aussitôt je viendrais à leur aide.

Nous n'étions pas éloigné du rocher blanc quand nous pénétrâmes dans une forêt fréquentée par des éléphants. Nous ne fûmes pas longtemps sans apercevoir les traces d'un troupeau de dix de ces énormes quadrupèdes, dont les traces furent admirablement suivies. Le vieux chef observait avec grande attention de quelle direction venait le vent; il maintenait ses hommes derrière lui à une certaine distance, leur recommandant le plus profond silence. Il ordonna à plusieurs de ses hommes de monter dans les arbres les plus élevés pour bien voir ce qui se passait dans la forêt. Nous trouvâmes enfin le gibier désiré.

Le vieux Schwartland, et mes chiens accouplés au nombre de huit, se tenaient à mes côtés. Quand j'eus bien examiné un des éléphants, je m'élançai en avant et tirai sur lui au moment où je le dépassai ; puis je m'agitai comme un diable pour le séparer de ses camarades et pour amener mes chiens à mon aide.

Comme je m'y attendais, ils accoururent près de l'éléphant. Je le tuai en demeurant en selle, chargeant et déchargeant mon fusil avec un grande prestesse ; mais, avant qu'il ne tombât il fallut que je lui décochasses près de vingt balles.

Pendant tout ce temps-là j'écoutai en vain pour distinguer le bruit des armes de John ou de Carey. Le premier ne s'était pas même cru en sûreté dans la

fôret et il s'était éloigné de Carey à la vue d'u
gnifique éléphant ; je ne l'aperçus plus de la jo

Le dernier ne fit pas beaucoup mieux ; il immédiatement son éléphant et s'enfuit.

Les naturels combattaient pourtant un des mes quadrupèdes ; je me dirigeai vers eux et sur phant, qui, bien que couvert de sang, n'était pas très-dangereusement. Je l'attaquai alors et l'a en lui tirant huit ou dix balles.

Le lendemain au matin les Bakalaharis m'ann rent avoir entendu des éléphants pendant la n nous trouvâmes l'empreinte des pas de l'un d animaux. En suivant cette piste, nous arrivâme une forêt entièrement labourée et ravagée par le phants. Nous en découvrîmes bientôt un escadr vingt à trente ; j'appelai mes chiens et me pré au milieu d'eux. Il s'ensuivit une scène étonnant éléphants, frappés d'une terreur panique, se pré rent en avant, écrasant la forêt devant eux, po des cris, et relevant leurs trompes et leurs que

Je regardai par-dessus mon épaule et je les a qui s'avançaient derrière moi, faisant un grand Je pressai donc mon cheval et arrivai non loin éléphants. En les suivant, je choisis le meille criant de toutes mes forces, je le séparai de se génères ; mes chiens vinrent à mon aide. Au b quelques minutes, l'animal avait reçu quelques sures mortelles : enfin il tomba frappé par tout e

de vingt-neuf balles. C'était un énorme mâle dont les défenses, quoique énormes, auraient pu être plus belles; en somme je n'étais pas très-content.

Dans l'après-midi du 5 je fis quelques trocs avec Séléka, pour des peaux de pallah et pour de l'ivoire, et dans la soirée je montai au sommet du rocher de quartz sur lequel est située la citadelle de Séléka. De là je découvris parfaitement la campagne environnante; des chaînes de montagnes de moyenne grandeur entourent la forêt dans toutes les directions, mais particulièrement vers l'est et vers le sud.

Le lendemain je me remis en route pour chasser les éléphants; j'étais accompagné d'une grande partie de la tribu de Séléka. Je suivis le bord de la rivière de Lepolala, que nous finîmes par traverser. Après avoir franchi quelques milles dans une région peu fréquentée par les animaux que nous cherchions, nous découvrîmes un énorme lion d'une hardiesse incroyable qui protégeait une lionne et une troupe de petits lionceaux. Je l'avais déjà dépassé d'environ soixante mètres, et me trouvais un peu au dessus de lui sur la colline avant d'avoir deviné sa présence: mais il se trahit en poussant d'affreux rugissements.

Il s'avança hardiment, la gueule ouverte, vers les iudigènes qui prirent la fuite devant lui : la lionne s'échappa alors avec ses petits. Quelques-uns de mes chiens ayant attaqué le lion, il se retourna alors sur

eux, puis suivit doucement sa compagne, en rugissant d'une manière effrayante.

Nous craignîmes que tout ce bruit n'eût donné l'alarme aux éléphants et qu'ils ne se fussent éloignés; mais, quand nous eûmes atteint le versant de la colline, à un endroit d'où l'on voyait au loin, nous pûmes apercevoir une troupe d'éléphants femelles avec leurs petits qui étaient de différentes grosseurs; puis, à environ un demi-mille vers le nord, une autre troupe des mêmes quadrupèdes. Je désirais attaquer les derniers, et pourtant je cédai aux instances des indigènes qui m'engagèrent à m'en tenir à ceux qui étaient plus près de moi. Les chiens ayant séparé de ses compagnons un bel éléphant qui portait de longues défenses d'une blancheur éblouissante, je me lançai au galop sur lui, et tirant sans mettre pied à terre, je l'abattis en lui envoyant une seule balle au défaut de l'épaule.

Le 17 nous marchâmes vers le nord-est et nous nous arrêtâmes sur le Limpopo. Je tuai ce jour-là deux magnifiques éléphants et un hippopotame et je combattis presque seul depuis onze heures et demie jusqu'au coucher du soleil. Avant d'expirer ces trois bêtes avaient reçu cinquante-sept balles. Le 17 je parcourus environ cinq milles. et le jour suivant je montai à cheval, en descendant la rivière. J'aperçus bientôt un spectacle des plus surprenants et des plus intéressants pour un chasseur.

Sur le promontoire sablonneux d'une île se trouvaient environ trente hippopotames et leur veaux, tandis que dans l'étang opposé, et un peu plus bas que les premières, étaient aussi vingt autres femelles, dont les têtes et les dos paraissaient à la surface de l'eau. A peu près cinquante mètres plus loin étaient huit ou dix immenses hippopotames; je pensai que c'étaient des mâles. A cent mètres plus bas, vers le milieu du courant, je vis un autre troupeau composé de huit à dix femelles avec leurs veaux et deux gros taureaux.

Les femelles se tenaient très-rapprochées les unes des autres. Leur posture favorite était d'appuyer leur tête sur leur camarade. Ces troupeaux étaient suivis d'une multitude de rhinocéros qui, en m'apercevant, firent tous leurs efforts pour répandre l'alarme parmi les hippopotames. J'étais décidé, si c'était possible, à choisir un beau mâle au milieu de tous ces animaux. Avant de faire feu je restai là deux heures, durant lesquelles j'examinai attentivement leurs têtes, derrière l'épais buisson qui me cachait.

Après avoir fait mon choix, je tirai sur un superbe taureau; qui fut tout de suite étourdi, plongea, et nagea en rond, en se dirigeant vers l'étang jusqu'à ce que je l'eusse achevé en tirant encore deux fois sur lui. Tous ces animaux étaient maintenant fort effrayés. Les hippopotames les plus hardis étaient devenus prudents, et ne montraient plus que le bout de leur museau, et quelquefois seulement leurs narines. Quant aux plus

jeunes ils n'étaient pas aussi timides, et se hasardaient davantage ; si j'avais voulu, j'aurais tué une grande quantité des derniers, mais ce n'était pas ce que je désirais. Il y avait encore une autre difficulté, qui était de m'emparer de mes victimes.

Je me décidai donc à tirer seulement sur les gros animaux. Quand le soleil se coucha, je n'avais abattu que cinq magnifiques hippopotames, quatre femelles et un mâle. Quatre ou cinq grièvement blessés se débattaient et perdaient leur sang dans l'eau.

Le lendemain j'allai sur le bord de la rivière avec une paire de bœufs ; je tirai de l'eau une des femelles, et la plaçai de manière à ce qu'elle séchât. Dans cette journée j'en tuai deux autres, mais elles étaient devenues très-prudentes et très-rusées. J'en aperçus au moins trente qui se chauffaient au soleil.

Le 20 je descendis à cheval le bord de la rivière jusqu'à l'étang, et je tuai deux magnifiques hippopotames. Je découvris aussi un piége tendu par les Bakalaharis pour tuer ces animaux. Il consistait en une pointe aiguë qui était empoisonnée ; elle était attachée solidement au bout d'un épais bloc de bois couvert d'épines ; ce bloc avait à peu près quatre pieds de longueur et cinq pouces de diamètre. Ce formidable engin était suspendu au milieu d'un sentier que suivaient les hippopotames, à une hauteur de trente pieds au-dessus de la terre ; il était retenu par une corde faite d'écorce d'arbres qui passait sur une branche

très-élevée, et tenait par une cheville. Une autre cheville se trouvait en face de l'autre côte du sentier, et la corde y était également attachée.

A la corde étaient fixées deux enrayures construites de telle manière que, lorsque les hippopotames venaient frapper contre la corde placée à travers le sentier, le pesant bloc était mis en liberté et tombait avec force ; ses dards empoisonnés causaient des blessures mortelles et certaines. Les os et les dents qui jonchaient la rive attestaient le succès de cette dangereuse invention. Je restai dans le voisinage de cet étang pendant plusieurs jours, durant lesquels je ne tuai pas moins de quinze superbes hippopotames. La plus grande partie étaient des taureaux.

Le 28, à la pointe jour, nous remontâmes le courant. Le 29 seulement, après des efforts incroyables, je pus parvenir à faire passer mes waggons sur l'autre rive.

Le 30 je me mis en route de grand matin. Séléka, ses hommes et les Baquainas que j'avais pris à mes gages restèrent près de moi jusqu'au moment où je passai le Limpopo, puis tous s'en retournèrent dans leurs foyers : aucun des indigènes ne voulut demeurer. Je descendis la rive nord-ouest, et bientôt nous fûmes rejoints par des Bakalaharis, dont le nombre augmenta à mesure que nous avancions. Ce jour-là j'eus l'heureuse chance de tuer cinq superbes hippopotames.

Dans toutes mes expéditions de chasse, mes che-

vaux et mes bœufs ayant été épargnés, aussi j'étais devenu insoucieux, et j'avais pris la mauvaise habitude, après le coucher du soleil, de les laisser paître autour des waggons. Je me vantais souvent de ma bonne fortune, et j'avais coutume de dire que les lions sachant que le bétail m'appartenait, s'empressaient de le respecter. Je reçus cette nuit là une cruelle leçon ; on chercha inutilement les chevaux.

Le jour suivant, deux heures après le lever du soleil, mes chevaux n'avaient pas été aperçus. J'ordonnai donc à John Strofulus et à Hendrick de prendre des brides, une provision de viande, et de suivre les traces. Je voulus connaître le chemin qu'ils suivraient, et m'armant de ma carabine je les accompagnai. Vers l'ouest je remarquai quelques vautours, puis j'entendis la voix des indigènes : je me dirigeai promptement de ce côté, et j'aperçus avec horreur les restes de mes chevaux préférés et les plus précieux, Block Jock et Schwartland ; ils avaient été horriblement déchirés et à moitié dévorés par un troupeau de lions. Le premier était un magnifique cheval de chasse qui valait 24 livres.

Le second, quoique plus âgé, n'était pas moins précieux ; c'était peut-être le meilleur cheval du sud de l'Afrique. Il ne connaissait point la peur et s'approchait à ma volonté d'un lion, d'un éléphant ou de tout autre gibier. Monté sur lui, l'année précédente, j'avais tué presque tous mes éléphants. J'en prenais tant de soin que je ne m'en servais que lorsque nous

rions trouvé des éléphants; puis immédiatement près le combat je mettais pied à terre afin de ne pas fatiguer.

Le cœur serré, je détournai les yeux de cette pénie scène. Je revins au camp très-abattu. Dans l'aprèsidi je découplai tous mes chiens, et me mis à la reierche des lions : mais je ne les trouvai pas.

Une quantité considérable d'indigènes du sudiest, les Bamalettes, me visitèrent dans l'aprèsiidi ; ils désiraient obtenir de la chair et cherchaient m'engager à faire du commerce avec eux. Ils avaient perçu trois de mes chevaux : les autres furent déouverts par mes hommes à l'endroit où la veille nous vions traversé la rivière. Au coucher du soleil je onstruisis un kraal très-solide pour mes bestiaux et es y enfermai.

Bientôt après une troupe de lions arriva sur les traces le mes chevaux; ces voleurs s'imaginaient pouvoir recommencer la tragédie de la nuit précédente, et ils e battirent avec mes chiens de la manière la plus hardie usqu'à la pointe du jour. Les bestiaux étaient très-réifs ; ils firent tous leurs efforts pour s'échapper, mais e kraal était solide et c'est ce qui les préserva.

La matin je descendis le courant, suivi par au moins leux cents naturels. A mesure que les waggons avançaient je trouvais moi-même un autre cheval ; c'était ine belle et jeune jument, qui était tombée dans un piége tendu par les Bakalaharis. Elle était suffoquée.

Le 5 j'aperçus un grand troupeau de trente hippopotames ; j'en blessai sept ou huit à la tête, et j'en tuai deux, un mâle et une femelle ; nous les retrouvâmes tous les deux le lendemain. Pendant la nuit les lions se battirent avec mes chiens jusqu'au matin, et s avancèrent hardiment jusqu'auprès du feu des naturels qui étaient couchés autour de mon camp.

Le jour suivant, je montai à cheval, et me dirigeai vers l'étang où j'avais trouvé mon dernier gibier. Quand les waggons se furent mis en marche, je vis le chef des Bakalaharis du kraal près duquel ma jument avait péri causer avec le conducteur de mon bétail en des termes qui me parurent fort intimes. La mort de mon cheval pouvait être attribuée à la malveillance ou à la négligence, car les piéges étaient restés couverts, et le bétail avait été attiré à paître au milieu d'eux.

Je jugeai convenable de faire un exemple avec cet homme : j'appelai Dove mon domestique anglais pour qu'il m'aidât. Chacun de nous prit un bras du coupable ; puis j'ordonnai à Hendrick de le flageller avec un fouet fait avec du cuir d'hippopotame ; après cela je le sermonnai, et le prévins que, si, à l'avenir, les trous n'étaient pas ouverts, je le traiterais encore plus sévèrement.

Cette punition eut un effet salutaire ; tous les piéges qui se trouvaient sur le bord de l'eau furent ouverts sur mon passage, chose que je n'avais jamais

ıarquée chez les tribus des Béchuanas. Dans l'a-
:s-midi je descendis encore le long du fleuve et je
itai quelques étangs. Je blessai trois ou quatre hip-
ɔotames et j'en tuai un, mais nous en aperçumes
moins une trentaine.

---

# XXIV

Voyage en descendant le Limpopo. — Un lion emporte un de mes hommes. — La mouche Tsetsé. — La fontaine de Pavepa. — Chasse au lion avec des chiens au clair de lune.— Une troupe de lions.

Je pris la résolution de ne plus chasser d'hippopotames pendant quelque temps et de hâter mon voyage Dans cette intention je suivis le bord du Limpopo jusqu'au coucher du soleil, et fus très-étonné en voyant le nombre d'hippopotames qui semblait augmenter tandis que je descendais le courant. Chaque étang avait son troupeau; ils n'étaient pas effrayés, et me permettaient d'approcher jusqu'à quinze mètres. Dans la matinée je reconnus l'ab-

sence d'une certaine quantité des naturels que j'avais pris à mes gages; ils craignaient de recevoir un châtiment semblable à celui que j'avais infligé au chef des Bakalaharis, et avaient pensé convenable de s'éloigner.

Le 8 nous nous mîmes en route dès la pointe du jour. Après avoir franchi quelques milles, nous arrivâmes près du Lotsane, rivière dont le lit est plein de gravier; on n'y trouve d'eau que dans quelques endroits. C'est l'état de presque toutes les rivières du pays des Bamangwatos.

Il y avait là, beaucoup d'empreintes d'éléphants; les naturels me prièrent de m'arrêter et de chasser: je fis donc une halte. Le lendemain au matin je revins sans avoir trouvé une seule trace fraîche.

Je rencontrai en ce lieu, mes amis de Bamangwato, Mollyeon et Kapain, qui avaient des hommes avec eux. J'étais bien aise de les voir, car je savais qu'ils pourraient m'être utiles dans ma chasse et me servir de compagnie.

Le 10 je montai à cheval, descendis la rivière et trouvai les hippopotames de plus en plus abondants. Les deux rives étaient aussi foulées par les pas d'éléphants, de rhinocéros, de buffles. Après avoir parcouru à peu près six milles, je découvris des traces fraîches d'un troupeau d'éléphants; après les avoir suivies quelque temps les naturels les perdirent de vue. A une courte distance devant nous s'élevait une colline

rocailleuse du sommet de laquelle je découvris un immense troupeau d'éléphants qui se désaltéraient, dans un large espace ouvert, à l'eau d'une rivière qui a son confluent dans le Limpopo. Les naturels l'appellent le Suking.

Nous fîmes un détour et arrivâmes près de ce beau troupeau, le plus grand que j'eusse jamais vu ; j'avais plus de cent éléphants devant moi. C'étaient principalement des femelles et leurs petits ; cependant je découvris un mâle magnifique, porteur de très-belles défenses. Nous n'étions plus qu'à vingt mètres des énormes quadrupèdes, et, quoique aucun arbre ne nous séparât d'eux, ils ne faisaient pas attention à nous.

A la fin je visai l'éléphant à l'épaule ; puis, comme il fuyait en mugissant, je m'élançai sur sa trace. Il trébucha, tomba sur le granit glissant du rocher, puis marcha d'un pas que je pouvais à peine suivre sur ce terrain dangereux. Par bonheur mes chiens vinrent à mon aide, et je le tuai au bout de quelques minutes, après avoir tiré huit ou dix coups de fusil sur lui.

Le lendemain j'abattis un autre éléphant mâle et un rhinocéros blanc. Le 12, dans l'après-midi, je tombai à l'improviste près d'un éléphant d'une grosseur extraordinaire qui alla se réfugier dans un long fourré impraticable, où il était impossible de pénétrer à cheval. Je fus obligé de le chasser à pied, et il reçut trente

balles avant d'expirer. Ce combat fut acharné et dangereux ; il dura près de deux heures.

Le 15, j'étais très-malade; cependant vers l'après-midi je descendis le long du courant ; je tirai sur deux hippopotames. Dans la soirée j'étais plus mal encore : aussi je me saignai moi-même. Toute la nuit je souffris d'une forte fièvre.

Le 18, après avoir pris congé à Bamangwato de Mollyeon et de Kapain, qui ne voulurent pas m'accompagner plus loin, nous partîmes et nous descendîmes le Limpopo.

Le 22, de bonne heure dans la matinée, je parcourus à cheval quelques milles en descendant le courant. Un indigène me suivait dans un sentier très-rocailleux, battu par les éléphants. Tout à coup je me trouvai à dix mètres d'un vieux buffle, qui s'élança sur moi : sans la vitesse de mon cheval je n'eusse pas échappé. Dans son acharnement il perdit pied, tomba avec une grande violence, se releva, puis se retira en boitant.

La fièvre ne me quittait pas. Les indigènes avaient déserté ; je me déterminai à retourner au logis. Le 21 j'ordonnai à mes hommes de tout préparer pour notre départ et de retourner sur leurs pas. Une troupe de lions qui faisait currée à peu de distance de notre camp nous souhaita un bon voyage. Leurs rugissements me parurent un mauvais présage, peut-être à cause de l'état de mes nerfs. Il me semblait

les entendre me dire : « Oui, vous faites bien de vous en aller ; vous êtes venu à une assez grande distance. »

J'avoue que j'aurais été inquiet sous plusieurs rapports de continuer ma route. En premier lieu, les naturels m'avaient parlé des Masolékatses, qui résidaient près de l'endroit où nous étions ; on m'avait dit qu'ils m'assassineraient probablement pour s'emparer de ce que je possédais. On m'avait aussi effrayé au sujet des bestiaux, en m'entretenant de la mouche appelée « tsetsé » ; puis j'avais aussi certaines raisons de croire que le pays, si nous avancions, serait très-malsain pour les hommes.

Mes compagnons reçurent avec plaisir l'ordre de retourner en arrière ; nous marchâmes jusqu'au coucher du soleil et nous campâmes près du Mokojay, à l'endroit où les Bamangwatos nous avaient quittés.

Le 27 nous arrivâmes à un petit village des Bakalaharis. On m'apprit que les éléphants étaient nombreux sur l'autre rive. En conséquence je plaçai mes waggons sur le bord, à trente mètres de la rivière, et à environ cent mètres du village. Lorsque nous fûmes arrêtés, nous construisîmes un kraal avec des arbres entremêlés d'épines, précaution que j'avais grand soin de prendre depuis que le 1er du mois, les lions m'avaient emporté mes chevaux.

Je mettais là mes bestiaux en sûreté, j'y enfermais

mes deux waggons, et mes chevaux étaient attachés en-tre les roues de derrière des lourds véhicules. Moi qui, pendant longtemps, n'avais eu aucune peur des lions, je devais encore recevoir une terrible leçon, et cette nuit même il se passa dans mon camp une horrible tragédie, capable de glacer le sang dans les veines.

Je travaillai jusqu'à la chute du jour avec Hendrick, le conducteur de mon premier waggon. Je coupai des arbres, les apportai au kraal, et quand tout fut préparé pour le bétail, je m'occupai à me faire de la tisane d'orge; puis je fis du feu entre les waggons et la rivière, près du bord de l'eau, sous un ombrage épais, ne construisant aucune espèce de kraal autour de la place où nous devions nous reposer.

Les Hottentots, suivant leur coutume, se contentaient d'un abri sous des arbres touffus et ils allumèrent leur feu à environ cinquante mètres du mien. La soirée se passa gaiement.

Dès que l'obscurité fut venue nous entendîmes des éléphants briser les arbres de la forêt voisine. Une fois ou deux j'allai dans les ténèbres, à quelque distance du brasier, pour les écouter. Je me doutais peu du péril imminent auquel je m'exposais; je ne pensais pas qu'un lion était là, guettant l'occasion de s'élancer au milieu de nous.

Trois heures après le coucher du soleil j'appelai mes hommes pour qu'ils vinssent prendre leur café

près souper, trois d'entre eux, John Stofulus, Hendrick et Ruyter, retournèrent avant leurs camarades près du feu et se couchèrent. Les deux premiers étaient étendus dans une couverture d'un côté du brasier, le dernier de l'autre côté. En ce moment je prenais un peu d'orge tout en me chauffant; mon feu n'était pas très-ardent. Vu la proximité du village le bois était rare. La nuit était froide, sombre; le vent soufflait.

Tout à coup le rugissement d'un lion en colère parvint à mon oreille; il n'était qu'à quelque distance. Ce rugissement fut suivi des cris des Hottentots, puis le rugissement meurtrier d'attaque se répéta. Nous distinguâmes les cris de John et de Ruyter. Pendant quelques instants nous pensâmes que le lion chassait un des chiens autour du kraal, mais quelques minutes après Stofulus s'élança au milieu de nous, sans pouvoir prononcer une parole, tant était grande sa terreur; ses yeux sortaient de leur orbite. Enfin il s'écria :

« Le lion! le lion! Il a emporté Hendrick; il l'a enlevé près du feu à côté de moi. J'ai frappé à la tête le terrible animal avec des brandons allumés, mais il n'a pas voulu lâcher sa proie. Hendrick est mort! Oh! mon Dieu! Hendrick est mort! Prenons du feu, allons à sa recherche! »

En entendant ce récit tous mes hommes se précipitèrent de côté et d'autre, poussant des cris comme s'ils étaient fous.

Je devins furieux en les voyant agir ainsi, et je leur

dis que, s'ils ne se tenaient pas tranquilles, le lion emporterait probablement un autre de nous, car il était vraisemblable qu'il y avait une troupe de ces animaux féroces aux environs. J'ordonnai alors qu'on lâchât les chiens, et que le feu fût attisé autant que possible. J'appelai ensuite très-fort Hendrick, mais l'infortuné ne répondit pas.

Je chassai les chiens devant moi; puis je fis tout apporter dans le kraal où étaient les bestiaux, et j'en fermai l'entrée aussi bien que je pus : aller au secours du mourant était une tentative inutile.

Pendant toute la nuit mes gens terrifiés s'assirent autour du feu, avec des fusils à la main, se figurant à chaque instant que le lion allait de nouveau s'élancer sur nous Quand les chiens furent en liberté, au lieu d'avancer sur le lion assassin, ils en attaquèrent courageusement un autre, et combattirent en désespérés pendant quelque temps. Ils le suivirent ensuite, allèrent à lui, nous indiquèrent sa position, et aboyèrent jusqu'au jour.

Le lion, de temps à autre, s'élançait contre eux et les reconduisait vers le kraal. L'horrible monstre avait emporté Hendrick dans un petit creux derrière l'épais buisson près duquel le feu était allumé, et séparé seulement de quarante mètres de nous, il l'avait dévoré sans s'inquiéter de notre voisinage.

J'appris que le malheureux s'était levé pour aller enfermer un bœuf; le lion, qui le guettait, le laissa se

:coucher, puis se précipita sur lui et sur Ruyter, ut en rugissant : il l'avait saisi dans ses griffes, le ordant à la poitrine et à l'épaule et en cherchant son ou : lorsqu'il l'eut trouvé, il l'entraîna en arrière, rès d'un buisson, sous l'ombrage.

Quand le monstre se fut étendu sur sa victime, Henrick nous cria d'une voix faible : « Au secours ! au se-ours ! Mon Dieu ! mes amis, à mon aide ! » Puis out redevint silencieux ; seulement ses camarades en-endirent les os de son cou qui craquèrent entre les ents du lion. John Stofulus était couché, le dos au eu, du côté opposé. Dès qu'il eut perçu le rugissement u lion, il saisit un brandon enflammé et frappa le errible animal à la tête ; mais celui-ci n'y fit aucune ttention.

Le Bushman lui échappa, par bonheur, car le lion ui avait fait déjà deux blessures avec ses griffes.

Lorsque le jour parut, nous entendîmes le lion qui raînait quelque chose dans le fourré sur le bord de 'eau ; nous fîmes sortir les bestiaux du kraal et nous vançâmes pour visiter l'endroit où s'était passé l'hor-ible drame.

Dans le ravin où le monstre avait dévoré sa proie, ous trouvâmes une jambe d'Hendrick, coupée au-des-us du génou ; le soulier était encore au pied, l'herbe et les buissons étaient couverts de sang, et des frag-nents d'habits se voyaient çà et là. Pauvre Hendrick ! e connaissais bien cet habit ; j'en avais souvent vu des

morceaux dans les broussailles, quand les éléphants l
poursuivaient ! Hendrick était mon meilleur serviteur

C'était un homme d'un caractère gai, un coche sans égal, courageux à la chasse, très-actif, bon obligeant. Nous déplorâmes tous vivement sa perte. Mon cœur était oppressé; je ne pouvais rester près des waggons; je résolus d'aller à la recherche des éléphants pour chasser mes idées noires. Je les avais entendus dans la matinée briser les arbres sur la rive opposée. Après avoir ordonné à mes gens de consacrer la journée à fortifier le kraal, je partis avec Piet et Ruyter qui devaient me suivre. Après avoir traversé la rivière, nous aperçûmes les traces encore fraîches d'une troupe d'éléphants mâles; malheureusement ils se joignirent à une troupe de femelles, et quand nous approchâmes, les chiens attaquèrent ces der nières; les autres s'éloignèrent avant que nous eussions pu les apercevoir. Les chiens s'attachèrent à un très-bel éléphant; je l'abattis en tirant deux fois du haut de ma selle.

Comme je désirais retourner près de mes hommes avant la nuit, je ne suivis pas plus loin les énormes quadrupèdes. Mes gens furent enchantés de me revoir; la peur s'était emparée d'eux : ils craignaient qu'enhardi par son succès le lion ne vînt les attaquer la nuit suivante : mais le sort en avait décidé autrement.

Il y avait encore deux heures avant la fin du jour. Me sentant ragaillardi, après m'être un peu reposé, je me

voulus pas rester inactif; j'ordonnai qu'on sellât les chevaux et qu'on allât à la recherche du monstre qui avait dévoré Hendrick.

John et Carey, bien armés, m'accompagnaient. Une partie des naturels suivaient avec les chiens. Le lion avait traîné les restes d'Hendrick le long d'un sentier qui conduit au bord de l'eau; nous trouvâmes des fragments d'habit, et enfin l'habit déchiré. A environ six cents mètres de notre camp le lit desséché d'un ruisseau joint le Limpopo; dans cet endroit il y a beaucoup d ombrage, de taillis, des roseaux et des arbres morts que la rivière y a déposés pendant quelque grande inondation.

Le lion avait quitté ce sentier et était entré dans ce lieu abrité; j'étais convaincu que nous n'étions pas loin de lui. Je commandai aux naturels de lâcher les chiens; ceux-ci avancèrent avec précaution en suivant les traces; une minute après ils s'élancèrent en aboyant avec furie; leurs poils se hérissaient sur leur dos; un craquement des roseaux secs suivit immédiatement cette attaque. C'était le lion qui se sauvait.

Plusieurs chiens, très-effrayés, revenaient continuellement en arrière, mais moi je les poussais en avant et les renvoyais sur le lion. Le vieil Argyll et Blès se mirent à la tête de leurs camarades, et alors commença une chasse des plus animées, dont la conclusion fut la seule vengeance que je pouvais désirer. Le lion suivit la rivière pendant quelque temps.

Il se détourna pour traverser des buissons épineux les plus couverts qu'il pût rencontrer mais ils étaient cependant assez ouverts. En deux minutes les chiens le rejoignirent; il se retourna alors aux abois, et comme j'approchais, sa tête se dirigea de mon côté : il tenait la gueule ouverte et rugissait fièrement, tandis que sa queue s'agitait de côté et d'autre.

En apercevant l'animal féroce mon sang bouillonnait de rage, mes dents claquaient; je lançai mon cheval en avant. Quand je fus à trente mètres de lui, je m'écriai : « Tu vas mourir, mon vieux lion ! » et plaçant ma carabine sur mon épaule, j'attendis qu'il se retournât. Une seconde après il se plaça dans une position convenable et je lui envoyai une balle à travers l'épaule. Il tomba sous le coup, puis se releva; je l'achevai en lui lançant une autre balle dans la poitrine. Les naturels avancèrent alors joyeux et émerveillés. J'ordonnai à John de lui couper la tête et les pattes de devant et de les porter aux waggons. Je montai à cheval, galopant vers le camp dont j'avais été absent pendant un quart d'heure. Quand les femmes des Bakalaharis surent que le lion qui avait dévoré un homme, était mort, elles dansèrent de plaisir en m'appelant leur père.

Le 6 septembre nous n'avions plus de viande; je me rendis près de la rivière pour tuer un hippopotame. Bientôt j'en entendis derrière moi un troupeau qui mugissait en s'ébattant dans l'eau : j'avais passé près d'eux sans y faire attention.

Je ne fus pas heureux, car j'en blessai six ou sept et n'en tuai pas un seul. A midi je me rendis près d'un étang que les hippopotames fréquentaient souvent; il était à un mille plus bas que mes waggons. J'en trouvai là un troupeau d'au moins une trentaine couchés sur les rochers au milieu de la rivière; je tirai sur le plus beau mâle et sur deux magnifiques femelles et les tuai. Je fus occupé à les préparer une partie de la journée du lendemain, et nous les pendîmes sur des rênes de bœuf attachées entre les arbres. Dans la soirée, beaucoup de Bechuanas de Séléka vinrent au camp.

Le 8, en revenant près de mes hommes, j'appris que Lion, mon meilleur chien, avait été dévoré par un crocodile qui fréquentait l'endroit où nous allions chercher de l'eau. Ce même jour un de mes chevaux était mort de maladie. Le chasseur africain doit s'attendre à ces accidents, qui arrivent continuellement.

Je montai à cheval de bonne heure, et, avec les hommes de Séléka, nous allâmes à la recherche des éléphants. Nous traversâmes le Limpopo et suivîmes la direction de l'est, à travers la forêt. Là j'eus le malheur de rencontrer dans les montagnes la fameuse mouche « tsetsé, » dont la morsure cause une mort certaine aux bœufs et aux chevaux. C'est le fléau du chasseur; elle ressemble au taon d'Écosse, quoique un peu plus petite. Les tsetsés sont très-vives et très-actives; elles fondent sur les chevaux par essaims

comme les abeilles, elles volent par centaines, et sucent leur sang. L'animal ainsi mordu dépérit et meurt dans une période qui varie d'une semaine à trois mois.

Le 10 le chef des Boolway, petit homme, quoique très-fort, et d'une physionomie agréable, arriva avec une suite nombreuse.

Après avoir chassé trois ou quatre jours sans succès, je résolus, le 14, par un magnifique clair de lune, de tenter ma bonne chance avec les éléphants près des fontaines. J'emmenai avec moi Carey qui portait sa grosse carabine et je ne pris qu'une arme à cylindre.

Nous traversâmes le Limpopo : je m'aventurai seul en avant pour explorer et me trouvai tout à coup près de deux magnifiques éléphants mâles. Je n'avais ni chiens ni fusils. Je me décidai pourtant à ne pas en perdre un de vue, quoique je fusse monté sur un cheval harassé de fatigue.

Il serait trop long de décrire tous les tours et détours que je fis pour suivre l'animal dans les charges qu'il faisait. Certes je remplis mon devoir et je m'attachai à lui comme un chien à un cerf. J'entrepris ce jour-là ce qu'aucun de mes hommes n'eût osé faire à ma place. A la fin je me sentis tellement épuisé, et je vis mon cheval tellement fatigué, que je compris que ce jeu ne pouvait pas durer plus longtemps.

Cependant on venait à mon aide. Carey et Mat-

chuisho, avec un grand nombre de naturels, suivaient soigneusement l'empreinte des pas de ma monture. Le son de ma voix enrouée parvint aux oreilles de Carey et tout de suite il recommanda à ses compagnons d'observer le plus profond silence. Il écouta très-attentivement. Mon second hallali fut entendu ; Cooley et Affriar, deux bons chiens, quittèrent immédiatement la meute pour accourir près de moi.

Ma joie fut extrême quand j'aperçus Cooley. Deux minutes après Carey me présentait son arme et du haut de ma selle je tirai sur l'éléphant. Je lui envoyai jusqu'à sept balles dans le cœur ; en recevant la dernière il fit une courte charge, demeura tremblant pendant quelques secondes, puis tomba en avant sur la poitrine et expira. Les défenses de cet animal répondaient à l'idée que je m'étais faite de leur valeur; l'une, comme d'habitude, était plus belle que l'autre ; et je n'avais jamais vu les pareilles qu'une seule fois. Je me couchai pour me reposer, et cette nuit-là je fus le plus heureux des mortels.

Le lendemain un de mes chevaux mourut ; il avait été mordu par les tsetsés, dans la chaîne de montagnes qui conduit au sud de la fontaine. La tête et le corps du pauvre animal enflèrent d'une manière horrible avant qu'il ne mourût ; ses yeux étaient tellement gonflés qu'il n'y voyait plus et il hennissait pour appeler ses camarades qui étaient près de lui.

Le 17 septembre je me décidai à quitter Séboono

et à avancer avec quelques Bakalaharis pour me rendre près d'une source qui, quoique petite, était très-renommée. Elle était située à environ six milles vers le sud-est; les naturels l'appellent la fontaine de « Paapa ». Je trouvai de nombreux sentiers couverts qui y conduisaient, et en avançant je remarquai des traces fraîches d'éléphants et de rhinocéros. Je continuai ma route afin de choisir le meilleur endroit pour creuser un trou afin de nous mettre à l'affût pendant la nuit. Il eut été impossible d'empêcher quelques animaux de nous découvrir, car les sentiers aboutissaient tous en cet endroit.

Le vent soufflait de l'est; je me plaçai donc au sud-ouest de la fontaine, qui n'a pas plus de vingt mètres de longueur et de dix de largeur. Le côté ouest est bordé de rochers qui s'élèvent à environ cinq pieds de hauteur; le sommet de ces rochers est de niveau avec la vallée voisine. Là tous les éléphants viennent boire, comme s'ils craignaient de marcher sur les bords boueux qui se trouvent sur les autres côtés de la fontaine.

Notre affut était à six ou huit mètres des rochers; il était construit dans un cercle de buissons si rapprochés les uns des autres qu'ils formaient presque une haie d'environ trois pieds de haut; sur le faîte étaient placées de lourdes branches mortes auxquelles nous suspendîmes nos carabines. Le tout était retenu par de petites bandes d'écorce couvertes d'épines.

La journée était favorable pour amener le gibier près de nous, le soleil était brûlant, et toute l'après-midi il souffla un vent sec et chaud. Je dis à Carey que nous étions sûrs de faire une bonne chasse pendant la nuit. J'avais raison, car, sans aucun doute, nous eûmes la plus belle et la plus étonnante chance dont un homme puisse jamais se réjouir.

Comme nous nous dirigions vers notre cachette, nous vîmes une magnifique girafe mâle, deux jackals, des poules de Guinée, des perdrix, deux ou trois sortes de pigeons, des tourterelles, et une quantité innombrable de petits oiseaux. Ils venaient boire de tous côtés. Quelques minutes après le soleil se coucha, la lune se montra ; elle était dans son plein : le ciel était clair, on n'apercevait pas un nuage à l'horizon.

Quelques instants après notre installation, nous entendîmes les pas d'un animal qui venait du côté de l'est ; c'était probablement un rhinocéros noir. Il approcha de notre affut jusqu'à près de dix mètres, et nous observa avec ses yeux fins : il avança enfin doucement pour mieux nous voir. Je m'élançai et agitai un long bâton tout en criant, ce qui sembla seulement amuser le « borelé » car il s'arrêta à quatre mètres de nous, en nous menaçant de ses cornes. Il resta ensuite à la même place jusqu'à ce que je lui eusse jeté un morceau de bois. Les rhinocéros sont difficiles à mettre en fuite : la meilleure manière c'est de leur lancer une pierre. Les chasseurs emploient ce moyen

quand ils ne veulent pas décharger leurs armes.

Dès que le rhinocéros se fut éloigné quatre éléphants mâles s'avancèrent du côté du sud; ils marchaient doucement jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'à vingt mètres de nous. Le premier fut plus hardi, car il vint à portée de nos lourdes carabines. Il leva sa trompe et nous tirâmes sur lui, en l'atteignant près du cœur. Ma grosse carabine éclata dans les mains de Carey; elle faillit nous tuer tous les deux; l'éléphant parvint à s'échapper, et se retira en toute hâte vers la forêt.

Nous nous recouchâmes dans notre trou et n'attendîmes pas longtemps avant d'apercevoir trois magnifiques éléphants mâles qui étaient exactement à la même place où nous avions vu le premier; ils suivaient le même chemin. Nous fîmes feu ensemble et envoyâmes nos balles au cœur de celui qui nous semblait être le conducteur. Il courut à deux cents mètres, poussa un cri d'agonie et tomba. Un de ses camarades, grand et vieux, avança doucement, avec prudence, et nous pûmes l'observer s'approcher de la fontaine. Il paraissait se méfier même de la terre qui le portait car, avec sa trompe il sentait et examinait le terrain avant de s'aventurer. Il restait quelquefois cinq minutes au même endroit sans oser bouger.

Enfin, après être allé aux trois côtés de la fontaine et étant apparemment satisfait de l'état dans lequel il trouvait toute chose, il s'avança hardiment sur le rocher situé à l'ouest, vint à six ou sept mètres du ca-

non de nos carabines, se retourna, baissa sa trompe, prit une grande quantité d'eau qu'il jeta sur son dos et sur ses épaules pour se rafraîchir ; puis il commença à boire ; il aspirait de l'eau avec sa trompe, et se la versait dans la bouche.

Je me déterminai à lui casser la jambe si c'était possible ; je visai sur ce membre environ au niveau de la partie la plus basse de son corps et je fis feu. Carey tira dans la région du cœur. Je réussis ; et au moment où l'animal se retourna sa jambe se rompit en craquant avec bruit. Il était hors d'état de s'échapper. Il resta ainsi immobile près de la fontaine et ne fit qu'un vain effort pour se mouvoir.

Lorsque je tirai sur un des autres éléphants, une étincelle tomba sur un amas de vieux fumier desséché qui se trouvait près de notre kraal et attisée par le vent, elle forma aussitôt un brasier ardent dont les étincelles volaient dans l'air. Bientôt deux éléphants s'avancèrent par le sentier que les autres avaient suivi ; le premier était un jeune mâle qui n'avait pas encore atteint toute sa grosseur, le second un vieux étalon qui portait d'énormes défenses. Ils prirent le même chemin que les précédents, mais semblaient disposés à passer plus loin de nous ; cependant le jeune, en voyant le feu, s'avança jusque là et se mit à le sentir avec sa trompe, se jetant autour, et semblant enchanté de ce spectacle, dont il ne savait que penser.

Son camarade approchait aussi ; il se plaça d'une

manière qui me parut avantageuse; nous le prîmes par l'épaule et déchargeâmes ensemble nos armes. Il décrivit plusieurs circuits, les oreilles basses : évidemment il était mortellement blessé. Après cela nous tirâmes encore sur six autres énormes éléphants mâles qui se heurtèrent avec violence en fuyant. Un d'eux, lorsqu'il reçut la décharge, laissa échapper de sa trompe une grande quantité d'eau, puis il releva cet apendice en l'air, poussa un cri et disparut.

Quand le soleil se leva j'allai chez les Bakalaharis pour examiner les traces des éléphants que j'avais blessés. Quand je m'aperçus que la chasse de la nuit était finie je fus très-ennuyé. Neuf fois encore de magnifiques éléphants mâles vinrent boire; nous tirâmes huit fois à une distance de six à dix mètres; deux tombèrent morts près de la fontaine, un autre eut la jambe cassée et ne put se sauver; le seul que je pensais avoir pu s'échapper était le mâle qui avait les larges défenses.

Mes conjectures étaient fausses; dans l'après-midi nous trouvâmes ce superbe éléphant étendu sans vie près de notre kraal; nos coups avaient porté très-loin, nous l'avions blessé aux rognons. Nous ne retrouvâmes pas les quatre autres éléphants sur lesquels nous avions tiré. Celui qui avait la jambe cassée avait encore pu faire un mille en quittant la fontaine. Quand nous arrivâmes près de lui il fit d'abord de vains efforts pour se sauver, et pour nous atta-

quer : mais voyant que tout était inutile, il resta acculé contre un arbre, où l'un de mes hommes commença à l'assaillir.

Rien n'était plus curieux que d'observer ses mouvements quand mes hommes placés à vingt mètres de distance lui lancèrent des bâtons : il ramassait tout ce qu'on lui jetait et le renvoyait. Cependant, lorsqu'on en vint à lui jeter du fumier desséché d'éléphant, il se contenta de le sentir avec sa trompe. A la fin je lui tirai quatre coups derrière l'épaule; son corps gigantesque trembla, il tomba et expira à l'instant.

Depuis longtemps je pensais qu'au clair de lune, aussi bien que dans la journée, on pouvait chasser les éléphants à cheval et avec des chiens; mais je craignais qu'on ne risquât d'avoir les yeux arrachés par les wait-a-bit, et puis les éléphants pouvaient se montrer plus actifs ou plus vicieux.

Cependant la nuit suivante j'en fis l'essai et je menai mes chiens dans la forêt sur les traces d'un éléphant qui, après avoir bu à la fontaine, y était entré. Ils se précipitèrent en avant ; quelques minutes après nous les entendîmes aboyer, puis le bruit que faisait l'éléphant arriva jusqu'à nous ; les chiens le suivaient en se dirigeant vers les montagnes du sud-ouest.

Quand l'énorme quadrupède trouva qu'il ne marchait pas assez vite pour se débarrasser des chiens qui le poursuivaient, il commença à tourner, et chercha à s'esquiver dans le fourré. Par moment, il chargeait

les chiens. Je le suivis d'aussi près que je pus, criant de toutes mes forces pour exciter mes levriers, et ceux-ci, au son de la voix de leur maître, s'acharnèrent davantage sur l'animal et le combattirent mieux qu'ils ne l'eussent fait dans le jour. Du haut de mon cheval je tirai mes deux premiers coups; puis allai près de l'éléphant, et, courant à pied, je lui envoyai, d'une distance de quinze à vingt mètres, deux balles qui le blessèrent mortellement: j'étais couvert par la poussière rouge qu'il prenait avec sa trompe et qu'il faisait voler autour de lui. Enfin il tomba violemment, leva sa tête et ses défenses à une hauteur prodigieuse, se mit sur le côté et expira.

Le lendemain au matin, mes munitions étant épuisées ou près de l'être, j'envoyai Carey au camp afin d'en rapporter de nouvelles. Je vis mon chien Franchinez qui revenait suivi par deux chacals. J'étais sûr qu'en avançant je trouverais du gibier mort. Quand j'eus marche à quelque distance, les chiens accoururent; un moment après j'entendis le bruit d'un grand nombre de pas qui se dirigeaient vers l'endroit où je me trouvais. C'était une troupe de lionceaux accompagnés d'une lionne et ils passèrent près de moi, en précédant les chiens. Ils avaient dévoré un rhinocéros blanc que j'avais tué deux nuits auparavant. A côté des restes de la victime se trouvait un jeune rhinocéros très-gras.

Le pauvre animal s'imaginait sans doute que sa mère dormait, et ne s'inquiétait pas des lions et des

autres animaux féroces restés près du cadavre pendant un jour et deux nuits. Les jeunes rhinocéros demeurent ainsi près de leurs mères longtemps après qu'elles sont mortes.

En réfléchissant à la bonne fortune extraordinaire que j'avais eue la semaine précédente, je ne pouvais m'empêcher de regretter de n'avoir pas pensé plus tôt à poursuivre avec mes chiens les éléphants à cheval pendant la nuit. Si j'avais commencé seulement une semaine plus tôt je me serais emparé de huit ou dix beaux mâles que je savais avoir blessés mortellement.

L'ivoire de ces éléphants m'aurait rapporté plus de deux mille livres. Il m'était pénible de penser que plusieurs, si ce n'était tous, iraient crever et pourrir dans la forêt voisine. La seule chance qui me restât pour les retrouver était de guetter les vautours ; mais ces oiseaux, savent très-bien qu'ils ne peuvent percer la peau du plus fort de tous les quadrupèdes, et ils préfèrent rester près des Béchuanas, qui, chaque jour, tuent beaucoup de gibier.

Tout en me désolant de la perte des éléphants blessés, je reconnus que, pendant la dernière semaine, j'avais été plusieurs fois favorisé par le sort. J'avais un grand nombre de dépouilles à ajouter à ma précieuse collection africaine. J'y attachais une si grande importance que quelquefois je négligeais mes intérêts pour cela. Ainsi, quand je tuais un éléphant ordinaire, j'avais l'habitude de me dire : « Ah ! c'est un beau mâle ; ses

défenses valent au moins cinquante guinées chacune (4 schellings 6 deniers la livre). C'est une bonne journée; ce gain m'aidera à payer les deux chevaux qui sont morts il y a peu de jours, ou les quatre qui ont été mordus par les tsetsés et que je perdrai dans une semaine ou deux. » Mais, si j'avais tué un éléphant pourvu de défenses d'une taille ou d'une beauté extraordinaire, je conservais ces objets pour ajouter à mes trophées de chasse et les estimais bien davantage.

C'est ce qui fait que je me trouvais fort heureux, car j'avais en ma possession les plus belles défenses qu'on pût trouver dans tous ces troupeaux de vieux éléphants qui peut être avaient erré pendant un siècle dans ces forêts immenses.

Les chasses de nuit étant finies le 22, je revins sur mes pas pour me rendre à l'endroit où se trouvaient les éléphants morts, afin d'aider Carey à surveiller ceux qui détachaient l'ivoire et pour les escorter jusqu'aux waggons lorsqu'on y transporterait la chair et la graisse.

De bonne heure dans l'après-midi nous étions tous prêts à partir. Les chefs des Béchuanas, qui avaient préparé les éléphants et les rhinocéros avec l'aide de cinquante hommes, placèrent sur leurs épaules tout ce que nous avions à emporter et nous nous dirigeâmes vers le camp. Carey marchait en tête; monté sur mon cheval, j'étais au milieu, et mes cavaliers formaient l'arrière-garde.

Cette longue ligne de sauvages n'ayant aucun vêtement, qui traversaient les labyrintes de la forêt, portant au logis le produit d'une chasse de plusieurs jours, formait vraiment un coup d'œil intéressant et peu commun. Tous les hommes étaient chargés de quelque chose qui m'appartenait; quelques-uns menaient les chiens, d'autres portaient les fusils et les munitions qui nous étaient restées, plusieurs transportaient des ustensiles de cuisine, des haches, des faux, des seaux, des provisions, des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphant et une grande quantité de chair et de graisse.

Nous atteignîmes le Limpopo au coucher du soleil et nous le traversâmes immédiatement: tout arriva en bon état. Les jours suivants je fis quelques autres excursions pour me mettre à la recherche des éléphants : et je réussis; mais ces chasses sont trop semblables aux précédentes que j'ai déjà décrites pour que je les raconte. Je ne veux pas courir le risque de fatiguer mes lecteurs.

Le 30 il m'arriva un de ces petits accidents auxquels le chasseur doit s'attendre dans ces régions. En m'éveillant le matin j'entendis un cri qui m'annonçait que Prince, un excellent chien, avait été dévoré par un crocodile. Les sauriens guettaient si bien la moindre proie que je n'eus pas de doute de les voir saisir un des noirs, si nous nous aventurions trop imprudemment.

Le 5 octobre, comme la saison des pluies était finie,

je commençais à ne plus penser à chasser le long du Limpopo; un jour ou l'autre quelque grand fleuve pouvait m'empêcher de regagner le camp et m'obliger à rester inactif pendant plusieurs mois. Je désirais aussi, si toutefois cela était possible, préserver un ou deux de mes chevaux de l'attaque des mouches; le nombre de ceux qui me restaient était maintenant réduit à cinq. Je me décidai donc à retourner au camp.

Sur ma route je trouve les restes d'un énorme éléphant mâle que j'avais tué dans la nuit du 16 du mois précédent; j'avais suivi ses traces à un demi-mille de cette place; ses défenses n'avaient pas été coupées, mais arrachées et probablement volées; le crâne était parfait, il avait été parfaitement nettoye par les hyènes, les vautours et les insectes.

Je soupçonnai qu'une tribu de Bakalaharis, qui habitait non loin de là, sur le Limpopo, savait où étaient les défenses; d'ailleurs il n'y avait pas d'autres naturels dans ce district; je résolus donc de me rendre dans le village le lendemain au matin de très-bonne heure et de menacer de tuer le chef si les dents ne reparaissaient pas promptement.

Le 6, avant qu'il fît jour, j'ordonnai qu'on sellât quatre chevaux, et, après avoir déjeuné, je traversai le Limpopo en compagnie de Carey, de John et de Piet; nous portions tous des fusils à double canon. Pour nous rendre au village des Bakalaharis

nous descendîmes le courant pendant environ une heure.

Lorsque je découvris les premières huttes, je m'élançai au galop à travers les champs de blé et me trouvai au milieu d'eux avant qu'ils ne soupçonnassent mon approche.

Le chef dont j'avais besoin était sur la place avec la plupart de ses hommes. Je descendis de cheval, je marchai vers l'endroit où ils étaient rassemblés, et m'assis sur la terre selon leur coutume; puis, prenant du tabac, je leur en offris à tous. Pendant que j'agissais ainsi John et Carey tout armés se tenaient tous les deux près de la sortie du forum.

Je restai silencieux pendant quelques minutes, puis je leur parlai en ces termes :

« Je suis très-mécontent du chef de ce village. Vous aviez faim, j'ai tué beaucoup de gibier, je vous ai donné de la chair et de la graisse. Je vous ai prévenus que plusieurs de mes éléphants étaient étendus morts et que leurs dents m'étaient précieuses. Vous m'aviez promis de chasser les vautours et de me les rapporter. Je sais que vous êtes allés près d'un de ces animaux. Pourquoi les défenses n'ont-elles pas été apportées à mon camp? Je ne veux pas répandre de sang, mais j'exige que les dents me soient rendues immédiatement. »

Tous se récrièrent à l'instant :

« Les dents sont ici; attendez un peu, chef des

hommes blancs. Nous avons vu les vautours, nous les avons cachées pour vous. »

J'étais enchanté de ce que j'entendais, mais je désirais paraître toujours très-en colère.

« Je n'en suis pas moins offensé, répondis-je; car vous deviez me rapporter ces dents, et ne pas me forcer à venir les reprendre avec des menaces. »

Le chef envoya cinq ou six hommes actifs pour chercher l'ivoire.

On me servit la bière et la soupe des Béchuanas et, une heure après, les naturels revinrent chargés des défenses de l'éléphant que j'avais perdu : elles étaient immenses, très-bien arquées et presque parfaites. Les Bakalaharis les avaient enterrées non loin de la carcasse de l'éléphant; ils les auraient sans doute laissées là tant que je n'aurais pas quitté le pays, puis les auraient présentées à leur chef.

Dans l'après-midi nous empaquetâmes l'ivoire dans le waggon des bagages. Il y avait cinquante-trois défenses de mâles et dix-sept de femelles.

---

# XXV

**Le Limpopo. — Les montagnes de Guapa. — Antilopes noires. — Les pallahs et les chiens sauvages. — Traversée de la rivière de Vaal.**

Le 8 octobre, dans la matinée, nous nous mîmes en route et nous quittâmes le village des Bakalaharis, où nous avions campé pendant près de six semaines. Le vieux chef de cette peuplade nous vit partir avec chagrin ; il eut grand'peine à retenir ses larmes.

Lorsque j'étais venu, j'avais trouvé ses hommes mourant presque de faim, et, depuis mon arrivée, ils avaient toujours eu plus de bonne viande et de graisse qu'ils n'en pouvaient manger.

J'avais aussi employé les femmes pour écraser mon

orge et mon blé, je les avais généreusement récompensées en leur donnant des perles dont elles se paraient. Le vieux chef avait lui-même reçu une peau de serpent qui entourait sa tête. En lui disant adieu je ne pus m'empêcher de lui offrir encore des présents.

Nous remontâmes le Limpopo, après avoir parcouru une distance assez grande, et nous trouvâmes ce fleuve très-large. Dans la soirée nous fûmes obligés de faire halte à notre ancien kraal. Je me décidai à quitter le Limpopo et à explorer, si c'était possible, le pays dans la direction du nord-ouest. La plupart des hommes de Sicomy qui m'accompagnaient ne voulurent me donner aucun renseignement au sujet de l'eau et des éléphants; ils répondaient tous à mes questions que je n'en trouverais pas de ce côté. Ainsi j'étais obligé pour avancer d'obéir à ma propre impulsion.

Ces misérables Béchuanas affirmaient que nous ne trouverions de l'eau que le lendemain au coucher du soleil. La contrée que nous traversâmes était douce et sablonneuse, et la forêt souvent si épaisse que nous étions forcés de nous arrêter et d'employer la hache. Dans la soirée nous fîmes halte au milieu d'une petite vallée que je découvris en suivant un sentier frayé par les éléphants.

Le 13 nous arrivâmes dans un endroit où il y avait grand nombre de fontaines : elles formaient un ruisseau courant dont l'eau était très-pure. La nature, dans

.rages, devint extrêmement belle; une vallée
rge, très-boisée, s'étendait au loin au milieu
›ntagnes et allait finir dans un ravin. Ce dis-
:ait habité par une grande tribu nommée Moro-
De chaque côté de la fontaine on apercevait
:hamps de blé parfaitement cultivés.

s nous arrêtâmes donc, et bientôt après le chef
peuple vinrent m'exprimer la joie qu'ils éprou-
à me recevoir. Ils dépendaient de Sicomy, et,
.es raisons que je ne pus connaître, les naturels
nangwato les avaient priés de ne me donner
ɜ information au sujet des éléphants et de l'eau.
a nuit nous fûmes visités par un violent orage,
luie tomba en abondance.

lendemain au matin je tuai une énorme oie
;e, au plumage magnifique dont la couleur
ante était le vert foncé, avec des taches blan-
ır les côtés et derrière les ailes.

dis que je cherchais des oiseaux sur le bord du
ιu, je faillis mettre le pied sur la queue d'un
e cobra. Ruyter et moi le tuâmes à coups de
et de pierres.

ıme les naturels persistaient à dire que si nous
.ons nous ne trouverions ni eau, ni éléphants, et
ɜtte époque, à cause de la pluie, on ne pouvait
oyager dans la campagne, je me décidai à re-
r sur mes pas. Pendant la nuit nous fîmes
›rès de la fontaine que nous avions quittée la

veille. Sur la route je tuai dans les bois un très-beau pigeon dont le dos et la queue étaient d'un vert tendre, les cuisses oranges, le bec et les pattes d'un rouge éclatant.

Le 15 nous partîmes en nous dirigeant vers les montagnes Guapa, où j'avais vu déjà des antilopes noires.

Le jour suivant nous parcourûmes une vallée bornée par des montagnes grises, et nous rencontrâmes des autruches, des spring-bocks, des zèbres, des gnoos bleus, des girafes, des sangliers, et enfin un vieux « kookama » ou oryx mâle qui avait une superbe paire de cornes ; je lui donnai la chasse, mais le perdis bientôt de vue.

La vallée dans laquelle nous avions campé était sèche ; nous fîmes donc à la hâte nos préparatifs pour la quitter, ce qui dura une heure ; puis nous tournâmes l'extrémité orientale de cette belle chaîne de montagnes, et nous nous arrêtâmes au coucher du soleil près d'une grande fontaine. Tout en cheminant je blessai un rhinocéros noir, mais je ne le tuai pas. Je fis feu sur un autre et le frappai mortellement de deux balles ; il chargea furieusement en avant et tomba bientôt mort dans la poussière.

Le 17 nous suivîmes la direction nord-est très-près du pied des montagnes, en cherchant des éléphants. Nous aperçûmes une grande quantité de zèbres, de buffles, qui allaient par troupeaux ; chacun

d'eux se composait de trois cents ou cinq cents animaux. Vers le soir nous rencontrâmes une troupe d'éléphants, et, sans beaucoup de peine, je tuai l'un des plus beaux.

En cet endroit je rencontrai aussi la belle antilope noire; après quelques tentatives infructueuses j'obtins le succès que méritait ma persévérance.

Dans l'après-midi, lorsque j'allai rejoindre mes hommes, j'aperçus sur le versant de la montagne huit ou dix antilopes; après une marche difficile et pénible je parvins à en abattre deux sur une masse de fragments de roc adamantin. J'étais enchanté de mon triomphe, et je considérais maintenant comme complète ma collection de trophées africains. Il ne me manquait plus que des têtes de blue-boks « (kleen bok), » de reeboks, de vaals, d'ourebis et de reitboks, mais ces animaux étaient nombreux dans la colonie et il n'était pas difficile de s'en procurer.

La matinée du 23 était fraîche et brumeuse; le temps était à la pluie, et pourtant, de bonne heure, je quittai les waggons, en emportant quelques provisions avec moi. Je montai sur le penchant de la montagne, dans l'intention de trouver des antilopes. Bientôt, après avoir atteint une assez grande hauteur, j'eus la satisfaction d'en rencontrer un beau troupeau qui paissait auprès des arbres sur un plateau, vers l'est. Pendant quelque temps je marchai comme un vrai montagnard et j'arrivai en rampant près des an-

tilopes. Je déchargeai mon arme sur un énorme mâle, au moment où, dans sa course rapide, il passait près de moi. Il fut atteint par la balle et tomba ; mais il se releva aussitôt, et, après une chasse fort longue et très-fatigante avec mes chiens, j'eus le regret de le perdre.

Je me décidai à faire une expédition dans les montagnes et à chasser vers le nord pendant quelques jours. Je partis donc avec Ruyter et quatre Béchuanas, emportant ce qui m'était nécessaire pour passer la nuit : des pots, de l'eau, d'autres ustensiles. Au coucher du soleil nous nous étendîmes sous un arbre et je dormis pendant une heure.

A mon réveil je fis mon café au clair de lune, et le lendemain matin, dès que le jour parut, je me dirigeai vers le sommet de la montagne, où je tuai un koodoo qui devait nous servir de nourriture.

Tout à fait à la base de la montagne se trouvait un kraal isolé. Quand les Bakalaharis entendirent la détonation de ma carabine, portée par l'écho dans leur vallée, ils quittèrent leurs marmites qui étaient sur le feu et accoururent près de mes hommes. Mes Béchuanas les engagèrent à retourner sur leurs pas et à aller dépecer mon koodoo, dont ils apporteraient la chair sous l'ombrage d'un arbre qui se trouvait au sommet de la montagne.

Ces indigènes avaient choisi pour demeure un ravin tout à fait romantique, situé à environ un mille et formant un golfe presque impénétrable, au bout

duquel coulait une délicieuse fontaine d'où partait un grand ruisseau d'eau courante. Ce ruisseau serpentait le long des profondeurs ombragées de cet endroit sauvage et caché à tous les yeux. Je demeurai là pendant quelque temps et j'y passai d'heureux jours, me nourrissant de bon gibier, d'os à moelle, de blé béchuana, de bière, de thé, de café, de biscuit, etc. Je me procurais aussi un excellent dessert qui consistait en un délicieux fruit africain nommé « moopooroo ; » ce fruit était à maturité et extrêmement abondant dans ce district ; il a presque la forme et la grosseur d'une olive ; quand il est à point il est d'un beau jaune orange. L'arbre qui le porte a des feuilles d'un vert très-foncé.

Le lendemain au matin, de très-bonne heure, je partis avec Ruyter et je trouvai les traces fraîches d'un troupeau d'antilopes noires. Bientôt après je les aperçus près des arbres, à trois cents mètres de nous. Une vieille femelle nous aperçut au moment où nous nous asseyons sur l'herbe. Je rampai en arrière, puis je m'avançai en marchant vers le troupeau. Le terrain était difficile ; je fus donc obligé de parcourir cent cinquante mètres en me traînant sur le ventre. Une prudente antilope, qui remplissait l'office de sentinelle, m'empêcha d'approcher autant que je l'aurais désiré. Je la tuai avec une balle qui l'atteignit à l'épaule, et j'envoyai aussitôt sa tête au camp pour qu'on la préparât.

Dans la soirée je me trouvai encore près du même troupeau, sur le versant nord de la montagne ; mais ces charmants animaux m'entendirent venir avant que je fusse instruit de leur présence ; ils se sauvèrent sur un terrain rocailleux, à travers l'épais fourré. Je les suivis de très-près, en m'arrêtant toujours quand ils s'arrêtaient ; aussi ne me découvrirent-ils pas. A la fin pourtant je me trouvai au milieu d'eux. Je pouvais alors tirer sur plusieurs femelles, mais il me fallait le vieux mâle ; et cependant, malgré mon adresse, je ne parvins pas à le toucher. Il y avait entre lui et moi une branche qui fit dévier la direction que suivit ma balle et je perdis de vue ce noble animal. Je n'avais donc plus rien à faire qu'à retourner à mon campement et à me reposer de mes fatigues infructueuses.

Le 13 au matin je m'acheminai dans la direction du sud-ouest avec Ruyter et un jeune Béchuana. Je fus amplement récompensé du fruit de mes fatigues et de mes travaux à travers ces montagnes agrestes et pierreuses ; car, après avoir marché environ un demi-mille et avoir examiné le pays boisé placé au-dessus de moi, j'eus le plaisir d'apercevoir un magnifique troupeau d'antilopes noires qui paissaient tranquillement à un quart de mille.

Il y avait là sept femelles et un magnifique mâle. De l'endroit même où j'étais placé je pouvais parfaitement distinguer ce superbe spécimen de l'espèce ;

ses cornes paraissaient trop grosses pour sa taille; elles retombaient gracieusement sur ses épaules, et leur courbe était parfaite.

Je m'assis pendant quelques minutes pour surveiller leurs mouvements et je les examinai avec joie. Le terrain sur lequel elles paissaient était uni. Les femelles avancèrent; il me sembla qu'elles se dirigeaient vers l'endroit où j'étais couché, et j'attendis que l'une d'elles fût à portée de ma carabine. Quand elles eurent fait quelques pas, elles parurent changer d'idée, et, après avoir brouté pendant plusieurs minutes, elles changèrent de chemin et prirent leur course de l'est au nord. Dès que je vis que je n'avais rien à faire pour le moment, je battis en retraite et retournai à la place où je les avais d'abord aperçues.

Là je m'assis encore, et, plein d'impatience, je guettai les mouvements de ces charmantes antilopes africaines. J'étais rempli d'admiration à la vue du magnifique mâle, et je me promis de le tuer alors même qu'il faudrait le poursuivre pendant une année. Les mouvements de l'animal paraissaient très-inquiets; tandis que ses compagnes paissaient tranquillement il restait en arrière, mordait dans une touffe d'herbe, puis demeurait un peu sous les arbres, en frottant ses cornes aux branches.

A la fin, les femelles se trouvèrent à cent cinquante mètres de lui, mais il se tenait toujours der-

rière. Le moment était favorable pour m'élancer sur lui, alors que ses vigilantes sentinelles étaient absentes.

Je saisis l'occasion, et, descendant rapidement le côté de la colline rocheuse, je gagnai le terrain uni sur lequel se trouvait le troupeau. L'animal convoité m'était caché par les buissons; je tâchai cependant de le découvrir avant qu'il pût m'apercevoir.

J'avançai d'un pas ferme; il était encore éloigné des autres antilopes et ne paraissait plus inquiet. Alors j'ôtai mes souliers, ma ceinture de chasse, j'attendis qu'il baissât la tête, et je tins mes regards fixés sur lui. Je me précipitai promptement en avant; mon cœur palpitait, et il était presque à la portée de mon arme. Encore vingt mètres et je pourrais tirer; il pencha la tête pour brouter de l'herbe; je profitai du moment; l'espace fut franchi.

Je trouvai un jeune arbre qui m'offrit un excellent abri. L'antilope était devant moi; je fis feu; la balle entra très-près de la queue, traversa tout le corps et s'arrêta dans la poitrine. Il chancela environ une seconde, alla à soixante mètres plus loin, s'arrêta, et regarda en arrière pour voir celui qui avait si cruellement troublé son repas du matin. Ma carabine était encore fixée sur lui; je lui envoyai une seconde balle, et il fut atteint au milieu de l'épaule.

En recevant ce second coup l'animal fit quelques détours et essaya de rejoindre ses compagnes, mais

je compris, d'après ses mouvements, que, bien que son pas fût ferme, il ne pouvait aller loin. J'avançai donc tranquillement à la recherche de mes souliers et de ma ceinture de chasse. Après les avoir retrouvés je chargeai de nouveau ma carabine. Le Bushman qui m'avait examiné d'un endroit situé au-dessus de celui où j'étais, vint me rejoindre et me dit que l'antilope mâle n'avait pu courir loin et qu'elle était étendue sous un arbre. Immédiatement après je me rendis au lieu qu'il m'indiqua et je vis l'animal couché à terre; sa noble tête était toujours levée. Je m'imaginai qu'il était encore vivant, et, comme j'avais vu trop souvent mes espérances déçues avec les antilopes blessées, je le visai une troisième fois. Cette charmante bête ne tressaillit pas, car avant que j'eusse tiré elle n'existait déjà plus.

Je fus transporté de plaisir quand je me trouvai près de l'animal et que je pus contempler sa beauté sans pareille : ses cornes étaient énormes, bien placées et d'une grande régularité. Je lui coupai la tête et laissai les hommes porter sa chair au camp. Je marchais en avant, escortant ce trophée obtenu avec tant de peine. Sur mon chemin, en descendant le sentier qui conduit à la fontaine, je trouvai étendu sur la terre mon indomptable Mazeppa, qui ne devait plus se relever; il était à moitié dévoré par les hyènes et les vautours; la pauvre bête était morte de maladie.

Les pertes que j'éprouvai durant cette semaine ne se bornèrent malheureusement pas à celle-là : le poney que j'avais acheté à mon cousin le colonel Campbell périt, victime des tsetsés; un vigoureux bœuf succomba à la maladie ; Fox , un bon chien, mourut aussi ; trois de ses meilleurs camarades avaient déjà mystérieusement disparu le jour où j'avais chassé l'antilope.

Le 15 novembre nous quittâmes les montagnes de Linguapa. Kapain et ses Béchuanas partirent pour Bamangwato ; ceux de Séléka allèrent retrouver leur chef, et nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest afin de gagner le Limpopo, que nous atteignîmes en moins de trois heures.

Le lendemain, près de la rivière, je tuai un daim. Dans la soirée, en me promenant sur le bord du Limpopo, je fis feu sur un charmant faon de l'espèce des serlomootlooques, puis sur un pallah mâle qui avait une très-belle tête.

Le 17 je blessai un rhinocéros blanc, mais je ne le suivis pas. En retournant au camp j'abattis une autruche sur son nid, où se trouvaient vingt œufs ; j'envoyai les Béchuanas les chercher et les porter aux waggons.

En parcourant la rive je tuai un superbe rhinocéros noir dont je coupai les cornes, et je retournai à ma tente. Un de mes hommes me suivait à pied, car de mes quinze chevaux il ne m'en restait plus qu'un.

Dans le courant de la journée je remarquai des
ces fraîches d'environ vingt espèces différentes de
ıs gibier; j'aperçus aussi des animaux, tels que
phants, rhinocéros à longues cornes, blancs et
irs, des hippopotames, des girafes, des buf-
ı, des wild-beasts, des zèbres, des daims, des
ısaybys, des koodoos, des pallahs, des springs-
ıs, des serolomootlooques, des sangliers sauva-
ı, des duikers, des steinboks, des lions et des léo-
rds.
Cette contrée de l'Afrique nourrit une plus grande
:iété de gibier que toute autre de cette vaste partie du
ınde et peut-être plus qu'aucune autre dans le
ınde entier; car, outre les espèces que je viens de
mmer, on cite, parmi les plus communes: le keelton
rhinocéros à deux cornes, les élans, les oryx, l'an-
ɔpe rouane, l'antilope noire, les hartle-beasts, les
pspringers, et les steinboks gris. On y trouve aussi
reisbock, mais pas en abondance.
Le 18, avant qu'il fît jour, nous nous mîmes en
ıte en suivant le cours du Limpopo pendant près
trois heures. Dans l'après-midi, Matsaca m'ap-
rta une très-belle peau de léopard et une dent d'é-
ɔhant pour me remercier de lui avoir enseigné à
ɔn se servir des armes à feu. Je lui en avais ex-
iqué l'emploi de la manière suivante : j'avais ou-
rt un livre d'histoire naturelle qui contenait des
avures représentant les principaux quadrupèdes,

et placé successivement son doigt sur ceux qu'on trouve le plus communément dans le sud de l'Afrique. Tout en agissant ainsi je répétai quelques phrases absurdes et le frottai avec de la térébenthine. Quand ce manége fut fini je pratiquais quatre petites coupures sur son bras avec une lancette, puis j'y mis de la poudre mêlée de térébenthine. Je lui dis alors que son fusil avait un pouvoir mortel s'il le tenait droit sur chacun des animaux qu'il avait touchés. Le chef et sa suite parurent enchantés et partirent bientôt après, en me remerciant.

Le lendemain nous remontâmes la rivière et nous trouvâmes du gibier en abondance ; je ne comptai pas moins de vingt-deux rhinocéros, dont neuf dans un troupeau ; ils paissaient tous dans une plaine ouverte.

Dans l'après-midi du même jour, en appuyant ma grosse carabine sur le tronc d'un arbre qu'un éléphant avait renversé, je visai un rhinocéros à l'épaule et lui cassai la jambe de devant.

Le 12 il tomba beaucoup de pluie pendant toute la journée, et il fut impossible de marcher dans la campagne. Dans l'après-midi nous entendîmes un grand bruit causé par un grand troupeau de pallahs que poursuivaient au moins vingt chiens sauvages. Ils passèrent devant notre camp à environ cent mètres ; au bout de quelques minutes les chiens s'étaient attachés à deux de ces animaux, mais les Béchuanas accoururent et les mirent en fuite. Un de ces ani-

naux franchit en deux bonds successifs une distance le cinquante pieds, quoique le terrain ne fût pas propice, car il était mou et glissant.

Je quittai la montagne des antilopes noires, principalement à cause de l'état maladif d'une grande partie de mon bétail. Je ne savais à quoi attribuer cela, et ce triste changement avait pour moi une grande importance. Hélas! il n'était que trop évident que les pauvres animaux se mouraient pour avoir été mordus par les tsetsés. La pluie qui était tombée pendant les trois jours précédents m'en donna la triste certitude; les bestiaux avaient la plus mauvaise apparence; ils étaient sans force, sans énergie, et ne songeaient plus à prendre leur nourriture. Bien que la campagne fût couverte de riches pâturages, chaque jour ils dépérissaient; les yeux de plusieurs étaient fermés et très-gonflés.

L'aurore du jour suivant se leva radieuse; nous partîmes donc, quoique le terrain fût mauvais pour voyager. Comme je m'y attendais, mes pauvres bœufs tombèrent avant d'avoir fait trois milles. Plusieurs refusèrent d'avancer et même de se relever.

Je fus donc obligé de détacher un waggon, de le laisser en arrière et de ramener l'autre waggon auquel étaient attelés les bœufs qui pouvaient marcher. Je les envoyai en aide à leurs camarades mourants, afin qu'ils pussent traîner le véhicule. Bientôt après nous être remis en route, une grande pluie tomba qui

continua par intervalles pendant toute la jou

Le 24 l'averse dura tout le jour. Je fis cepe une courte marche et amenai mes waggons à que milles plus loin, sur la douce et riche terre qui l le Limpopo.

Le lendemain nous fûmes visités par l'orage. berg, un bœuf indigène, mourut dans la nuit; il évident que d'autres succomberaient dans p jours. Déjà la moitié des animaux qui me res étaient incapables de rendre le plus léger servic grandes pluies qui ne cessaient pas me firent l'importance de mon malheur, car on aurait à pu voyager, avec une charge comme la mienne, si l'on avait eu des bœufs dans de bonnes ditions.

Je jugeai donc nécessaire en cette occasion d' une lettre à M. Livingstone, le missionnaire rés à Sichely, pour lui demander de me prêter deux de bœufs. J'enfermai ma lettre dans une bouteill je cachetai, et je l'envoyai par deux naturels, e recommandant d'user de toute la vitesse possible. d'eux était attaché à mon service et se nommait R chumey ; l'autre, un sujet de Sichely, Séléka. Ils raient arriver à Sichely dans l'espace de sept jou

Pendant quelque temps la pluie continua à to en abondance : il était impossible de voyager bœufs moururent les uns après les autres de la sure de la tsetsés, aussi n'avançais-je que pén

nent et fort lentement. J'attendais avec impatience le secours si désiré. A la fin je fus obligé de m'arrêter, car je n'avais plus assez de bœufs pour conduire un seul waggon. Je fis halte sur une rive très ombragée du Limpopo, où je fortifiai notre camp au moyen d'une haute haie d'arbres épineux. Au bout de quelques jours tous mes bestiaux avaient péri, à l'exception de deux jeunes bœufs, et j'étais disposé à croire qu'ils survivraient à la fatale morsure des tsetsés.

Le 7 décembre je voulus me procurer du poisson; je pris donc les hameçons qui m'avaient servi autrefois pour pêcher du saumon, et je partis avec un des waggons. Mes fouets me servaient de cannes à pêche et quelques cordons de ligne. Mon amorce était un morceau de wild-beast, et je la jetai dans un endroit tranquille de la rivière. Je surveillai attentivement le bouchon, qui bientôt commença à remuer. Je ne demeurai pas longtemps à savoir quelle espèce de poisson j'attraperais. Quelques minutes après j'aperçus suspendu à ma ligne un beau poisson, pesant à peu près une livre et qui ressemblait à une carpe. Il avait une large bouche et huit ou dix antennes. Mon Bushman me dit que les Boers qui habitent sur les bords du fleuve Orange mangeaient beaucoup de ces poissons. J'en pris un second que je perdis, et je compris qu'on pouvait faire une bonne pêche dans le Limpopo.

Dans la soirée, Carey et moi nous coupâmes un

arbre à épines, afin d'examiner de près le nid d'un secrétaire.

La cime de cet arbre était large, épaisse et aplatie, et, à cause des terribles épines qui garnissaient le tronc, il était inaccessible sans l'aide de la hache. Quand l'arbre fut abattu, je vis tomber hors du nid un jeune secrétaire qui, tout de suite, vomit son dernier repas, qui consistait en quatre lézards de différentes espèces (l'un d'eux était un caméléon), une souris, une cigale et une caille.

Il y avait déjà vingt jours que j'avais envoyé les naturels près du docteur Livingstone pour l'informer de ma détresse et pour lui demander des secours ; ils auraient déjà dû être de retour, et ce retard me causait les doutes les plus affreux, les plus pénibles appréhensions. Le temps se passait, ma situation devenait de plus en plus mauvaise, mes provisions étaient presque épuisées. Enfin ce secours si impatiemment attendu arriva.

Dans la matinée du 16 j'aperçus tout à coup un naturel à l'air civilisé qui s'approchait de notre camp. Il portait une chemise, des pantalons de peau, un bonnet rouge comme celui des matelots, un fusil et une ceinture de chasse.

Dès que je l'aperçus je m'écriai : « Ce sont des naturels de Sichely ! »

Je ne m'étais pas trompé : M. Livingstone m'envoyait de la manière la plus obligeante des hommes

avec tous ses bœufs d'attelage. J'eus la satisfaction de les voir arriver en bonne santé.

Nous partîmes et voyageâmes heureusement pendant plusieurs jours. Le 26 nous atteignîmes Kolubeng, la nouvelle résidence de Sichely. Le lendemain matin de bonne heure ce chef m'amena deux jeunes bœufs que j'achetai pour une vieille selle et deux livres de poudre.

En arrivant dans le « kraal » de Sichely, j'expédiai des naturels à Bakatla pour chercher les deux paires de bœufs que j'avais laissées à M. Edwards lorsque je me rendais dans l'intérieur. Avec eux nous repartîmes le 3 janvier. Notre route pour Bakatla se dirigeait vers le sud-ouest; mais, par rapport à la position des montagnes, nous fûmes obligés de faire certains détours.

En cet endroit la campagne est la plus belle que j'aie j'amais vu en Afrique; elle est magnifique, boisée, remplie de plaines, de vallées, de montagnes de la plus charmante apparence; toutes sont couronnées sur le faîte de bois qui s'étendent au loin des deux côtés.

Le 7 nous arrivâmes à Bakatla; cette ville paraît charmante; elle est entourée de champs bien verts semés de blés. J'y restai quelques jours, c'est-à-dire le temps nécessaire pour me procurer de nouveaux bœufs, puis je marchai en avant. De grand matin, le 14, j'atteignis la rivière Molopo. De là je partis pour

chercher des reitboks le long des bords couverts de roseaux. J'aperçus tout à coup deux énormes lionnes jaunes, à environ cinquante mètres de moi, sur ma gauche; elles suivaient une ligne parallèle à la mienne. Je m'élançai aussitôt vers elles, et je tirai sur celle qui se trouvait le plus près : je n'avais qu'une balle dans ma carabine. La lionne sur laquelle j'avais fait feu agita la queue, montra les dents et fit entendre l'horrible rugissement que ces animaux féroces poussent lorsqu'ils sont en colère.

L'autre animal, qui semblait mieux instruit qu'elle de la présence d'un homme, se retira dans les roseaux. Au moment où la lionne avança, je me levai de toute la hauteur de ma taille, je tins ma carabine et mes bras étendus, je redressai hardiment la tête. Cela l'arrêta; elle regarda autour d'elle, remarqua Ruyter qui venait lentement et fit un mouvement en avant en rugissant avec fureur.

Je me voyais exposé à un grand danger; je sentais que je n'avais qu'une seule chance de salut, qui était de montrer de la fermeté. Je demeurai donc immobile, les yeux fixés sur elle, et lui dis d'un ton décidé et impérieux : « Holloa! vieille fille, pourquoi vous pressez-vous? Allez donc plus tranquillement. Holloa! Holloa! » La lionne s'arrêta immédiatement et parut embarrassée; elle cherchait de tous côtés sa camarade : je pensai donc qu'il était prudent de battre en retraite, ce que je fis doucement en lui parlant

toujours. Elle sembla indécise et regardait de mon côté, humant la terre, quand je l'aperçus pour la dernière fois. Je tuai un instant après un reitbok et le portai au camp.

Dans la journée nous fûmes assaillis par un violent orage, je pourrais même dire un ouragan, pendant lequel mes bœufs s'éloignèrent ; nous restâmes longtemps sans avoir de leurs nouvelles. Vers midi quelques Béchuanas de Bakatla nous en ramenèrent un : c'était Youngman, « le dernier des Mohicans ». A sa vue mon cœur se serra ; il paraissait épuisé, et il était évident que bientôt les vautours et les hyènes ne laisseraient que ses os dans la plaine.

Quel était ce Youngman, quelle était la cause de son affaiblissement? C'était le seul qui restât de trente bœufs, les meilleurs de ceux que j'avais choisis pour parcourir l'intérieur de l'Afrique. Je les avais tous vus dépérir et mourir ; tous me manquèrent lorsque j'eus besoin de leur aide. Deux heures après, j'eus la satisfaction d'apercevoir ceux que je croyais perdus ; ils avaient été entraînés au loin par de jeunes bœufs que j'avais achetés à Bakalta et qui voulaient rejoindre leurs premiers maîtres.

Nous nous dirigeâmes vers le Meritsane — lieu rendu célèbre par la description qu'en a donnée Harris — et nous le trouvâmes rempli d'eau. Avant d'y arriver je quittai la route tracée par les Kurumans pour les waggons. Je désirais visiter Mahura, chef de

Ballapis, qui résidait près des sources de la rivière Hart. Le chemin que nous prîmes est plus court que l'autre, il a l'avantage d'être pratiqué au milieu d'un terrain ferme et couvert d'herbes.

Nous voyageâmes pendant plusieurs jours dans un pays où le gibier abonde. Le 25, nous arrivâmes à Mahura.

Le lendemain Sa Hautesse vint me voir, suivie d'une douzaine de bœufs, et il me dit qu'il avait l'intention de vendre ces animaux pour de la poudre. Après avoir pris le café, j'offris six livres de poudre pour l'un d'eux, ce qu'il refusa d'un air de dédain. Je désirais ardemment me procurer quelques beaux spécimens des bœufs à longues cornes des Kaliharis, et je savais que Mahura en possédait quelques-uns qu'il avait enlevés aux Bawangketses. Je lui proposai donc un bon prix s'il voulait me les amener. Il me répondit qu'il avait en effet du bétail à grandes cornes, qu'il enverrait chercher deux de ces bœufs à l'un de ses avant-postes, et que je serais effrayé en les regardant.

Le soir même on m'amena ces animaux, qui étaient d'une grandeur démesurée, extraordinaire, et portaient des cornes énormes. La tête de l'un d'eux était magnifique; les cornes, larges et bien placées, s'élevaient horizontalement à quelque distance en s'éloignant de la tête; leur largeur d'un point à l'autre pouvait être d'environ huit pieds. La tête de ce bœuf

était de couleur fauve ainsi que son dos. L'autre animal était rouge, ses cornes étaient plus épaisses que celles de son camarade, elles étaient d'une bonne longueur, mais leur courbure n'était pas aussi gracieuse.

Mais ni les unes ni les autres n'étaient aussi épaisses ni aussi belles que celles de mon bœuf rouge Wangketse et que celles de Rob-Roy, que j'avais laissés avec Fossey : et cependant ces animaux avaient des têtes superbes. Je ne fis pas d'affaires avec Mahura; il aurait voulu avoir une de mes meilleures carabines, et c'était trop.

Le 27 nous partîmes pour la rivière de Vaal ; nous en étions à un jour et demi de marche. Nous ne nous reposâmes qu'au coucher du soleil.

Le 28, dès l'aurore, nous nous remîmes en route et nous traversâmes de larges plaines. La campagne était couverte de gibier, de zèbres, de wild-beasts, de blesboks et de springboks. Je pus compter cinq ou six mille têtes en m'asseyant pour déjeuner. Bientôt ces animaux prirent l'alarme, les troupeaux se rapprochèrent et s'enfuirent ; quelques minutes après d'autres parurent ; toute la plaine fut couverte de quadrupèdes.

Nous aperçûmes aussi, par intervalles, des Bakalaharis ; ils traversaient la plaine, et portaient des parasols de plumes noires d'autruche qu'ils brandissaient en l'air pour presser les animaux effrayés. Ces hommes

devaient avoir de bonnes montures, car ils allaient d'un pas ferme au trot, exactement comme des chiens sauvages, avec cette différence seulement que les chiens sauvages galopent. Ces indigènes ne permirent pas au gibier d'avancer beaucoup de mon côté.

Il était évident qu'ils le poussaient vers des piéges. Comme j'étais sans chevaux et que je souffrais beaucoup, eu égard à l'enflure de l'une de mes chevilles, je ne pouvais les suivre et être témoin de leurs succès. Mon mal augmentait tous les jours. Chez Mahura, j'avais appliqué des sangsues et j'avais obtenu quelque soulagement, mais la quantité que j'avais posée était trop petite pour que j'obtinsse une parfaite guérison. Il me fut bientôt impossible de poser mon pied sur la terre.

Le 29 nous repartîmes; au bout de trois heures nous atteignîmes la belle rivière tant désirée de Vaal; et cependant elle était à redouter. Je dis à redouter, en raison des pluies continuelles qui étaient tombées, et je savais qu'il n'était pas improbable que je fusse obligé de rester plusieurs mois sur ses rives, sans pouvoir la traverser, ce qui arrive souvent.

En cette occasion je me trompai heureusement; je trouvai les eaux très-basses, lorsque j'aperçus son lit que je n'avais jamais vu; il était calme, libre de rochers et de larges pierres; la descente de mon côté était aisée, mais la montée sur l'autre rive était rapide et boueuse. Quelques ondées qui étaient tom-

bées pendant les deux heures précédentes l'avaient rendue si glissante, que je jugeai convenable de retarder le passage jusque dans l'après-midi, lorsque la terre se serait un peu séchée.

En effet, sur le soir, mes waggons traversèrent sans accidents; je n'en prenais qu'un à la fois et je le faisais traîner par vingt bœufs.

Nous côtoyâmes ensuite la rivière de Vet, qui a son confluent dans le Vaal, et nous la suivîmes jusqu'à Colesberg. Nous rencontrâmes de nombreux troupeaux du même gibier dont j'ai déjà parlé, et qui fréquentent les confins septentrionaux de la colonie.

Le 20 février je traversai le grand fleuve Orange, et le lendemain nous entrâmes à Colesberg. La plupart de mes amis y étaient encore, et se montrèrent fort joyeux de mon retour.

Je louai quelques vieilles baraques pendant mon séjour à Colesberg, et j'arrangeai mes trophées par ordre. Ce travail me prit quatorze jours; je demeurai encore deux semaines pour me préparer à une autre expédition de chasse.

J'achetai, pour cent livres, un nouveau waggon à M. Emslie, un autre troupeau de seize chevaux, une mule, une meute de vingt chiens, puis des bœufs, dans les différentes parties de la ville, et j'engageai aussi un cavalier bushman, nommé Bovi.

---

# XXVI

Commencement de ma cinquième et dernière expédition. — Massacre de mes chiens. — Une chasse aux buffles. — Mort d'un crocodile. — Combat avec un léopard.

Le 19 mars 1848 je quittai Colesberg avec trois waggons « bien garnis d'hommes et bien approvisionnés ». Je partais pour une cinquième et dernière expédition dans l'intérieur. Je fus accompagné par M. Orpen, très-habile chasseur; je lui représentai vainement, sous les couleurs les plus noires, les fatigues et les dangers auxquels on s'expose lorsqu'on chasse les éléphants; il n'en persista pas moins dans son dessein de m'accompagner. Nous laissâmes la ville vers neuf heures du matin, et nous commen-

çâmes notre voyage dans un pays que mes lecteurs doivent maintenant connaître.

Dix jours après avoir quitté Colesberg le gibier devint très-abondant ; quand nous arrivâmes près de la rivière de Vet, j'aperçus, avec étonnement et plaisir, un des spectacles les plus extraordinaires que j'eusse jamais observés durant mes différentes chasses dans le sud de l'Afrique. A ma droite et à ma gauche, la plaine était couverte par un troupeau de couleur violette de gracieux bles-boks, qui s'étendait sans interruption aussi loin que ma vue pouvait atteindre.

Cette vaste légion couvrait un espace d'environ six cents mètres. Je me dirigeai au galop vers ces animaux, après avoir chargé mes armes, et je parcourus une distance de cent mètres. Je ne réussis pas à les surprendre. Excité par mon peu de succès, je résolus de les suivre tant qu'il me resterait une balle ; je fis huit ou neuf milles, mes munitions s'épuisèrent, mais je n'avais pas tué un seul blesbok, quoique j'en eusse blessé au moins une douzaine.

Il était temps de retourner sur mes pas. Je rejoignis les waggons juste au moment où ils s'arrêtaient sur les bords de la rivière Vet. J'aurais volontiers consacré un mois à la chasse des blesboks en cet endroit si giboyeux, mais j'avais entendu dire par plusieurs Bastards que les eaux du Vaal étaient très-basses. Je continuai donc ma route au clair de lune. Nous

entendîmes les lions rugir pour la première fois pendant cette nuit.

Le 22 avril nous traversâmes le Vaal avec de nombreuses difficultés. Le 25 nous étions arrivés près de Mahura. Il fut étonné de nous revoir si tôt, et m'en exprima sa satisfaction.

Depuis plusieurs jours mes bœufs n'étaient pas en bon état; ils allaient de pis en pis, et nous eûmes l'excessive contrariété de voir que presque tous avaient la langue ou le sabot malade.

Cette découverte dérangeait fort mes projets; je ne connaissais rien à ces deux maladies, et les Hottentots m'assurèrent qu'un bœuf ainsi attaqué avait besoin de plusieurs mois pour se remettre de ces maladies, qui quelquefois étaient mortelles. Dans ces circonstances je jugeai donc convenable de commencer à acheter des jeunes bœufs à Mahura et aux gens de sa tribu, et je lui fis comprendre mes intentions. Ce chef me répondit que ses sujets ne voudraient pas m'amener de bœufs, parce que, à mon dernier passage, ils avaient désiré en échanger et que je ne les avais pas écoutés. Il me promit cependant de leur transmettre mes propositions.

Le lendemain, le chef, au lieu de venir nous trouver, partit pour une partie de chasse avec un grand nombre de Béchuanas. Tous chassaient à la manière écossaise, en se réunissant en rond, moyen qui réussit aux tribus du sud de l'Afrique. En cette occasion le

cercle fut mal formé, et le gibier passa au travers.

Nos bœufs allaient de plus mal en plus mal; la plupart étaient boiteux, et tous plus ou moins souffrants. Comme les Béchuanas ne semblaient pas disposés à faire la moindre transaction commerciale avec moi, j'étais menacé de ne pouvoir ni reculer ni avancer.

Le jour suivant, deux heures après notre déjeuner, le chef n'avait pas encore paru, ainsi qu'il l'avait promis. Mon compagnon de voyage et moi nous nous rendîmes donc au palais, pour lui demander ce qu'il avait décidé; il nous répondit qu'il ne pouvait pas forcer son peuple à m'amener des bœufs, qu'il lui avait fait connaître mon désir, et que maintenant c'était à ses hommes de décider.

Le lendemain, de bonne heure, Mahura vint nous trouver, accompagné de son interprète et de plusieurs de ses sujets. Ils avaient du jeune bétail, et ils voulaient avoir en échange des fusils et des munitions. Après avoir pris le café le chef me parla à part, et, me montrant deux beaux bœufs, il m'annonça que ces animaux étaient à lui, et que si je voulais remplir de poudre la mesure qu'il avait apportée ils seraient à moi.

Quand j'aperçus la mesure de bois, je pensai tout d'abord que le chef voulait exiger un prix exorbitant, mais en la remplissant de poudre je vis qu'elle n'en contenait que dix-huit livres. Ce n'était pas trop pour

deux bons bœufs, aussi fus-je très-content de me les procurer. Mahura parut convaincu d'avoir fait un marché magnifique, aussi son exemple fut-il vite suivi par tous ceux qui l'accompagnaient.

Au coucher du soleil j'avais acheté vingt-deux bœufs, dont vingt étaient en état de travailler. Dans l'après-midi M. Orpem et moi nous allâmes visiter le bétail, que nous laissions nuit et jour dans le Veld. Nous eûmes la satisfaction de trouver les animaux beaucoup mieux portants.

Nous restâmes encore plusieurs jours pour acheter des bœufs ; leur nombre, avec nos chevaux, s'élevait maintenant à cent onze, sans compter les bœufs boiteux, que nous nous déterminâmes à laisser à Mahura.

Le 3 mai, nous nous remîmes en route pour l'intérieur, et nous traversâmes d'immenses plaines ouvertes qui aboutissent au nord de la rivière Hart. Le 5, après avoir beaucoup marché, nous nous arrêtâmes près d'une petite rivière sur un terrain légèrement élevé; l'herbe y était de différentes espèces et très-abondante.

En observant plusieurs vautours qui dirigeaient leur vol vers un fourré à un quart de mille des waggons, je pensai qu'ils y étaient attirés par quelque lion qui dévorait sa proie. J'ordonnai donc qu'on sellât une couple de chevaux, et je me rendis en cet endroit avec un cavalier et environ une douzaine de chiens.

Mes conjectures étaient vraies : en passant près d'un fourré au galop, j'eus le plaisir d'apercevoir un lion majestueux, à la crinière noire, qui suivait une ligne parallèle à la mienne ; il était à cent mètres de moi. L'animal était d'une couleur si foncée qu'à première vue, au milieu des grandes herbes, je le pris pour un wild-beast; l'instant d'après il se tourra vers moi, et je vis sur-le-champ qui il était. J'appelai mes chiens de toutes mes forces et je m'élançai vers lui.

Comme je m'y attendais le lion se réfugia dans l'herbe en hâtant sa marche ; les chiens le poursuivirent courageusement. Du reste, je n'étais pas loin derrière eux et je les excitais par mes cris. Le lion, voyant que nous allions aussi vite que lui, ralentit le pas ; les chiens aboyaient et n'étaient plus qu'à quelques mètres de lui, le pressant des deux côtés. Enfin, quand je l'eus dépassé, j'arrêtai mon cheval pour tirer : je cherchai mon cavalier, qui portait ma carabine, et je l'aperçus qui s'approchait doucement : il était pâle et suivait de très-loin.

Le lion regardait de tous côtés ; il se précipita sur Shepherd, l'un de mes chiens favoris, le coucha sous lui pendant plusieurs secondes, et le mordit à un tel point que le pauvre animal ne put se relever.

Quelques instants après il abattit Vexen ; puis, ayant gagné la lisière d'un petit fourré, il s'arrêta sous un épais buisson et s'étendit sur la terre pour attendre notre attaque. Je lançai alors mon cheval

au galop, et je n'étais plus qu'à douze mètres de lui quand je lui lançai une seule balle qui l'atteignit à l'épaule et coupa les principales artères qui sont près du cœur. Il était mort.

Lorque cet animal féroce reçut le coup, sa tête se pencha vers la terre ; il respira convulsivement pendant un moment et expira.

Je mis sur-le-champ pied à terre, lui arrachai quelques crins que je cachai sur ma poitrine, et je revins au camp : j'avais à peine été absent pendant dix minutes.

Nous avançâmes encore au lever soleil, mais, vers dix heures, j'arrêtai mes waggons vers l'endroit où, l'année précédente, j'avais essuyé tant d'orages pendant une semaine. Sur notre route je tuai un springbok. Quelques secondes après, Booi s'approcha de moi et me dit que, lorsque j'avais fait feu, il avait remarqué un lion qui levait la tête dans un herbage de la vallée qui se trouvait en face ; je ne le crus pas d'abord, néanmoins je l'envoyai chercher huit chiens. Il pensa que la meute entière vaudrait mieux, il en ramena trente.

Je me dirigeai immédiatement vers l'endroit où l'on supposait que le lion devait être, et, en nous avançant, nous vîmes deux lionnes assises sur l'herbe ; elles rugirent furieusement après nous. Une malencontreuse rangée de roseaux d'environ soixante mètres de longueur et de vingt mètres de largeur se

trouvait entre elles et moi ; devinant le péril auquel elles étaient exposées, elles allèrent se réfugier dans le fourré. Un instant après le plus horrible combat qui se put voir eut lieu , et un affreux massacre de mes meilleurs chiens se fit là sans que je pusse l'empêcher.

Vainement je tournai autour du fourré en essayant d'apercevoir leurs adversaires, ce qui m'aurait mis à même de finir ce carnage ; les roseaux étaient si élevés et si épais que je ne pus y parvenir. Quoique les lionnes ne fussent pas très-loin de moi, il m'était impossible de les voir. Enfin l'une sortit du fourré du côté opposé; je tirai du haut de ma selle, et, malgré les mouvements de mon cheval, je la blessai ; elle rentra dans les roseaux en poussant des rugissements de fureur.

Un certain nombre de chiens qui avaient poursuivi un troupeau de wild-beasts revint au milieu de l'herbe ; ils suivaient la trace d'une troisième lionne qui se dirigeait en rugissant sous l'ombrage, dans l'intention de rejoindre ses camarades. Ce fut là pour ma meute le signal d'un coup hardi : elle s'élança à la fois.

Les trois lionnes rencontrèrent mes chiens et les abattirent avec la même facilité que des chats eussent abattu des souris. Pendant quelques minutes nous n'entendîmes que le craquement des roseaux, la voix des lionnes, les aboiements et les gémissements des chiens.

La nuit mit fin à cette boucherie, et je retournai

au camp navré de remords et de regrets de n'avoir pas rappelé mes pauvres lévriers. Trois des meilleurs avaient perdu la vie dans ce combat inégal ; sept ou huit étaient grièvement blessés, et ils exhibaient d'horribles morsures, qui, pour plusieurs, ne se guérirent jamais.

Le lendemain, avant que le jour parût, nous entendîmes le rugissement des lions ; il partait de l'est, et, en suivant des traces fraîches, nous remarquâmes bientôt dans un endroit stérile, à deux cents mètres de nous, une forme jaune, que nous comprîmes être celle du lion. Nous nous y élançâmes au galop. En nous apercevant l'animal féroce leva la tête, puis la rabaissa aussitôt dans l'espoir que nous passerions sans faire attention à lui. A vingt mètres plus loin se tenait une magnifique lionne avec deux lionceaux. Lorsque nous arrivâmes ils s'élancèrent tous trois dans le fourré placé à notre droite. Le vieux lion se montra plus poltron que sa compagne et ses petits, et il s'enfuit en toute hâte.

Le gibier ayant ainsi disparu dans ce refuge, je plaçai Booi à l'une des extrémités du fourré pour qu'il le surveillât pendant que j'y pénétrerais par l'autre et que je le parcourrais avec les chiens. Deux fois mes efforts furent inutiles ; une troisième fois les chiens découvrirent la lionne couchée sous un buisson ; je lui tirai deux balles au défaut de l'épaule et il lui fut impossible de se relever. Un autre coup

l'atteignit à l'œil et lui fit sauter la moitié de la c
velle. Booi et moi la dépouillâmes, puis nous
coupâmes la tête avant de retourner au camp.

Avant l'aube nous distinguâmes la terrible v
des animaux; elle venait encore de l'est. Je
rendis près du fourré où, la veille, j'avais trouvé
lions; là je découvris les jeunes, dont l'un était d
posé à nous livrer bataille. Je le tuai en tirant d
fois sur lui; son camarade s'esquiva; mais les chi
le découvrirent. Quand je fus à proximité, je
pied à terre, j'écartai les chiens et terminai ses jo
en lui logeant une seule balle dans le crâne.

Nos chiens ne cessèrent point d'aboyer pend
la nuit; nous pensions que des lions rôdaient aut
du camp, et, au jour, nous découvrîmes que n
avions été favorisés par la présence de moins il
tres, mais non moins présomptueux visiteurs.
bande d'audacieuses hyènes était venue près de
feux; non contentes de dévorer les os qu'elles ava
trouvés, elles avaient mangé la nappe, emport
couvercle de la cantine et deux larges coussins; n
eûmes la chance d'en retrouver un en très-mau
état. Dans quelques années d'ici l'autre sera pr
blement conservé comme une relique chez les
chuanas.

Le 12 je conduisis mes waggons sur la rive
tentrionale du fameux Meritsane. J'eus la satisfac
de voir qu'une partie de la campagne avait été br

par les Bakalaharis quelques mois auparavant. La pluie qui était tombée pendant la saison avait fait pousser une herbe abondante qui donnait aux plaines ondulantes une charmante apparence de fraîcheur. Ce qui me plaisait le plus, c'est que je savais que le gibier du voisinage devait avoir été attiré en cet endroit : j'espérais que je rencontrerais, près du Meritsane, des élans et autres animaux, comme cela arrive à tous les chasseurs.

Les traces des buffles, des zèbres, des wild-beasts, des hart-beasts et des sassasybys étaient très-nombreuses, et j'aperçus des troupeaux considérables de ces différentes espèces. Je pris cependant la résolution de ne pas troubler la campagne, dans la crainte d'effrayer les élans qui pouvaient s'y trouver ; aussi passai-je près de ces animaux sans leur faire aucun mal. Après avoir parcouru plusieurs milles, j'eus le désappointement de m'apercevoir que très-peu d'élans fréquentaient ces parages. Je revins au camp après en avoir cherché inutilement.

Je partis le lendemain avec un cavalier, et, après nous être éloignés un peu, j'eus le plaisir d'apercevoir un magnifique troupeau de buffles qui paissaient tranquillement sur la rive opposée du Meritsane. Ce gibier était celui dont j'avais le plus besoin, car nous commencions à manquer de viande. Accompagné de M. Orpen, de deux cavaliers et d'un grand nombre de chiens, nous résolûmes d'attaquer ces

animaux, et nos projets furent heureusement mis à exécution. Je tuai cinq buffles et M. Orpen deux, ce qui fit en tout sept têtes.

Après déjeuner deux paires de bœufs rapportèrent aux waggons quatre des buffles les plus gras, et, jusqu'au coucher du soleil, mes hommes furent très-occupés à les couper et à les saler. Dans la soirée je sortis avec ma carabine, avec le désir de trouver un veau que le troupeau avait abandonné dans la matinée. A ma grande surprise, lorsque l'animal m'aperçut, il me chargea hardiment; mais je tins ma carabine ferme à l'épaule, et, quand il fut à quatre mètres de moi, je l'arrêtai dans sa course en lui envoyant une balle au milieu du front.

Trois des buffles que nous avions tués avaient été laissés sur place; je pensais que nous pourrions trouver un lion faisant son repas de l'un d'eux, si nous nous y rendions dès l'aube. Je partis donc avec un cavalier et une meute de chiens. En approchant du troisième, les vautours que j'aperçus au-dessus de ma tête m'avertirent que je ne trouverais pas le buffle seul; lorsque j'arrivai près de ma victime, je vis à deux cents mètres de moi un énorme lion, rentrant lentement dans le fourré sur le bord de la rivière.

Aussitôt je pressai mon cheval, afin d'éloigner mes chiens de la charogne, et, s'il était possible, de mettre le lion en défense avant qu'il pût gagner un fourré. Nous arrivâmes près de lui juste au moment

où il atteignait un petit massif de roseaux, du milieu duquel il se précipita dans le lit de la rivière, où il se reposa. J'avançai jusqu'à quinze mètres et lui rendis tout mouvement impossible en lui envoyant une balle dans l'épaule. Je descendis ensuite de cheval, jusqu'à douze mètres de lui, et je l'achevai en lui lançant une seconde balle à l'épaule.

Cet animal était un vieux lion noir d'une taille superbe ; ses dents étaient parfaites et son poil magnifique. J'ordonnai à mes hommes de l'écorcher avec le plus grand soin.

Le lendemain nous gagnâmes le Lotlokane.

Dans l'après-midi, animé du désir de tuer un gems-bock, je fis seller mes trois meilleurs chevaux, et je pris la direction du nord, accompagné de deux cavaliers ; je n'emportai qu'un fusil à un coup.

Après avoir parcouru quelques milles, j'entrai dans un magnifique parc dont le terrain était uni et orné de bosquets épineux, dont se nourrissaient de nombreux troupeaux de wild-beasts, de zèbres, d'hartebeasts et de springs-boks. Je savais que les élans et les gems-bocks se tiennent ordinairement dans le voisinage de troupeaux d'autres espèces de gibier. Je résolus donc de m'avancer en demi-cercle près de ces derniers. J'examinai soigneusement le sol pour découvrir des traces des animaux que je désirais trouver. Après avoir fait une course rapide dans cette intention, nous revenions, mes gens et

moi, tranquillement, lorsque quatre élans se présentèrent devant nous.

Immédiatement nous nous mîmes en chasse. Booi, qui était en avant, sépara le plus beau mâle de ses compagnons et l'attira vers le camp. J'étais près des trois autres et je choisis la meilleure tête; puis, après une chasse pénible, je l'étendis à terre avec une seule balle qui l'atteignit à l'épaule.

J'allai aider Booi, qui se trouvait à un quart de mille dans la plaine au-dessous de moi. Je me dirigeai vers l'animal avec précaution, et nous réussîmes à l'amener droit aux waggons. Je le tuai de deux coups qui le frappèrent à l'épaule. Je n'avais pas encore de tête d'élan mâle, et c'était là un beau spécimen que je destinais à ma collection.

Nous partîmes pour nous rendre près de Molopo, sur les bords duquel je tuai des antilopes rouanes et des reitboks.

Le 27 mai nous atteignîmes le kraal de Sichely, situé sur le Coulonbeng.

Le 31 nous nous remîmes en route, et nous portâmes nos pas vers le Limpopo, où nous parvînmes le 15 juin.

Le 18 la lune était dans son plein; je traversai la rivière avec MM. Orpen, Carey et plusieurs de mes gens, et nous nous rendîmes à la fontaine de Charibe, où nous espérions faire la chasse aux éléphants pendant la nuit; mais nous avions eu le mal-

heur d'effrayer ceux qui fréquentaient cette fontaine; ils avaient tous fui ce district. Le 23, en venant de Guapa au camp, j'entendis les cris des éléphants dans plusieurs directions; je compris qu'il devait y avoir non loin de là un nombreux troupeau. Je montai sur un grand arbre qui portait des épines, et du faîte j'aperçus les dos gris de quelques-uns de ces animaux; ils dépassaient en hauteur les taillis de la forêt. J'envoyai Bamachumie chercher les chiens; quand ils arrivèrent, je m'avançai pour faire une plus minutieuse inspection.

Le troupeau contenait plus de cent éléphants et était entièrement composé de femelles et de jeunes mâles. Pendant une demi-heure j'essayai d'en choisir un bon. Je rampai jusqu'à quinze mètres d'un beau mâle, à qui j'envoyai une balle au défaut de l'épaule. Mes gens ne lançaient pas mes chiens et ne m'amenaient pas mon cheval; j'allai donc à leur rencontre, et, pendant ce temps, l'éléphant rejoignit ses camarades. Les chiens en attaquèrent un autre et je mis fin à ses jours après une longue chasse. L'animal était à peine tombé que le vieux Mutchuisho vint, avec une trentaine de Bamangwatos, m'en demander la chair.

Le lendemain je tuai un autre éléphant de fort belle taille.

Le 29 je traversai le Macoolwey, et, pendant la route, je chassai à la tête des waggons; je tuai un

daim mâle et sa femelle, et je mis en fuite une bande de sept ou huit lions qui avaient pour guide un vieux lion d'une grosseur extraordinaire. Le jour suivant je menai les waggons près de la Basilika. Là je tuai deux pallahs et une girafe femelle. Nous remisâmes les waggons dans mon ancien camp, mais, comme je remarquai des tsetsés sur mes chevaux, je me déterminai à quitter Séléka le lendemain.

Vers minuit un énorme lion attaqua hardiment le kraal où était le bétail. Il cherchait à passer à travers la haie épaisse et épineuse, et il répandit la terreur parmi les bestiaux, qui fuyaient pêle-mêle. D'un coup de griffe il étendit un excellent bœuf et le tint sous lui. Je fus éveillé par le bruit, et à l'instant j'ordonnai qu'on lâchât les chiens; l'horrible quadrupède fut mis en fuite. Quant au pauvre bœuf, ses jambes de devant et de derrière avaient été si horriblement lacérées que je fus obligé de le tuer dès le lendemain.

Vers neuf heures du matin je quittai Séléka. Au coucher du soleil je m'arrêtai sur les bords du Limpopo, en face de Guapa.

Je demeurai là plusieurs jours, en faisant d'heureuses excursions avec M. Orpen; nous traversions souvent la rivière pour chercher des éléphants.

En revenant de l'une de ces expéditions nous fûmes témoin d'un spectacle qui nous remplit d'horreur. La tribu des Bamalettes, sur le territoire de

laquelle nous chassions, avait été quelques mois auparavant attaquée et mise en fuite par Sicomy; un grand nombre d'indigènes avaient été massacrés, et ceux qui avaient pu échapper s'étaient réfugiés dans un ravin élevé dans les montagnes.

Nous visitâmes leur ville déserte et la terre sur laquelle ils avaient été poursuivis et tués. Rien n'était plus horrible que d'apercevoir les os blanchis et les crânes de ceux qui avaient péri; les loups et les chacals s'étaient régalés de leurs cadavres. L'herbe était encore foulée autour de leurs squelettes; des cheveux, des débris de chair se voyaient çà et là, et le sang était resté visible sur toutes les pierres.

Le 13 je pris la direction du sud en avançant vers Charibe. Dans la soirée les naturels se mirent à assaisonner la chair d'une lionne que j'avais tuée la veille et qui était très-grasse; ils considéraient ce mets comme un excellent manger. Quant à moi, malgré mon appétit et ma faiblesse, car je pouvais à peine marcher, je ne pus me décider à partager leur repas. Je laissai ma cafetière et autres ustensiles nécessaires à M. Orpen; puis après avoir recouvré un peu de force, je me dirigeai vers la fontaine, où j'eus l'heureuse chance de tuer un pallah.

Le 25 juillet, au lever du soleil, nous descendîmes la rivière en laissant derrière nous trois de mes chevaux; deux étaient morts, le troisième se mourait des morsures des tsetsés. Le lendemain, sur le bord

de l'eau, nous découvrîmes les traces de trois vieux éléphants mâles. Nous les suivîmes pendant cinq milles, et, à la fin, nous arrivâmes dans une campagne tellement ombragée d'acacias qu'il nous fut impossible de les voir davantage.

Après nous être un peu avancés, nous retrouvâmes les traces des éléphants, et, environ une heure avant le coucher du soleil, nous rencontrâmes enfin près de quinze de ces animaux.

Le vent était favorable ; ils ne se doutèrent pas de notre approche. Tout en tournant lentement autour d'eux j'essayai de choisir le meilleur ; il se tenait à ma droite, et ses défenses surpassaient en beauté celles de ses camarades. Je le choisis donc et parvins à l'abattre après un combat très-court, car je ne tirai que cinq fois.

Les défenses de cet énorme animal étaient d'une perfection peu commune ; je résolus de conserver tout son crâne, et, dans cette intention, j'envoyai un messager au camp pour qu'il ramenât un waggon. Trois jours s'écoulèrent avant qu'il arrivât ; il lui fallait traverser le Limpopo à plusieurs milles au-dessus de mon camp. Pendant ce temps je m'occupai à faire cuire les pieds de l'éléphant pour les conserver.

En revenant au camp je tuai une très-belle girafe mâle dont je préparai la tête. Pendant plusieurs jours je fis avec succès la chasse aux éléphants

dans les forêts qui couvrent le sol à l'est du Limpopo.

Le 7 nous atteignîmes le village des Bakalaharis, où le pauvre Hendrick avait été entraîné et dévoré par un lion. Je trouvai le village abandonné; il y avait des traces et du fumier d'éléphants à l'endroit où, la saison précédente, les chefs des naturels tenaient conseil.

Le 8 je me dirigeai vers la belle fontaine appelée *Seboono*, pour surprendre les éléphants au clair de lune.

Dans la soirée une troupe de vingt-deux girafes visita la fontaine; puis vinrent des koodoos, des zèbres et un superbe élan mâle. Je fus surpris de voir ce dernier, car je m'étais toujours figuré que les animaux de son espèce ne buvaient jamais.

Une heure après la chute du jour, plusieurs rhinocéros parurent, et bientôt après un bruit sourd m'annonça l'approche d'un éléphant. Il s'avança; c'était un énorme mâle, qui n'avait qu'une seule défense.

J'eus beaucoup de peine à l'abattre : la forêt était très-ombragée, et il y avait surtout beaucoup d'arbres à épines; le ciel était chargé de nuages. A la fin cependant l'animal tomba; il avait eu le corps criblé de vingt-cinq balles.

Le 22 août j'éprouvai le plaisir de compter ma provision d'ivoires, et je m'aperçus que j'avais tué, dans le sud de l'Afrique, cent cinq éléphants de choix.

Comme ces animaux avaient déserté ces parages, nous partîmes le 3 septembre, et nous descendîmes le Limpopo pour nous rendre dans les contrées fréquentées par les hippopotames.

Dans la soirée, en retournant aux waggons, j'entendis M. Orpen engagé dans un combat avec un énorme hippopotame; il avait épuisé ses munitions. J'attaquai l'animal à mon tour, et je finis par l'abattre, après lui avoir envoyé sept à huit balles.

Le 5, en descendant la rivière, nous tuâmes sept hippopotames superbes, dont deux étaient des mâles. L'un de ces monstres reçut seize balles dans la tête avant d'expirer. Dans le plus fort du combat, un crocodile d'une grosseur prodigieuse, attiré par le sang, parut tout à coup devant nous et nagea autour de l'hippopotame avec une rage sans pareille : les mouvements réunis des deux amphibies agitaient à un tel point le large courant, que les vagues couvrirent les deux rives. Je tuai le crocodile en lui décochant une seule balle qui l'atteignit au milieu de la tête.

En recevant le coup, le saurien se retourna sur le côté pendant quelques minutes et resta sans mouvement dans cette position à la surface de l'eau, une jambe de devant et une de derrière étendues et tremblant dans l'air comme une grenouille qui se meurt; il exhala ensuite une forte odeur de musc et expira.

Le 17 je fus pris d'une fièvre rhumatismale aiguë qui m'obligea de garder mon lit et qui me fit beau-

coup souffrir. Tandis que j'étais dans ce triste état, M. Orpen, suivi de Présent, rencontra un énorme léopord et lui fit une large blessure. Les naturels accoururent bientôt au camp et annoncèrent que M. Orpen avait été tué par le léopard.

En prenant de plus amples informations, j'appris que mon camarade n'était pas mort, mais qu'il était horriblement mutilé et mordu à la tête et aux bras. Ils avaient hardiment suivi à pied les traces du carnassier, les chiens étant derrière au lieu d'aller en avant. Ils s'approchèrent de l'animal sans connaître sa position, et, tout à coup, Orpen l'ayant aperçu le tira et le manqua. Le léopard s'élança alors sur lui, le prit par les épaules, l'étendit à terre, se coucha sur lui en rugissant, et lacéra affreusement ses mains, ses bras et sa tête.

Au bout de quelques minutes, le sang que perdait l'animal épuisa ses forces; il roula à quelques pas plus loin, ce qui permit à Orpen de se relever et de s'enfuir. Où étaient le courageux Présent et les autres naturels? on n'en savait rien, mais ce que l'on n'ignora pas, c'est que pas un d'eux ne vint au secours de l'infortuné Orpen.

J'appris plus tard que, suivant la coutume établie parmi tous les domestiques des colonies, au moment où le léopard s'était élancé, Présent fit une décharge en l'air, puis se jeta à terre en rampant sur la rive, et, sautant dans le courant, avait nagé assez loin

avant d'oser s'aventurer de nouveau sur la terre ferme. Les naturels, quoique nombreux et tous armés, avaient fui d'un autre côté.

---

# XXVII

Voyage du Limpopo au Ngotwani et retour. — Le kraal de Sichely. — Fin de la cinquième expédition. — Noyade de plusieurs hommes — Conclusion.

M. Orpen et moi nous étions désormais condamnés au repos, lui par suite de ses blessures qui étaient nombreuses et dangereuses, et moi par la fièvre : je ne me rétablissais, en effet, que très-lentement. Il était donc inutile de songer à rester plus longtemps dans les basses terres qui avoisinent le Limpopo; aussi je résolus de partir pour le pays de Sichely.

Nous nous mîmes en route le 27 septembre, et, le 2 octobre, nous campâmes sur le bord du Limpopo, un peu au-dessus de sa jonction avec la Lepalala.

Les hommes de Sichely me prièrent de m'y arrêter un jour ; leur chef désirait faire du commerce avec moi ; j'y consentis.

Le lendemain au matin Seleka vint me voir avec une suite nombreuse ; il m'apporta de fort beaux modèles d'armes béchuanas qu'il désirait échanger contre des mousquets et des munitions. Il m'offrit de la bière béchuana et un potage fermenté qu'il considérait comme un véritable cadeau. Du reste, il espérait que je lui donnerais de la poudre en échange. Telle est la manière de faire des présents dans le sud de l'Afrique.

Dans l'après-midi, je donnai un fusil à Sichely pour neuf assagais très-beaux, pour une hache de bataille et pour deux armures de peau de buffle. J'obtins aussi différents objets des manufactures du pays en récompense de mon bon vouloir à consacrer les armes de deux ou trois nobles, et de mon présent d'onguent destiné à des frictions propres à les rendre bons tireurs.

En accomplissant cette absurde cérémonie, je regardai sérieusement l'initié en face et lui dis dans son langage : « Regarde le gibier en face ; dirige ta balle vers le cœur des bêtes sauvages ; que ta main et ton cœur soient forts contre le lion, contre le grand éléphant, contre le rhinocéros et le buffle ! » Et je ne mentais pas.

Le 5, nous nous mîmes en route au lever du soleil.

et nous arrivâmes le 8 près du Limpopo, à un endroit où je l'avais déjà traversé. Le 13, nous parcourûmes les bords du Ngotwani, mais, comme les eaux étaient basses, et qu'il semblait impossible d'arriver au pays de Sichely par cette route, je me déterminai à revenir sur mes pas, en me dirigeant de nouveau vers le Limpopo, que nous atteignîmes le 23.

En chemin je tuai un vieux lion.

En suivant les bords du Limpopo on gagne la Mariqua. Un peu avant le coucher de soleil, deux grands troupeaux de buffles se montrèrent devant nous. Je tuai une femelle, et, après avoir remisé huit ou neuf mâles dans les roseaux élevés qui se trouvaient sur le bord du courant, tout à fait vis-à-vis de mon camp, je visai les deux plus belles têtes du troupeau et parvins à en tuer un à l'aide de cinq coups de carabine. L'autre s'enfuit, quoique grièvement blessé, tandis que j'étais engagé avec son camarade.

Le lendemain matin, lorsque nous traversâmes la rivière pour aller à la recherche des buffles, nous découvrîmes un lion qui marchait majestueusement devant nous : après une chasse très-animée, dans laquelle je perdis trois de mes chiens, nous l'attirâmes dans des roseaux près du fleuve, et, pour la première fois, je pus tirer sur lui. Ma balle lui entra un peu derrière l'épaule. En se sentant atteint, l'animal rugit et chargea les chiens, mais seulement jusqu'au bord des roseaux, hors desquels il avait beaucoup de peine

à se mouvoir. Je fis une seconde décharge, en le visant à la tête, et la balle, pénétrant près de l'œil, lui traversa la mâchoire.

Au même instant le lion s'élança, sauta par-dessus les roseaux, plongea dans la rivière, au milieu de laquelle il nagea, et la teignit de son sang; un chien noir, nommé Schwart, osa seul le poursuivre. Un énorme crocodile, attiré par le sang, suivit les combattants dans leur course; par bonheur il ne toucha pas à mon chien, et c'était là ce que je redoutais. Présent tira sur le lion pendant qu'il nageait, mais il le manqua; deux de mes armes étaient déchargées.

Cependant, avant que le lion n'eût gagné le rivage opposé, j'eus le temps de glisser de la poudre et un lingot dans ma carabine, et, juste au moment où il mettait le pied à terre, je l'atteignis au cou; il tomba mort sur la place.

Nous parvînmes jusqu'à lui en suivant un sentier tracé par les hippopotames; le temps était humide et froid, et, pour dépouiller le lion, il nous fallut allumer du feu.

Cet animal était jeune et avait un très-beau manteau; sa crinière n'était pas très-épaisse; mais ses dents étaient parfaites, ce qui n'est pas commun chez les lions de cet âge, et il avait une très-belle touffe de poils au bout de la queue, ornememt que je n'avais jamais vu jusqu'alors chez aucun de ses congénères.

Le 27, nous arrivâmes à la jonction de la Mariqua avec le Limpopo, puis nous quittâmes encore une fois ce fleuve et suivîmes le bord septentrional de la Mariqua. Ce charmant courant d'eau a cinq ou six mètres de largeur, en cet endroit, et coule en serpentant dans une grande vallée ouverte. Par intervalles, il n'y a pas un arbre, mais seulement des roseaux, bordés par des bosquets formés par des arbres hérissés d'épines et par des saules.

Je trouvai là des reitboks, qui ne fréquentent pas le Limpopo dans les parties que j'avais visitées. La campagne est fertile et verdoyante, et toutes les espèces ordinaires de gibier y abondent. A peu près à quinze milles, au sud et à l'est, se trouve une chaîne de montagnes qui occupe une étendue d'environ cent milles, et qui, vers le nord-est, semble s'élever davantage et devenir plus escarpée à son extrémité.

Je suppose que le Limpopo prend sa source à l'est de cette chaîne, mais il est impossible de le remonter jusque là, et par conséquent de vérifier cette supposition.

Le lendemain nous parcourûmes près de huit milles en remontant le courant. Sur notre route je blessai deux rhinocéros noirs, et je tuai ensuite un sassayby et un énorme crocodile. Quand nous aperçûmes ce dernier, il était endormi sur l'herbe au bord de l'eau. Il fut atteint par deux balles, l'une dans la tête, l'autre au défaut de l'épaule. Dans les convulsions de

l'agonie, il parvint à se replonger dans la rivière et disparut, J'étais vraiment fort surpris d'apercevoir un monstre pareil dans une si petite rivière. La longueur du saurien dépassait sa largeur à l'endroit où je tirai sur lui.

Le 31, en chevauchant au bord de l'eau, je vis un autre de ces reptiles ; il dormait sur la rive opposée, et ma balle, en lui fracassant l'épine dorsale, le tua roide sur place. Je traversai la rivière un mille plus bas, afin d'examiuer ma victime. C'était uu vieux, mais un beau spécimen de l'espèce, qui avait plus de douze pieds de longueur. En retournant au comp pour le dépouiller, je trouvai la vallée envahie par un immense troupeau de buffles.

Quelques jours après, quatre lions traversèrent la vallée à une centaine de mètres au-dessous de mon camp. Nous les poursuivîmes aussitôt; leur vue me frappa d'étonnement et je fus comme saisi de la majesté de leur allure et de leur contenance : c'étaient d'énormes mâles. L'avouerai-je? Je commençai à douter de l'issue du combat qui s'offrait à nous.

Les chiens s'élancèrent, et les lions, prenant leur course, suivirent doucement le rivage et disparurent dans une presqu'île formée par la rivière, très-ombragée en cet endroit par de grands arbres et par des roseaux. Les chiens y pénétrèrent hardiment en aboyant, et les lions commencèrent aussitôt à hurler. Quelques minutes après je les entendis se jeter dans le

courant ; je sautai à bas de mon cheval et je courus sur la rive d'où j'en vis trois qui remontaient de l'autre côté.

L'un d'eux se dirigea en toute hâte vers la plaine ouverte, mais les deux autres, se voyant pressés par les chiens, retournèrent tout de suite à l'eau. C'était maintenant à mon tour, et, ce jour-là, j'eus le plaisir de faire le double coup le plus glorieux que puisse rêver un chasseur : j'atteignis les deux lions à l'épaule avant qu'ils pussent même se douter de la position que j'occupais.

Je pris mon fusil des mains de Carey qui était venu à mon aide, et j'achevai le premier lion en lui envoyant une balle près du cœur. J'arrêtai ensuite le second en le frappant à la cuisse ; il parvint néanmoins, en rampant, jusque sous un buisson d'un vert très-foncé, où, pendant quelque temps, il se déroba entièrement à mes regards ; mais à la fin une motte de terre qui tomba sur sa cachette lui fit faire un mouvement et trahit sa position. Je l'achevai avec trois balles qu'il reçut dans le milieu du dos. Le quatrième lion s'échappa.

Nous traversâmes la rivière un peu plus haut pour examiner les victimes que j'avais faites. Je gardai le crâne et la peau du plus beau de ces animaux, et seulement les griffes et la queue de celui qui avait les dents cariées.

Le 19, pendant notre voyage, nous eûmes à tra-

verser une rangée de collines rocailleuses. Nous étions arrivés alors à l'endroit où nous devions dire adieu à la Mariqua et suivre la direction orientale au milieu de la campagne pour nous rendre à Sichely. Au coucher du soleil nous fîmes une halte sous une haute montagne, la plus élevée du pays, que l'on appelle « Lynché-à-Cheny », ou la moutagne du Singe.

Dans la soirée nous parcourûmes la plus délicieuse contrée que j'aie jamais vue en Afrique. A notre gauche nous longions une rangée de montagnes pierreuses, bien boisées et qui paraissait n'avoir pas de fin; à notre droite le terrain était doucement incliné et allait rejoindre une forêt verdoyante entrecoupée de clairières. Comme l'Océan, cette forêt était sans bornes, quoiqu'elle fut cependant interrompue d'un côté par une chaîne de montagnes rocailleuses couvertes de bois qui s'élevaient en pyramides.

L'horizon était bordé de forêts et de montagnes; l'une de ces dernières dominait toutes les autres et semblait former un dôme. La soirée était fort belle, quoique le ciel fût un peu couvert, ce qui répandait sur le paysage un certain charme mystérieux et lui donnait un aspect sauvage. Je contemplai avec émotion la scène étrange qui se développait devant moi et j'étais triste de ne pouvoir m'arrêter en ce lieu; aussi ne pus-je m'empêcher de m'écrier : « Je donnerais ma vie pour pouvoir vivre ici quelques années et jouir de la possession d'une pareille terre. »

Nous atteignîmes dans la matinée une fontaine située à quelques milles dans une gorge des montagnes, et j'y trouvai trois lionnes dont je tuai une en lui tirant quatre coups de fusil.

Le 24 des averses tombèrent à toute heure et mes hommes s'occupèrent à me faire des brogues. Ces souliers étaient vraiment dignes d'un chasseur; quoique légers, ils étaient très-forts et fabriqués entièrement de la peau des animaux que j'avais tués.

Les semelles étaient en cuir de buffle ou de girafe; le dessus en koodoo, en hartlebeast ou en bushbok; le derrière était en peau de lion, de hyène ou d'antilope noire. Ces chaussures étaient cousues avec une lanière très-fine coupée dans le cuir du steinbok.

Dans l'après-midi nous nous dirigeâmes vers l'ouest en côtoyant les montagnes boisées et pierreuses. Les naturels avaient en cet endroit, plusieurs années auparavant, fait avec succès la guerre aux éléphants, car je trouvai là quatre crânes de ces animaux. Dans la journée nous rencontrâmes six buffles et nous blessâmes un magnifique mâle à l'épaule, ce qui ne l'empêcha pas de s'enfuir avec ses camarades, car le terrain était très-mauvais et ne permettait pas qu'on le poursuivît.

Nous eûmes encore au retour une aventure de chasse avec un autre vieux buffle mâle, et nous fûmes bientôt convaincus de l'extrême danger qu'il y a à attaquer ces animaux lorsqu'on n'a pas de chiens.

Nous lançâmes l'animal dans un vallon couvert de verdure au milieu des collines, et nous l'y suivîmes quelque temps, tantôt l'apercevant, tantôt ne distinguant que l'empreinte de ses pas. Je marchais d'une vitesse qui le mettait hors d'haleine. Lorsqu'il se vit dans un grand danger, il eut recours à un singulier stratagème : il tourna tout autour de quelques épais buissons qui le dérobèrent à notre vue, puis se trouva près d'un étang assez profond pour y dissimuler son corps ; il s'y jeta, regarda de tous côtés, se coucha enfin, et attendit notre arrivée. Par malheur sa tête grise et ses énormes cornes paraissaient à la surface, quoiqu'elles nous fussent cachées par des rangées de grandes herbes.

Du reste nous ne nous attachions qu'aux traces, et nous avançâmes hardiment à quelques pieds de l'animal sans l'apercevoir. Il se releva alors, chargea Ruyter d'une manière désespéré en poussant un cri particulier aux animaux de son espèce, cri ressemblant un peu au hurlement du lion, et jeta par terre la monture et le cavalier ; sa corne acérée perça la hanche du pauvre coursier et le blessa horriblement. En un instant Ruyter se remit sur pieds et parvint à se sauver ; le buffle l'observa du coin des yeux et le poursuivit ; mais son pied glissa et il tomba dans une mare boueuse. Le bushman put ainsi échapper à une mort certaine. L'animal se releva tout étourdi. A ce moment je lui lançai une balle dans l'épaule, et

immédiatement il quitta le lieu du combat pour chercher un abri dans l'épais fourré sur le versant de la montagne où je jugeai imprudent de le relancer.

Le 28 un de mes conducteurs de waggons n'ayant pas obéi à mes ordres, le waggon qu'il conduisait fut presque renversé ; je lui fis donner une correction pour laquelle on employa le fouet.

Le 4 décembre nous nous dirigeâmes vers le Ngotwani et le traversâmes après avoir péniblement travaillé pendant une heure ; il nous fallut tracer une route sur les bords. Dans l'après-midi nous continuâmes notre route et nous fîmes halte au coucher du soleil en un lieu où nous nous étions déjà reposés près de *Poozt*, autrement dit « la Passe-de-Dieu ».

Ce jour-là je suivis les traces d'un rhinocéros blessé le long d'une rangée de montagnes qui était à ma droite, puis dans un bassin très-boisé au milieu des montagnes. Je remarquai bientôt que deux lions avaient découvert la piste comme moi et qu'ils guettait le boselé ; ils étaient en effet couchés dans le voisinage.

J'étais à trente pas d'eux avant de soupçonner leur présence. Ils se relevèrent, rugirent, et remontèrent le long des flancs de la colline. Tout d'abord je n'en aperçus qu'un qui n'était pas très-éloigné de moi et je m'arrêtai pour le regarder. Il se plaça dans une position favorable et je tirai sur lui ; il fut atteint au cœur. Quand la balle pénétra il bondit en avant

et fut à l'instant caché par les arbres. J'approchai alors avec précaution. L'instant d'après, l'autre lion se leva, fit entendre un rugissement terrible et marcha très-tranquillement sur le côté de la montagne. Je supposai que c'était l'animal que j'avais blessé et fis encore deux décharges sur lui, mais il disparut sans ralentir le pas. En avançant pour visiter l'endroit où le lion s'était couché, je trouvai deux gîtes : par conséquent il y avait eu là deux lions. Je pouvais donc bien en avoir tué un.

Dans le cas où l'animal n'aurait été que blessé, je jugeai prudent de rejoindre les waggons, qui passaient au-dessous de nous, afin de me faire suivre par quelques chiens. Lorsque j'eus ramené ces derniers, Ruyter et moi nous retournâmes à l'endroit que je venais de quitter; nous trouvâmes le lion étendu sans vie sur le côté de la montagne, et nous nous hâtâmes de le dépouiller pour emporter sa peau sur nos waggons.

Dans l'après-midi j'allai à cheval au camp de Sichely, sur le Kouloubeng; j'appris, en y arrivant, que M. Livingstone était parti dans la matinée pour visiter une tribu qui habite à l'est du Limpopo. Mistress Livingstone me reçut très-bien; elle m'offrit du thé, du pain et du beurre que je trouvai excellents, et me raconta toutes les nouvelles de la colonie.

Le 14 je partis à pied, accompagné de Ruyter; je marchai fièrement à la rencontre d'une belle antilope

noire que je tuai avec cinq balles. C'était un superbe spécimen de cette espèce rare et charmante ; ses cornes étaient énormes, très-longues, rugueuses et très-régulières. Je lui coupai la tête, et, après avoir couvert la chair de rameaux verts, nous retournâmes au camp d'où j'envoyai des hommes chercher la venaison et la peau.

Toute la matinée du 15 je fus occupé à préparer la tête de cette antilope noire.

Je me mis ensuite en route avec deux cavaliers et me dirigeai vers le nord. En longeant les collines sous lesquelles nous étions campés, j'aperçus un gems-bok à deux cents mètres de moi ; j'épaulai à l'instant ma carabine à six pouces d'élévation et fis feu : la balle atteignit la bête à l'épaule et passa de l'autre côté des parties inférieures.

Le gems-bok plia le dos et s'enfuit, se dérobant à mes regards derrière un bloc de rochers. Après avoir chargé mes armes, j'aperçus du sang sur le sol ; je suivis ces taches et j'eus le plaisir de trouver l'antilope étendue ne pouvant plus se relever. Cette antilope avait la plus belle tête que j'eusse jamais vue ; ses cornes étaient très-longues, bien placées, larges et très-rugueuses.

Le 18 nous reprîmes notre chemin, et, après quatre heures de marche, nous campâmes sur les bords du Kouloubeng ; là, des antilopes, des zèbres, des buffles éprouvèrent le pouvoir de ma carabine.

Le lendemain, pendant que nous explorions une partie très-montagneuse et très-belle du pays au sud-est, je retrouvai les ornières de mes waggons, pendant mon voyage de 1843, à une courte distance de la gorge dans les montagnes ; c'est là que mes bœufs avaient été chassés par les lions.

En cet endroit deux ruisseaux se rencontrent. On trouve là beaucoup de gibier quand la campagne n'a pas été ravagée par les chasseurs griquas. J'aperçus les traces d'un troupeau de buffles, et, après les avoir suivies, je me trouvai en face d'un autre troupeau. Ces animaux se reposaient sous d'épais ombrages dans la même vallée ; j'approchai d'eux en rampant, et, lorsque je ne fus plus qu'à trente mètres, je restai immobile pendant une heure pour choisir la plus belle tête.

Le buffle que je désirais tuer était étendu sur la terre ; son corps était abrité par de fortes branches couvertes d'épines. Les animaux se levèrent les uns après les autres s'allongèrent, frottèrent leurs cornes contre les arbres, et bientôt se recouchèrent. Enfin quelque chose les effraya. Le buffle que je convoitais se dressa sur ses pieds et s'offrit à moi dans une position favorable. Mon premier coup de fusil ne voulut pas partir, mais le second éclata à travers le fourré et la balle atteignit l'animal au cœur.

En revenant au camp je trouvai une tribu de Baquainas et parmi eux un frère de Sichely. Ces hom-

mes m'avertirent que les Boers avaient pris beaucoup d'informations à mon sujet, et qu'ils avaient déclaré leur intention de venir en force, montés sur des chevaux, pour me faire prisonnier. Les Baquainas ajoutèrent cependant que tous les chevaux des Boers étaient morts d'une épizootie.

Une attaque n'était pas improbable ; je jugeai donc prudent de m'y préparer. Je résolus, en cas d'événement, de me rendre près de M. Edwards, le missionnaire, à Bakatla. Dans la pensée d'un danger sur les bord du Manouri, je me dirigeai vers l'ouest, et je traversai le pays des Bawangketses. Ce même jour je perdis une autre jument noire qui mourut de maladie.

Cette année mes pertes de bétail avaient été considérables. J'avais déjà vu mourir quatorze chevaux et quinze autres animaux. Pendant les quatre expéditions que j'avais faites dans l'intérieur de l'Afrique, quarante-sept chevaux et soixante-dix bestiaux avaient péri. C'était une valeur d'au moins six cent livres. J'avais aussi perdu sept de mes chiens.

Nous voyageâmes pendant plusieurs jours au milieu d'une campagne où les différentes espèces de gibier étaient fort abondantes et notre chasse y fut bonne.

Le 1er janvier 1849 j'entrai à Bakatla, où je trouvai M. Edwards et sa famille en très-bonne santé. Il m'apprit que les Boers avaient rencontré le gouver-

neur et les troupes en un lieu appelé Bloom Plaato, sur la rive septentrionale du fleuve Orange, et qu'après un combat de trois heures les sauvages avaient été défaits.

M. Edwards me conta que depuis ce temps les Boers s'étaient enfuis en grand nombre vers Mosega et s'étaient embusqués en cet endroit pour s'emparer de mes waggons. Il me conseilla donc de ne pas suivre mon ancienne route, et de quitter promptement le pays, en suivant une ligne directe à travers les montagnes, derrière Bakatla. Je fus contrarié dans mes projets par une attaque de fièvre qui me prit le lendemain, et j'avoue que j'étais très-agité et très-inquiet.

Le 3 nous partîmes dès l'aurore, et, après avoir parcouru plusieurs milles sans trouver d'eau, j'eus la triste conviction de n'en avoir que le lendemain, lorsque nous serions près de Malopo. Le soleil était brûlant; mes pauvres chiens étaient sur le point de devenir fous; la plupart de mes bestiaux boitaient, leurs sabots étaient attaqués, et moi-même j'avais une forte fièvre.

A ma grande satisfaction la pluie me fournit de l'eau pour tout le bétail.

Dans la crainte d'une attaque des Boers je donnai des ordres pour que tous les fusils et toutes les carabines fussent mis en bon état et chargés. On me prépara aussi quatre bons mousquets, grâce auxquels,

dans une plaine ouverte, on pouvait faire reculer un grand nombre de Boers.

Dans l'après-midi du 15 nous arrivâmes près de la rivière Hart, où nous nous arrêtâmes à un quart de mille de la ville, autrement dit du kraal de Batlapis. Les eaux étaient très-élevées, et il était impossible de les traverser à cause des grandes pluies qui étaient tombées dans certaines parties du district.

Le lendemain matin, cédant aux prières de Mahura, je passai le Hart et campai sur la rive méridionale. Dans la journée j'obtins par échanges dix kaross et un très-beau chat bien moucheté; c'était un présent du chef.

Le 16 je pensai qu'il était temps de me remettre en route. Mahura et sa suite ne m'apportaient que des objets de peu de valeur, et dont ils demandaient des prix très-élevés. De très-bonne heure j'ordonnai à mes hommes de compter le bétail et de se mettre en route. Dans l'après-midi nous franchîmes six ou sept milles qui nous rapprochèrent du Vaal.

Le jour suivant nous éprouvâmes beaucoup de retard eu égard à l'entêtement des jeunes bœufs qui ne voulaient pas tirer, et cela malgré les coups de fouet que nous leur administrions. A la tombée de la nuit nous fîmes halte près de la charmante rivière Vaal, qui était très-haute, par suite des pluies abondantes tombées tout récemment. Lorsque je fus parvenu sur

le bord, je jugeai qu'il était prudent de ne la traverser que le lendemain; aussi, ce jour-là, après avoir fait nos préparatifs, nous commençâmes à conduire un waggon à la fois avec vingt bœufs; deux heures plus tard mes trois lourds véhicules étaient en sûreté sur l'autre rive. Après deux ou trois jours de marche, nous aperçûmes plusieurs Boers qui stationnaient des deux côtés de la rivière Vet.

Le 24 notre course du matin nous amena dans le district où l'hiver précédent j'avais rencontré tant de bless-boks. Les Boers campaient en face de nous. Je m'arrêtai à l'ombre de quelques arbres épineux, et nous vîmes sur notre route de nombreuses traces de lions.

Nous avions maintenant atteint le lieu où nous devions quitter la rivière Vet. Quand nous eûmes encore marché pendant un mille, nous entrâmes dans d'immenses plaines où l'on ne voyait de loin en loin que de maigres pâturages. Là résidaient, sans être inquiétés, d'innombrables troupeaux de wild-beats, de bless-boks et de springs-boks.

Depuis fort longtemps je n'avais point vu de ces animaux. Je les contemplai donc avec un grand plaisir et un intérêt profond qu'aucune parole ne pourrait exprimer; des milliers de quadrupèdes peuplaient le paysage; on en voyait de tous côtés.

Le 28 je montai à cheval et me dirigeai vers le nord-ouest. Je donnai la chasse à un troupeau d'en-

viron deux cents wild-beats noirs, que j'attaquai d'après le principe des Boers, en tirant plusieurs fois, après m'être placé à une distance de trois cents mètres.

Un fort beau mâle fut le seul qui mordit la poussière. J'étais près du camp, et j'envoyai Ruyter chercher des hommes pour rapporter le gibier vers les waggons.

Dans l'après-midi nous continuâmes notre route. Il y avait très-peu d'herbe, et dès lors le danger pour les bœufs d'attraper une horrible maladie, désignée par les Boers sous le nom de « suot sickness, » n'existait plus : les bestiaux sont sujets à cette maladie lorsqu'ils paissent sur des terres fréquentées par les wild-beats noirs.

Le lendemain, le terrain était très-mauvais pour les bœufs à cause des pluies; plusieurs troupeaux de bless-boks passèrent près de nous. Dans l'après-midi, nous découvrîmes un nid d'autruches, de sept pieds de diamètre, qui contenait vingt-quatre œufs nouvellement pondus. Je les confiai à Ruyter, afin qu'il les défendît des chacals, des vautours et de l'autruche elle-même, qui pouvait revenir pendant notre absence et briser les œufs. Lorsque j'arrivai au camp, je dépêchai deux hommes avec des sacs de cuir pour aller chercher mon butin.

Le lendemain au matin je fis une chasse très-animée, car plusieurs fois les wild-beasts chargèrent

follement à l'endroit où je m'étais caché, et, pendant la journée, je tuai quatre vieux mâles.

Le 3 février nous nous arrêtâmes à Bloem-Vonteyn, où je fus très-bien reçu par les officiers du 45e et par ceux du régiment du Cap qui s'y trouvaient.

Nous restâmes là un jour ou deux, puis nous nous engageâmes à travers une campagne désolée, dans laquelle nous trouvâmes des troupeaux de wild-beasts, de bless-boks, de springs-boks, et un grand nombre de squelettes répandus de tous côtés dans la plaine. Cette grande mortalité avait été causée ou par la famine, ou par une maladie galeuse, appelée par les Hollandais *brunt sickta*, laquelle, bien souvent, détruit tous les animaux dans les plaines fréquentées par le gibier.

Le 17 nous fîmes reposer les waggons à la ferme de M. Fossey, à deux milles du grand fleuve Orange. M. Fossey nous informa que les eaux étaient très-élevées, et qu'il ne croyait pas que nous pussions traverser le fleuve avant plusieurs mois. Le pont de Nerval avait été brisé quand les troupes passèrent pour aller combattre les Boers à Boom-Plaats, peu de mois auparavant, et le nouveau qu'on construisait n'était pas encore arrivé. Je fus retenu sur les bords du fleuve pendant plusieurs semaines, et ce retard me parut beaucoup plus long que je ne l'aurais voulu.

Le 8 mars j'appris que les Boers avaient construit un radeau au-dessus d'Alleman's Drifft.

Je me mis en route et descendis la rivière pour examiner ce radeau; il était plus dangerenx qu'utile, car il ne pouvait supporter que de légers waggons, et ceux qui étaient trop pesants devaient être tout d'abord déchargés. Au coucher du soleil je parvins à conduire un waggon et douze bœufs sur la rive opposée, mais je ne pris que six animaux à la fois. Le courant était rapide et profond.

Le lendemain au matin je m'aperçus que le fleuve avait beaucoup augmenté pendant la nuit et qu'il grossissait encore. Je déchargeai la plus grande partie de la cargaison du waggon du vieux Adonis, afin de lui faire passer l'eau; mais je manquai de tout perdre lorsque je fus arrivé au milieu du fleuve. A ce moment l'inondation avait tellement augmenté que nous pensâmes qu'il serait dangereux de nous aventurer davantage; nous prîmes donc la prudente résolution d'attendre la décroisssance des eaux de l'Orange, qui ne continua pas moins à grossir toute la journée et la matinée suivante. Dans l'après-midi il semblait avoir atteint son maximum, et, vers le soir, il était évidemment en baisse.

Tout le jour, comme cela était arrivé la veille, le fleuve présenta un imposant spectacle, d'énormes morceaux de bois, des troncs d'arbres roulaient devant nous sur les eaux agitées, qui les conduisaient

à la mer. Dans l'après-midi le fort câble qui retenait le radeau dont j'ai déjà parlé se brisa ; il ne put résister à la rapidité du courant et fut emporté.

Nous le retrouvâmes le 14 avec beaucoup de difficultés, les Boers s'en étaient emparés ; et, avec plusieurs Béchuanas caffres, avaient essayé de traverser le fleuve.

Lorsqu'ils furent à moitié chemin, l'eau s'éleva peu à peu sur le radeau; une terreur panique les saisit et ils s'élancèrent dans le petit bateau attaché au radeau, qui chavira. Au même instant la corde qui retenait ce léger esquif s'étant rompue, ces infortunés furent entraînés par la violence du courant. Sur vingt-sept quatre seulement échappèrent à la mort.

Après cet accident j'envoyai mes hommes sur l'autre bord pour qu'ils se rendissent à Norval's boat, au-dessous d'Alleman's Drifft, où j'allai les rejoindre avec mon waggon tendu. Le jour suivant, au coucher du soleil, nous fîmes traverser heureusement les deux autres waggons, et nous campâmes encore une fois sur le territoire britannique.

Le passage fut pénible; il nous fallut vider chaque véhicule, le démonter et porter tout pièce à pièce. De cette façon seulement nous pûmes traverser. Les bœufs et les chevaux nagèrent.

On rechargea aussitôt, et, le 18, à la tombée de la nuit, nous entrâmes à Colesberg, où nous nous ren-

dîmes aux vieilles casernes. Nous avions été absents juste une année.

Quand mes waggons entrèrent dans la ville, la nouvelle de notre arrivée se répandit promptement. Un grand nombre de gentlemen et de jeunes et jolies femmes accoururent pour voir le vieux chasseur d'éléphants, qui avait été pleuré comme s'il eût été mort.

Nous fûmes bientôt entourés de la moitié de la population, qui ne nous quitta que lorsque la nuit força chacun à regagner ses pénates.

Mon ami, M. Orpen, qui était d'une très-bonne constitution, s'était bien remis des terribles blessures que lui avait faites le léopard sur les bords du Limpopo, mais il était encore obligé de porter ses bras en écharpe.

Pendant mon séjour à Colesberg j'eus beaucoup de plaisir à retrouver mon ami, M. Oswell, de l'honorable compagnie du service des Indes orientales. Il avait alors le projet de se mettre en route pour se rendre dans l'intérieur des terres et désirait pénétrer chez les Kabharis en suivant la direction nord-ouest et visiter le lac avec des bateaux.

C'était là une expédition que j'avais eu plusieurs fois l'intention d'entreprendre, mais mes ressources pécuniaires, mon désir de faire une collection d'objets appartenant à l'histoire naturelle m'avaient entraîné du côté des vertes forêts de l'est, où j'étais

plus à même de trouver des éléphants et de m'enrichir de leurs dépouilles.

M. Oswell ayant besoin de bœufs, je lui offris d'en choisir autant qu'il voudrait parmi les miens. Il partit peu de temps après, accompagné de M. Murray. Je restai à Colesberg jusqu'au 12 avril ; puis je me rendis à Cuil-Vonteyn, ferme appartenant à mistress Van Blerk.

J'y arrivai après trois heures de marche.

Là, je trouvai neuf waggons que j'avais loués ; je les chargeai pour transporter ma collection de trophées de chasse au port où je devais les embarquer pour l'Europe.

Quand je revins à Colesberg j'avais presque l'intention d'entreprendre une autre expédition dans l'intérieur, mais un concours de circonstances imprévues me força à regagner ma terre natale.

Je fus très-chagrin d'être obligé de prendre cette détermination ; car j'avais passé cinq années dans l'intérieur de l'Afrique à chasser différentes espèces de gibier, et cependant je sentais qu'il me restait beaucoup à faire.

La vie sauvage, indépendante, du chasseur n'avait rien qui me déplût, bien au contraire ; chaque jour elle me séduisait davantage ; je ne peux cependant pas me dissimuler que, lorsque je chassais péniblement les éléphants, je m'épuisais et j'altérais ma santé. Outre cela, le temps requis pour atteindre

les terres éloignées où vivaient ces pachidermes était presque de six mois pour l'aller et le retour, et je compris que mes chiens et mes chevaux auraient perdu leurs forces avant d'arriver au terme du voyage.

Bien plus, mes nerfs étaient malades ; j'étais très-faible, et le brûlant soleil d'Afrique avait exercé une fâcheuse influence sur moi.

Je pensai donc qu'un voyage en Angleterre me ferait grand bien et qu'à mon retour j'aurais retrouvé l'énergie nécessaire pour recommencer de nouvelles expéditions.

Une fois cette résolution prise, je quittai la colonie, et me dirigeai vers Élisabeth-Port en suivant le chemin de Graff-Reinett et en traversant la chaîne de montagnes de Snewberg. Le 10 mai j'atteignis les côtes de l'Océan, que Ruyter et plusieurs autres de mes gens n'avaient jamais vu, ils contemplèrent ce spectacle avec une surprise mêlée de crainte.

Le 19 février 1849 je retins mon passage sur *l'Augusta* pour retourner dans la vieille Angleterre. Ma précieuse collection de trophées et mes waggons du Cap pesaient tout ensemble plus de trente tonneaux, que l'on embarqua soigneusement. Le 7 juin nous mîmes à la voile, et j'emmenai avec moi mon petit Bushman.

Je regagnais donc ma patrie après un séjour de près de cinq années dans le sud de l'Afrique, où

presque tout mon temps avait été consacré à la chasse, la plus noble de toutes les occupations de l'homme!

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE SÉRIE

# TABLE DES MATIÈRES

## DE LA DEUXIÈME SÉRIE

---

